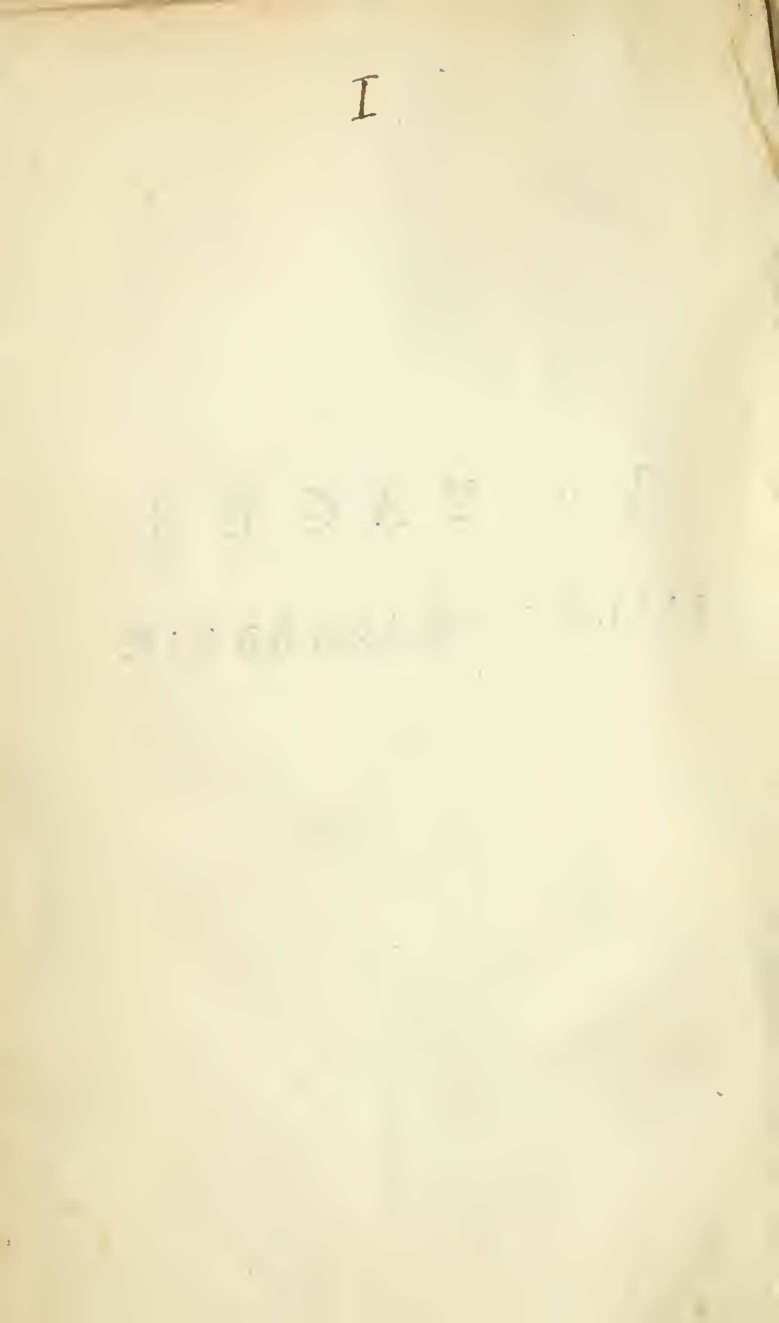
VOYAGES

D'ALEX^{DRE} MACKENZIE.



L

VOYAGES

D'ALEX.DRE MACKENZIE,

DANS L'INTÉRIEUR

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

FAITS en 1789, 1792 et 1793;

Le 1.er, de Montréal au fort Chipiouyan et à la mer Glaciale;
Le 2.me, du fort Chipiouyan jusqu'aux bords de l'Océan pacifique.

PRÉCÉDÉS d'un Tableau historique et politique sur le commerce des Pelleteries, dans le Canada.

TRADUITS DE L'ANGLAIS,

PAR J. CASTÉRA,

AVEC des Notes et un Itinéraire, tirés en partie des papiers du vice-amiral BOUGAINVILLE.

TOME III.

PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.o 240.

AN X. — 1802.

SUITE DU SECOND VOYAGE D'ALEXDRE MACKENZIE.

CHAPITRE VIII.

Les voyageurs continuent à descendre le Tacoutché-Tessé (1), et remontent la même rivière.

Nous continuâmes notre route à six heures du matin, avec deux des naturels qui nous avaient accueillis. L'un nous suivait dans un petit canot pointu, fait comme ceux des Eskimaux ; l'autre s'embarqua dans le nôtre.

1793. juin. sam. 22.

(1) Ou la rivière de Colombia.

1793. juin.

Cet arrangement était nécessaire sous deux rapports. L'Indien qui conduisait le petit canot, pouvait être envoyé devant pour parler aux indigènes que nous rencontrerions dans le bas de la rivière ; et en cas qu'il s'évadât, nous étions à-peu-près certains que celui qui était auprès de nous, ne pourrait pas le suivre.

M. Mackay s'embarqua dans le petit canot de l'Indien ; ce qui parut faire grand plaisir à ce sauvage. Dès-lors il put nous suivre sans se fatiguer beaucoup.

Nous courûmes un mille et demi au sud-sud-est, un demi-mille au sud-est, quatre milles et demi au sud quart d'est, un demi-mille au sud-est quart de sud, un demi-mille au sud quart d'ouest, un mille au sud-est quart d'est, un mille et demi au sud-sud-ouest, un mille et un quart au sud quart d'est.

La campagne que nous avions à

droite offrait le plus superbe aspect. Elle s'élevait tout-à-coup à environ vingt-cinq pieds ; et de cette hauteur, une pente douce conduisait insensiblement au pied d'une seconde élévation. Celle-ci était suivie d'un terrein qui s'inclinait encore sans roideur. Ces sites, qui se présentaient alternativement jusqu'à une distance considérable, étaient ombragés de bosquets de sapin.

1793.
juin.

Nous débarquâmes auprès d'une maison dont le toit seul paraissait un peu au-dessus du niveau de la terre. Les habitans l'avaient abandonnée à notre approche. Nous vîmes sur la seconde hauteur, plusieurs hommes qui nous faisaient des signes et des gestes menaçans, pareils à ceux que nous avions vus la veille. Nos conducteurs s'avancèrent vers eux pour leur porter des paroles de paix ; et après une explication pendant laquelle ces sauvages crièrent beaucoup, l'un

1793. juin.

d'eux se décida à s'approcher ; mais il conservait l'air le plus féroce. Bientôt les autres, qui étaient au nombre de sept, suivirent son exemple. Ils tenaient à la main leur arc et leurs flèches. Ils avaient des vêtemens noués autour de leur cou ; mais leur bras droit restait à découvert. Ils portaient aussi une espèce de manteau de peau, attaché avec une corde, lequel passait sous l'aisselle droite et pendait sur l'épaule gauche, de manière qu'au besoin ils pouvaient s'en servir comme d'un bouclier pour écarter une flèche.

Aussitôt qu'ils montrèrent un peu moins de défiance, nous vîmes s'avancer dix femmes. Il n'y avait point d'enfans avec elles ; et j'imaginai qu'on les avait envoyés au loin pour qu'ils fussent à l'abri de tout danger. Je leur distribuai quelques présens ; puis je chargeai mes guides de leur expliquer l'objet de mon voyage, et la bienveillance de mes intentions, bienveillance

dont ils ne pouvaient plus douter eux-mêmes. 1793. juin.

Lorsque je fus certain que les craintes de ces sauvages étaient dissipées, je leur donnai un exemple de l'usage que nous faisions des armes à feu. Ils en furent surpris et effrayés ; mais aussitôt je les rassurai, en leur disant que de même que nous pouvions exterminer tout-à-coup ceux qui nous offensaient, nous savions aussi défendre ceux qui nous montraient de la bonté. Nous ne restâmes pas plus d'une demi-heure avec ces sauvages, et l'idée que nous leur laissâmes de nous, ne pouvait qu'être favorable.

En quittant ce lieu, nous fîmes un demi-mille à l'est quart de nord, trois quarts de mille au sud quart d'est, un mille et demi au sud quart d'ouest. Nous débarquâmes de nouveau, parce que nous aperçûmes sur une colline quelques indigènes. Ils avaient un air plus farouche et plus cruel qu'aucun

1793. juin.

de ceux que nous avions déjà vus. Nous leur envoyâmes nos guides pour les prévenir en notre faveur. Mais je craignis quelque tems que les sauvages ne fissent tomber sur eux toute leur rage. Cependant ils finirent par se calmer, et ils s'approchèrent de nous l'un apres l'autre. Leur troupe était composée de seize hommes et plusieurs femmes. Je leur pris la main à tous, en chargeant l'un des interprètes de leur expliquer que c'était à-la-fois un salut et un signe d'amitié.

Comme nous étions dans un endroit peu commode, je proposai d'aller plus loin pour choisir une place propre à établir notre petit camp. Aussitôt les sauvages nous invitèrent à passer la nuit dans leurs cabanes, qui n'étaient qu'à peu de distance, promettant que le lendemain deux d'entr'eux nous accompagneraient pour nous présenter à la tribu voisine, qui était très-nombreuse et ennemie des étrangers.

Au moment où nous poussions au large, j'entendis une femme prononcer plusieurs mots dans la langue des Knisteneaux. J'en demandai la raison, et j'appris qu'elle était de la nation des Indiens *montagne-rocheuse ;* aussi mes chasseurs l'entendaient parfaitement bien. Elle était née près de la fourche du Tacoutché - Tessé. Prise par les Knisteneaux, elle fut conduite au-delà des montagnes, où elle passa la plus grande partie de l'été avec les vainqueurs. Cependant elle s'échappa avant qu'ils eussent regagné leur pays, et elle traversa de nouveau les montagnes, dans l'espoir de rejoindre les gens de sa nation. Après avoir souffert toutes les peines et les fatigues inséparables d'un tel voyage, elle tomba entre les mains d'un parti de ces mêmes sauvages avec lesquels nous la trouvâmes, et qui avaient chassé ses compatriotes des bords de la rivière, et les avaient forcés de fuir dans les monta-

1793. juin.

gnes. Depuis, elle fut retenue par un sauvage qui la prit pour femme, et elle nous dit qu'elle en était bien traitée, mais qu'elle n'en désirait pas moins de retourner auprès des siens.

Je fis présent à cette femme de diverses choses utiles, et je l'invitai à venir me parler dans les cabanes où nous allions; ce qu'elle promit. Nous y arrivâmes avant les indigènes, et nous débarquâmes. Il était alors près de midi; mais en voulant prendre la hauteur du soleil, je trouvai l'angle trop grand pour mon sextant.

Les indigènes, avec qui nous nous étions entretenus, ne tardèrent pas à nous joindre avec plusieurs autres. Il y avait parmi eux un plus grand nombre de femmes que la première fois; mais je n'aperçus pas la prisonnière. Ces sauvages étaient en tout trente-cinq; et la petite quantité de choses qui me restait pour faire des présens,

ne me permettait pas d'être très-libéral envers tant de gens. 1793. juin.

Parmi les hommes, il y en avait quatre de la nation voisine, et un de celle des Indiens-montagne-rocheuse, qui était depuis quelque tems avec eux. Comme il se faisait bien comprendre par mes interprètes, et qu'il comprenait bien lui-même la langue des naturels, j'eus le moyen de prendre toutes les informations qu'il était en leur pouvoir de me donner. Je choisis parmi les quatre étrangers dont je viens de faire mention, un homme un peu âgé, dont la physionomie m'avait singulièrement prévenu ; et après l'avoir réuni à mes hôtes et à l'Indien-montagne-rocheuse, je leur fis connaître, comme je l'avais fait à tous ceux qui m'avaient donné des renseignemens, l'objet de mon voyage, et les grands avantages qui en résulteraient pour eux, si j'atteignais le but que je m'étais proposé.

1793. juin.

Ces sauvages parurent très-flattés de ce que je leur disais, et m'assurèrent qu'ils ne me tromperaient pas sur l'objet de mes recherches. Un vieillard qui avait l'air d'être un des chefs, déclara qu'il désirait de me voir revenir dans son pays, et que ses deux jeunes filles seraient alors à ma disposition.

Je priai l'homme un peu âgé dont j'ai parlé tout-à-l'heure, de commencer par tracer sur un grand morceau d'écorce d'arbre, une esquisse du pays. Il se mit sur-le-champ à l'ouvrage; et pendant qu'il dessinait, il appelait de tems en tems les autres, et quelquefois même il leur demandait leur avis.

Il peignit la rivière (1) courant vers le sud-est, recevant un très-grand nombre d'affluens, et ayant toutes les cinq à six lieues, des cascades et des

(1) Le Tacoutché-Tessé.

écueils, quelques-uns très-dangereux; et six absolument impraticables. Il marqua les portages comme très-longs, et passant sur des collines et des montagnes. Il traça ensuite le territoire de trois tribus voisines, mais parlant chacune une langue différente. 1793. juin.

Le sauvage me dit qu'il ne connaissait point les contrées au-delà de ces territoires ; mais qu'il savait que la rivière parcourait encore beaucoup de pays avant de verser ses eaux dans la mer ; et qu'il avait entendu dire qu'avant d'arriver à la mer, on rencontrait un lac dont les hommes qui habitaient ses bords ne buvaient pas l'eau.

Toute la partie du pays qu'il connaissait en descendant la rivière, était, dit-il, plane sur l'une et l'autre rive, sans arbres en quelques endroits, et ayant par-tout beaucoup de daims rouges, et quelques petits daims fauves. Il ajouta que, pendant quelque tems, il n'y aurait pas beaucoup de na-

1793. juin.

turels sur les bords de la rivière ; mais qu'à l'époque où la pêche serait plus abondante, ils y arriveraient en grand nombre. Les habitans de ce canton, continua le sauvage, tirent maintenant de l'ouest, du fer, du cuivre, de l'airain et des bijoux ; mais autrefois ils recevaient ces objets de l'embouchure de la rivière. Il est vrai qu'on ne leur en fournissait qu'une petite quantité.

On me montra un couteau qui venait du bas de la rivière. La lame avait dix pouces de long, et un pouce et demi de large, avec un tranchant très-émoussé, et le manche était de corne. On me dit qu'on avait eu ce couteau par les hommes blancs, long-tems avant qu'aucun d'eux parût dans l'ouest. Un sauvage très-vieux observa alors, qu'autant qu'il pouvait s'en ressouvenir, il avait entendu parler d'une nation de blancs qui fréquentait le sud, et qu'il avait entendu dire qu'un

de ces hommes voulant tenter de remonter la rivière, avait été massacré ; mais qu'il ne garantissait pas ce fait. 1793. juin.

D'après ce que me dirent les sauvages, on a très-peu de chemin à faire pour se rendre, par terre, de chez eux sur les bords de l'Océan occidental ; et je pense qu'en effet l'intervalle n'est pas de plus de cinq à six degrés. Si le rapport du capitaine Mears est exact, la distance n'est pas même si grande, puisque la partie de la mer qu'il dit être derrière Nootka, doit s'étendre jusqu'au 126e. deg. de longitude. Les sauvages m'assurèrent que la route par terre n'était pas mauvaise, parce qu'au lieu de passer sur les montagnes, ils suivaient le plat pays qui se trouve entr'elles, et qui est en très-grande partie découvert. Cette route, dirent-ils encore, est si fréquentée par eux, qu'on y voit, d'un bout à l'autre, un sentier battu qui côtoie quelques petits lacs et quelques petites rivières. Il

1793. juin.

ne leur faut que six nuits pour atteindre le territoire d'une nation qui leur donne du fer, de l'airain, du cuivre, de la verroterie et divers autres objets, en échange des peaux préparées et des fourrures de castor, de martes, de renard, d'ours et de lynx. Le fer qu'ils reçoivent, est en petites barres de dix-huit pouces de long, et de deux pouces de diamètre. Ils aiguisent ces barres par un bout, et mettent à l'autre un manche en travers, après quoi ils s'en servent comme d'une hache. Quand cet outil est usé, ils en fabriquent des lances et des pointes de flèches. Avant de connaître le fer, ils mettaient à leurs flèches et à leurs lances des pointes d'os et de corne.

Ils emploient le cuivre et l'airain à faire des colliers, des bracelets et d'autres ornemens. Ils en font aussi quelquefois des pointes pour leurs flèches. La nation avec laquelle ils font leurs échanges, leur a raconté que les hom-

mes blancs qui lui portent ces métaux, ont construit des maisons à deux nuits de distance (1) de la dernière cascade. Tous ces Indiens me parurent fort bien connaître le chemin dont je viens de parler.

1793. juin.

Je priai mes hôtes de faire venir la prisonnière que j'avais vue la veille ; mais ils ne me firent, à ce sujet, que des réponses évasives. Sans doute qu'ils craignaient que je n'eusse envie de la leur enlever. J'avoue que je fus très-fâché de ne pouvoir pas causer avec cette femme, parce qu'elle aurait pu me donner des notions exactes sur les pays situés au-delà des fourches de la rivière, ainsi que sur le meilleur chemin à suivre dans les montagnes au-dessus de ces fourches.

Mes gens écoutèrent avec beaucoup d'attention les discours des sauvages ;

(1) C'est-à-dire à trois jours de marche.

1793. juin. et ils semblaient tous être d'avis qu'il y aurait de la folie à tenter de traverser le territoire des nations barbares qui habitent le bas de la rivière. Certes, il est bien moins aisé d'exprimer que de concevoir l'embarras dans lequel je me trouvais. Il ne me restait de provisions que pour trente jours, à la vérité, sans y comprendre ce que nous pouvions nous procurer par les sauvages et par nos quatre chasseurs : mais cela était si hasardeux, qu'il ne fallait pas y compter beaucoup. D'ailleurs nous n'avions pas une grande quantité de poudre, et il ne nous restait que cent cinquante balles et trente livres de plomb, dont on ne pouvait faire des balles, sans qu'il s'en perdît considérablement.

Plus je prenais de renseignemens sur la rivière, plus j'étais convaincu qu'elle ne versait pas ses eaux dans l'Océan, au nord de ce qu'on appelle la rivière de l'Ouest ; et que par con-

séquent, avec les sinuosités qu'elle faisait, on avait encore beaucoup de chemin à faire pour arriver à son embouchure. Ma situation était d'autant plus désagréable, que mes gens murmuraient, et je ne pouvais pas songer, sans une sorte d'effroi, à achever de descendre une rivière si rapide, parce que je voyais, en même tems, avec quelle lenteur nous remonterions, quand bien même nous ne serions pas arrêtés dans notre marche par les agressions des naturels. Il était pourtant probable que nous serions inquiétés par ces sauvages qui se trouveraient alors en grand nombre sur les bords de la rivière, et dont je n'aurais pas pu me concilier la bienveillance, en descendant, par les raisons que j'ai déjà fait connaître. (1) Quoi qu'il en

1793. juin.

(1) Les objets dont il faisait des présens, étaient presqu'épuisés.

1793. juin.

pût être, il fallait renoncer à retourner cette saison à Athabasca. Telles étaient les réflexions que je faisais ; mais au lieu de m'y livrer plus longtems, je résolus de poursuivre ma route, et de braver tous les dangers. Cependant je nourrissais le secret espoir de pouvoir pénétrer avec plus de sureté et en moins de tems, jusqu'aux bords de l'Océan, en suivant la route par terre, du côté de l'ouest.

Pour exécuter ce dernier projet, il fallait remonter la rivière jusqu'à une très-grande distance ; ce qui, indépendamment de toute autre considération, était extrêmement fâcheux. Car, dans un voyage comme le mien, une marche rétrograde ne peut pas manquer de refroidir l'ardeur, et de diminuer la confiance de ceux qui n'ont d'autre motif pour l'entreprendre, que de suivre celui qui les conduit. Toutes ces considérations m'inquiétaient singulièrement.

Je distribuai des grains de collier

aux naturels avec qui je venais de m'entretenir ; car ils préféraient ces bagatelles à toute autre chose. Je récompensai aussi de la même manière deux de ces sauvages qui m'expliquèrent divers mots de la langue des Nagaïlers, (1) et de celle des Atnahs. (2)

1793. juin.

(1) Ou les Indiens-voituriers.

(2) Ou les Indiens-mentons.

VOCABULAIRE.

	Nagaïler.	Atnah.
L'œil,	Nah,	Thloustinn.
les cheveux,	thigah,	cahoudinn.
les dents,	gaouff,	chliaouf.
le nez,	nenzeh,	pisax.
les cheveux,	thie,	scapacaï.
le bois,	dekinn,	chedzaï.
la main,	lah,	calietha.
la jambe,	kin,	skouacht.
la langue,	thoula,	diouagisk.
l'oreille,	zach,	ithlinah.
l'homme,	dinaï,	skouinlaouth.
la femme,	tchikoui,	smodlesgensk.
le castor,	zah,	schouf.
l'élan,	yezeï,	oïkoï-beh.
le chien,	sleing,	scacah.
l'urson,	thidnou,	skouaikouais.
le fer,	thlisitch,	soucoumang.
le feu,	caoun,	teuck.
l'eau,	taou,	chaoueliquoih.
la pierre,	zeh,	ichehoïniah.
l'arc,	netlouny,	isquoinah.
la flèche,	igah,	skouaili.
oui,	nezi,	amaig.
les plaines,	thaoughaoud,	spilela.
viens, *ou* venez ici,	andezei,	thla-elich.

L'idiome des Atnahs ne ressemble à aucun de ceux que je connais. La langue que parlent les Nagaïlers diffère peu de celle des Indiens-castors, et est presque la même que la chipiouyanne. 1793. juin.

Il tomba beaucoup de pluie mêlée de grands coups de tonnerre. Lorsque l'orage fut passé, les Indiens et leurs femmes nous amusèrent par leur chant et par leur danse. Pendant ce tems-là il arriva quatre hommes que nous n'avions pas encore vus. Ils avaient laissé leurs familles à quelque distance de la rivière, et ils désiraient que nous allassions les voir.

Après avoir passé la nuit sans fermer l'œil, je rassemblai les naturels, dans l'espoir d'en obtenir quelques nouveaux détails sur le pays. Ils me répétèrent absolument tout ce qu'ils m'avaient dit ; et ils ajoutèrent que dans un endroit où ils quittaient la dim. 23.

rivière lorsqu'ils faisaient leurs voyages
1793. de commerce, il y en avait une petite
juin. affluente, qui venait de l'ouest, et dans laquelle ils naviguaient quatre jours, et qu'ensuite ils ne dormaient que deux nuits pour se rendre chez la nation avec laquelle ils trafiquaient; que cette nation avait des canots de bois plus grands que les leurs, et avec lesquels elle descendait une autre rivière jusqu'à la mer.

Ils me dirent aussi que si je voulais suivre la route dont ils venaient de me parler, il faudrait quitter mon grand canot; mais qu'il était probable que les Indiens de ce canton m'en fourniraient un autre pour moi et pour mes gens. Ils m'assurèrent que de là il n'y avait qu'un jour de navigation pour se rendre dans le lac dont on ne pouvait pas boire les eaux, et où, suivant ce qu'on leur avait rapporté, deux grands canots étaient venus deux hivers auparavant, conduits

par des hommes qui avaient apporté beaucoup de marchandises et construit des maisons. 1793. juin.

Au commencement de cette conférence, je fus très-étonné des paroles que m'adressa un des sauvages.—« Par « quelle raison, me dit-il, nous inter- « rogez-vous avec tant de soin et de « détail sur ce qui concerne le pays ? « Est-ce que vous autres, hommes « blancs, vous ne connaissez pas « tout ce qu'il y a au monde ? » Cette question était si inattendue, que je fus un instant sans y répondre. Puis je dis au sauvage, qu'en effet nous connaissions en général toutes les parties du monde ; que je savais où j'étais et où était la mer, mais que je ne connaissais pas bien les obstacles que je devais rencontrer dans ma route ; et que lui et les siens pouvaient m'en faire le tableau, puisqu'ils les avaient souvent surmontés. Par cette réponse je n'affaiblis point l'idée

1793. juin.

qu'avait ce peuple de la supériorité des hommes blancs.

Cependant il était nécessaire de me décider sur la route que je devais suivre. Je n'hésitai pas long-tems à prendre le parti d'aller par terre. Il suffisait que cette voie fût la plus courte et la plus sûre pour que je la préférasse. Je proposai à deux de mes hôtes de me servir de guides ; l'un y consentit sans balancer.

Je fis alors appeler ceux de mes gens qui n'avaient pas été témoins de ma conférence avec les Indiens. Quand ils furent tous rassemblés, je commencai par faire l'éloge du courage et de la constance qu'ils avaient montrés jusques-là : je leur peignis les obstacles qui nous empêchaient de continuer à descendre la rivière, la longueur du tems qu'il nous faudrait pour nous rendre à son embouchure, et le peu de provisions qui nous restaient. Ensuite, je leur proposai d'es-

sayer de nous rendre à la mer par un chemin qui devait être beaucoup moins long. Sachant par expérience la difficulté qu'il y avait à retenir les guides, et prévoyant que beaucoup d'autres pourraient nous empêcher d'achever la route par terre, je dis à mes gens que je ne l'entreprendrais pas à moins qu'ils ne me promissent que si nous ne pouvions pas la faire, ils reviendraient pour reprendre notre navigation jusqu'à l'embouchure de la rivière, quelqu'éloignée que pût être cette embouchure. Enfin, je déclarai de la manière la plus solemnelle, que je ne renoncerais pas au dessein d'aller jusqu'à la mer, quand je devrais faire la route seul, et qu'alors même je ne désespérais pas de retourner en sureté auprès de mes amis.

1793. juin.

Ma proposition fut acceptée avec une joie unanime. Mes compagnons m'assurèrent qu'ils étaient aussi décidés que jamais à se conformer à

1793. juin.

toutes mes résolutions ; et à me suivre par-tout où je voudrais aller. Je leur dis aussitôt qu'il fallait se préparer à partir ; et j'avertis en même tems le naturel qui s'était engagé à nous servir de guide, de se tenir prêt.

Dès que les sauvages furent instruits que nous allions remonter la rivière, plusieurs d'entr'eux se hâtèrent de partir. Je distribuai à ceux qui restaient quelques présens utiles, en leur démontrant les avantages qui résulteraient pour eux de mon voyage à la mer, si leur compatriote m'y conduisait par le chemin dont on m'avait fait la description.

J'avais donné à quelques femmes une peau d'élan, pour qu'elles nous fissent des souliers. Ces souliers nous furent bientôt apportés. Ils étaient d'une forme peu agréable, mais bien cousus ; et quelques grains de verroterie en payèrent la façon.

Je chargeai M. Mackay de graver sur

un arbre, mon nom et la date de mon passage. 1793. juin.

Quand nous fûmes au moment de nous embarquer, notre nouveau guide me prévint qu'il désirait de se rendre par terre dans l'endroit où était sa cabane, parce qu'il y arriverait plutôt que nous, et qu'il aurait le tems de faire quelques préparatifs nécessaires pour son voyage. Cela ne me plut pas beaucoup; mais je fus obligé d'y consentir. En même tems je pris le parti de le faire accompagner par M. Mackay et mes deux chasseurs. Le lieu de notre rendez-vous était la maison souterraine que nous avions vue la veille sur le rivage.

Nous nous embarquâmes à dix heures du matin, et nous refoulâmes le courant beaucoup plus vîte que nous n'avions osé l'espérer, d'après le mauvais état de notre canot. Nous rencontrâmes M. Mackay près du lieu où je lui avais dit de nous attendre. Le naturel continua

1793. juin.

à vouloir aller par terre. Il eût été très-inutile de s'opposer à son dessein : aussi ne l'essayai-je pas. Il se remit en route avec les premiers compagnons que je lui avais donnés. Je priai de nouveau ceux-ci, de ne rien négliger pour l'entretenir dans ses bonnes dispositions. Je leur remis aussi quelques petits objets pour faire des présens, s'ils rencontraient d'autres sauvages.

Un peu au-dessus de la maison souterraine, j'aperçus un canot de bois qui descendait la rivière. Ce canot portait trois Indiens qui, dès qu'ils nous virent, s'empressèrent de gagner le rivage et de s'enfuir dans les bois. En passant auprès du canot, nous le reconnûmes pour l'un de ceux que nous avions vus près des cabanes des Indiens.

Nous essuyâmes un très-fort coup de vent du sud-sud-est, suivi de beaucoup de pluie. Tandis que nous fûmes

dans ces contrées, c'était le vent qui y régnait le plus souvent.

1793. Juin.

Bientôt nous dépassâmes un second canot de bois, qu'on avait halé sur le rivage par la poupe, chose que nous n'avions pas encore vue.

Mes gens pagayaient avec force, et nous refoulions le courant assez vîte, du moins à ce qu'il me semblait; mais malgré cela, nous ne pûmes pas arriver ce jour-là aux cabanes où nous voulions nous rendre. Nous débarquâmes à neuf heures du soir; nous plantâmes nos tentes pour passer la nuit près des hangars de deux familles que nous avions vues précédemment dans les cabanes.

Dès que je fus à terre, j'allai m'asseoir avec les naturels. Ils me donnèrent quelques poissons grillés. Deux de mes gens qui ne tardèrent pas à venir me joindre, reçurent aussi quelques provisions. Le plus jeune des sauvages quitta les hangars, et ne re-

1793. juin.

parut pas tandis que j'y étais. Je tâchai de me faire entendre de l'autre par signes, et de lui expliquer la cause de mon prompt retour ; ce qu'il parut assez bien comprendre. Quand on eut planté ma tente, je m'y rendis, et je fus étonné de voir que l'Indien ne me suivait pas ; car pendant le jour et la nuit que j'avais passés près des cabanes, il ne m'avait pas quitté un seul instant. Néanmoins je me couchai sans crainte. Je n'eus pas même la moindre appréhension pour la sureté de M. Mackay et des chasseurs qui étaient en avant.

Nous étions rentrés dans notre canot à quatre heures du matin. Nous passâmes à côté des cabanes des naturels, où tout nous parut être parfaitement tranquille. Bientôt nous fûmes vis-à-vis de la pointe où nous avions vu la première fois les naturels ; et à huit heures nous aperçûmes un peu au-dessous de l'endroit où nous avions donné rendez-vous à nos

1793. juin.

gens, M. Mackay et mes deux chasseurs qui sortaient seuls des ruines d'une maison dont une partie avait été emportée par les glaces. Nous fûmes d'abord surpris et affligés de voir qu'ils étaient seuls; et certes notre inquiétude fut bien plus grande à leur approche, en voyant la terreur peinte sur leur visage. Quand nous débarquâmes, ils nous dirent qu'ils s'étaient réfugiés dans la maison ruinée, avec la résolution de vendre cher leur vie; qu'ils avaient été dans le plus grand danger. Voici ce qui leur était arrivé.

Peu après s'être séparés de nous la veille, M. Mackay et les chasseurs rencontrèrent quelques-uns des sauvages avec qui nous avions déjà eu un entretien; c'étaient probablement aussi ceux que nous venions de voir quitter leur canot. Quand M. Mackay et les chasseurs les rencontrèrent, ils avaient un air furieux, et ils portaient l'arc bandé et la flèche prête à partir.

1793. juin. Le guide s'arrêta et leur fit quelques questions que mes chasseurs ne comprirent pas ; et aussitôt il partit avec une extrême vîtesse. M. Mackay ne le quitta pas, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent essoufflés l'un et l'autre à force d'avoir couru. Dès que mes chasseurs les eurent rejoints, le guide dit qu'on tramait contr'eux tous quelque complot perfide, et que ce qui le lui faisait croire, c'est que les naturels qu'ils venaient de voir, lui avaient dit qu'ils allaient pour faire du mal, mais qu'ils n'avaient pourtant pas voulu lui nommer l'ennemi qu'ils cherchaient.

Le guide conduisit alors nos compagnons par de très-mauvais chemins, en les faisant marcher le plus vîte qu'ils pouvaient. Quand ils le priaient de ralentir le pas, il répondait qu'ils étaient les maîtres de le suivre comme ils voudraient ; mais que quant à lui, il lui tardait d'être au milieu de sa

famille pour préparer des souliers et d'autres choses dont il avait besoin pour le voyage. Cependant ils ne voulurent pas le quitter, et il ne s'arrêta qu'à dix heures du soir. En passant dans un sentier nouvellement fait, ils commencèrent à être véritablement inquiets, et ils demandèrent au guide où ils étaient ; mais il feignit de ne pas les comprendre.

1793. juin.

Lorsque le guide cessa de marcher, M. Mackay et les chasseurs se couchèrent à terre, épuisés de fatigue et n'ayant rien pour se couvrir. Ils étaient mouillés ; ils avaient froid et faim ; mais ils n'osèrent pas allumer du feu, de peur d'être découverts par quelque ennemi. A la pointe du jour ils se remirent en marche ; et lorsqu'ils arrivèrent aux cabanes, ils les trouvèrent désertes, et tout ce qui appartenait aux naturels dispersé de côté et d'autre, comme si ce lieu était abandonné pour jamais.

1793. juin.

Le guide fit alors deux ou trois tours dans le bois, appelant très-haut ses amis, et poussant des cris comme s'il eût été en démence. Enfin il reprit le même chemin par où il était venu ; et depuis, nos gens ne le revirent pas. Ce qui augmenta leur frayeur, c'est que ne nous ayant pas rencontrés au lieu du rendez-vous, ils en conclurent que nous avions été massacrés. Ils formèrent alors le projet de traverser les bois, et de se rendre le plus directement qu'ils pourraient sur les bords de la rivière de la Paix, projet qui ne pouvait être dicté que par le désespoir. Ils voulaient pourtant attendre encore jusqu'à midi ; et si à cette heure-là ils ne nous avaient pas vu paraître, ils seraient partis.

Ce changement de disposition chez les naturels, était aussi dangereux qu'inattendu ; et je m'épuisai en conjectures sans pouvoir en deviner la cause. Tous mes gens étaient saisis

d'une terreur panique, et ils regardaient comme absolument impossible la continuation de notre voyage. Pour moi, sans faire la moindre attention à leur opinion et à leurs craintes, je leur donnai ordre de mettre à terre tout ce qui était dans le canot, à l'exception de six ballots. Quand ils eurent achevé, je laissai quatre hommes pour garder les effets débarqués, et je repris la route du lieu où nous avions couché, dans l'espoir d'y trouver les deux sauvages qui y étaient la veille avec leur famille, et de les prendre auprès de moi jusqu'à ce que j'eusse découvert ce qui avait donné lieu à l'étrange conduite de cette nation. Mais je fus trompé dans mon attente. Les deux familles sauvages avaient quitté leurs appentis dans le silence de la nuit, sans emporter aucun de leurs effets.

La fuite de ces sauvages me fit une vive impression. Ce n'était pas que

1793. juin.

je craignisse pour notre sureté ; car quand bien même tous les naturels que nous avions vus auraient réuni leurs forces contre nous, je ne les aurais pas redoutées ; mais cela me faisait présager des obstacles qui m'empêcheraient de continuer mon voyage, et je ne pouvais pas envisager une pareille idée sans éprouver une extrême douleur.

Quelles qu'eussent été jusqu'alors les dispositions flatteuses de mes gens, ils croyaient en ce moment qu'il ne nous restait d'autre parti à prendre, que de nous en retourner sans délai. Lorsque je revins vers eux, ils s'écrièrent : « Rembarquons-nous et partons. » Mais ce n'était pas mon dessein ; et prenant un ton plus sévère que de coutume, je leur ordonnai de décharger le reste de nos effets, et de haler le canot surla plage.

En examinant les différens objets

que nous avions, nous nous aperçumes qu'il nous en manquait plusieurs qui devaient avoir été dérobés par les naturels. On nous avait pris, entr'autres choses, une hache, deux couteaux, et le havresac (1) du plus jeune de nos chasseurs. Alors nous nous plaçames dans l'endroit le plus propre à nous défendre, nous chargeâmes nos fusils, nous remplîmes nos poires-à-poudre, et nous partageâmes entre nous cent balles qui nous restaient. Je mis en même tems quelques-uns de mes gens à faire fondre du plomb pour faire d'autres balles. 1793. juin.

Le tems était si nébuleux qu'il me fut impossible d'observer la hauteur du soleil.

(1) Littéralement le *sac des médecines*. *Voyez* l'explication de ce mot dans les détails sur les Knisteneaux, vol. 1.er, page 248.

(*Note du traducteur.*)

1793. juin.

Tandis que nous faisions nos préparatifs guerriers, nous vîmes un Indien qui descendait la rivière dans un canot. Il débarqua près des cabanes, et commença à les examiner. Nous ayant tout-à-coup aperçus, il resta en suspens. Je chargeai un de mes chasseurs d'aller à lui : mais il ne voulut jamais consentir à s'approcher de nous. Il menaça même le chasseur d'aller chercher ses amis pour venir nous tuer; et aussitôt il prit la fuite.

Lorsque le chasseur nous raconta ce qu'il venait d'entendre, je feignis de croire que ces menaces ne signifiaient rien, et je les attribuai à ses propres craintes. Mais il le nia fièrement, et me demanda d'un ton fâché et en me regardant fixément, s'il m'avait jamais dit un mensonge? Il ajouta que, quoiqu'il fût jeune, il avait fait la guerre avant de venir avec moi, et qu'il m'avait toujours considéré comme un homme sage; mais qu'il cesserait dé-

sormais de me regarder comme tel.

Pour comble de malheur, nous n'avions plus de quoi goudronner le canot, et aucun de mes gens ne voulait risquer d'aller dans le bois ramasser de la gomme. Dans cette cruelle situation, mon espoir était que quelques-uns des naturels viendraient pendant la nuit pour chercher une partie des choses qu'ils avaient laissées dans leurs cabanes; car ils s'en étaient allés sans emporter même les vêtemens nécessaires pour se défendre des impressions de l'air et de la piqûre des mouches.

1793. juin.

Je donnai ordre de remettre le canot à l'eau, de le recharger et de le traîner vis-à-vis d'une maison, dont un côté et le toît avaient été emportés par la rivière; mais les autres côtés suffisaient pour nous mettre à l'abri des personnes qui seraient du côté des bois. Je fis ensuite planter dans la terre deux forts piquets, auxquels

1793. juin. on attacha le canot, afin que si nous étions pressés trop vivement, nous n'eussions qu'à sauter à bord, et à pousser au large.

Nous fûmes obligés de faire continuellement de la fumée, pour écarter les nuées de maringouins qui, sans cela, nous auraient tourmentés: mais nous nous gardâmes bien de faire de la flamme, parce qu'elle aurait montré à l'ennemi de quel côté il devait lancer ses flèches. M. Mackay, moi et trois de nos gens, nous nous chargeâmes de faire alternativement sentinelle, et nous laissâmes les chasseurs maîtres de faire ce qu'ils voudraient. Je fus le premier en faction. Mes compagnons se couchèrent sans se déshabiller. Je plaçai en même tems à quelque distance de la maison, une autre sentinelle, qu'on relevait toutes les heures. Le tems était nébuleux, il tomba plusieurs ondées.

mardi 25. A une heure du matin, j'appelai

celui qui devait me relever, et je me couchai pour jouir d'une petite portion de sommeil interrompu. A cinq heures je me levai ; et comme la position que nous avions quittée la veille, était préférable à celle que nous occupions, je me décidai à aller la reprendre. Quand nous y fûmes, M. Mackay me dit que mes gens lui avaient témoigné, sans déguisement, leur mécontentement, et déclaré en termes très-énergiques qu'ils étaient résolus à ne pas me suivre plus loin. Je feignis de ne pas avoir reçu cet avis, et je continuai à tâcher de trouver quelque moyen de me réconcilier avec les naturels, qui seuls pouvaient me procurer des guides ; car, sans ces guides, il fallait renoncer à une entreprise dont l'éxécution était l'objet de tous mes desirs.

1793. juin.

A midi, nous vîmes un homme qui descendait la rivière sur un radeau. Il fallait qu'il nous eût aperçus le pre-

1793. juin.

mier, car il faisait tous ses efforts pour gagner la rive opposée. Il y débarqua, et s'enfuit aussitôt dans le bois.

J'observai la hauteur du soleil : je trouvai 60 deg. 23 min. d'horizon naturel, pris à un mille et demi de distance, avec l'œil élevé de cinq pieds au-dessus du niveau de la rivière. D'après cela, je déterminai la latitude à 52 deg. 47 min. 51 sec. nord. Mon sextant ne me permettait pas de mesurer l'angle avec l'horizon artificiel.

Pendant que je prenais hauteur, mes gens se mirent à charger le canot, sans en avoir reçu l'ordre. Comme c'était la première fois qu'ils agissaient d'une manière si insubordonnée, j'en conclus qu'ils avaient formé le projet de s'en retourner dans la rivière de la Paix. Je fis semblant de ne pas prendre garde à ce qu'ils faisaient, et j'attendis les événemens. En ce moment, mes chasseurs aperçurent quelqu'un

à la lisière du bois. Je les chargeai aussitôt d'aller savoir qui c'était ; et ils revinrent avec une jeune femme que nous avions déjà vue avec les autres naturels. Les chasseurs ne comprenaient pas bien ce qu'elle disait, de sorte que nous ne pûmes pas apprendre d'elle, du moins d'une manière certaine, la cause de la funeste allarme répandue parmi ses compatriotes. 1793. juin.

La jeune Indienne nous dit qu'elle était venue dans les cabanes pour chercher diverses choses qu'elle y avait laissées. Il nous parut qu'un des chiens que nous y avions trouvés, lui appartenait, car il la reconnut et la caressa beaucoup. Nous traitâmes cette femme avec beaucoup de douceur ; nous lui donnâmes à manger, et je lui fis présent de quelques petits articles de clincaillerie que je crus devoir lui faire plaisir. Dès qu'elle témoigna le desir de s'en aller, nous la laissâmes partir. Je commençai alors à espérer que la

1793. juin.

manière dont nous avions accueilli cette femme, engagerait les autres naturels à revenir en paix, et à nous donner occasion de les convaincre que nous n'avions pas des intentions hostiles.

En nous quittant, la jeune Indienne remonta le long de la rivière, sans emporter aucune des choses qu'elle nous avait dit être venu chercher. Son chien la suivit.

Le vent fut variable toute la journée, et la pluie tomba à plusieurs reprises.

Quoique mes gens parussent très-impatiens de partir, je continuai à faire semblant de ne pas m'en apercevoir. Le canot etait chargé depuis fort long-tems, lorsqu'à huit heures, je donnai ordre à quatre hommes de le conduire devant la maison qui, la nuit précédente, nous avait servi de corps-de-garde. Cet ordre fut à l'instant exécuté. Le reste de la troupe partit aussi pour regagner la maison à pied.

Nous en étions encore à une distance considérable, et je croyais qu'il était impossible qu'une flèche pût y atteindre. J'eus alors l'imprudence d'en décocher une, et, à mon grand étonnement, j'entendis qu'elle frappait une des pièces de bois de la maison. Les hommes qui avaient conduit le canot, et qui venaient de débarquer, se crurent attaqués par des sauvages cachés dans le bois ; ce qui leur causa le plus grand effroi. A mon arrivée, j'appris que la flèche avait passé à un pied d'un de mes gens. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que, quoique cette flèche n'eût pas de pointe, elle entra de plus d'un pouce dans un bois très-sec et très-dur. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que mes gens profitèrent de cette circonstance pour insister sur le danger qu'il y avait à rester exposé aux attaques d'une nation qui possédait des armes si redoutables. M. Mackay fut le premier de garde. Je m'enve-

1793.
juin.

1793. juin. mercr. 26.

loppai dans mon manteau, et je me couchai.

A minuit un bruit qui sortait du bois, porta l'alarme dans notre petite troupe, et l'on se hâta de me réveiller ; mais je n'entendis rien. A une heure, je relevai M. Mackay. Notre chien allait et venait sans cesse le long du bois. A deux heures, la sentinelle m'avertit qu'elle venait de voir à environ cinquante pas au-dessus d'eux, quelque chose qui ressemblait à un homme, et qui marchait sur ses pieds et sur ses mains. Après avoir cherché quelque tems ce que ce pouvait être, je reconnus que la sentinelle disait la vérité, et je crus qu'un ours avait causé toute la frayeur de mes gens ; mais dès que le jour parut, il se trouva que c'était un vieillard à cheveux blancs et aveugle, qui trop infirme pour fuir avec les autres naturels, s'était caché dans les bois, et pressé ensuite par la faim, avait été forcé de sortir de sa retraite.

Quand je posai la main sur ce malheureux vieillard, il fut si épouvanté, que je crus qu'il en aurait des convulsions. Je le conduisis auprès du feu qu'on venait d'allumer, et je lui donnai à manger ; chose qui lui était très-nécessaire, car il y avait deux jours entiers qu'il n'avait rien pris. Lorsque sa première faim fut appaisée, qu'il se fut réchauffé, et que je le vis assez tranquille, je lui demandai la cause de la frayeur extraordinaire que nous inspirions à ses compatriotes, eux qui, peu de jours auparavant, nous avaient témoigné de la confiance et de l'amitié.

1793.
juin.

Le vieillard me répondit que, peu après notre passage, des Indiens arrivés du haut de la rivière, avaient assuré les gens de sa nation que nous étions des ennemis. Notre prompt retour, ajouta-t il, confirma cette assertion, parce qu'il n'était point d'accord avec ce que nous avions annoncé. Il nous

1793. juin.

dit ensuite que les naturels s'étaient tellement dispersés, qu'il faudrait beaucoup de tems pour les rassembler de nouveau.

J'appris à ce sauvage, le véritable motif de notre retour, ainsi que la désertion de notre guide ; et en même tems je lui dis l'impossibilité où nous étions de poursuivre notre route, si nous ne pouvions pas nous procurer un nouveau conducteur. Il m'assura que s'il n'avait pas perdu la vue, il s'empresserait de venir nous montrer le chemin. Ce bon homme me confirma l'exactitude des détails que les autres naturels m'avaient donnés sur le pays et sur la route qui conduit vers l'ouest. Je ne négligeai rien pour lui persuader que nous n'aurions que des sentimens de bienveillance et d'amitié pour les habitans, en quelque lieu que nous pussions les rencontrer.

Au soleil levant, nous vîmes un homme dans un petit canot, qui lon-

geait la rive opposée ; et à notre sollicitation le vieillard lui cria de venir ; mais au lieu de répondre, le sauvage redoubla ses coups de pagayes pour mieux profiter du courant. Mes gens crurent que c'était un espion, et je fus de leur avis, en voyant un canot de bois qui flottait au gré du courant près de l'autre rive, et dans lequel, sans doute, étaient cachés quelques naturels. Il eût été inutile, et peut-être même dangereux pour le succès de mon voyage, de poursuivre ces sauvages, parce qu'ils auraient pu faire usage de leurs armes contre nous, et nous mettre dans la nécessité de leur rendre la pareille.

Le vieillard me dit que quelques-uns des naturels que j'avais vus à mon premier passage, avaient remonté la rivière, et que ceux chez lesquels je m'étais arrêté, au-dessous de l'endroit où nous étions, avaient quitté leur station, pour aller dans

—— les plaines ramasser une sorte de ra-
1793. cine que ces Indiens font sécher, et
juin. qui forme une grande partie de leurs provisions d'hiver. Il me conta qu'une femme qui s'était cachée avec lui, avait coutume de nous observer quand nous nous promenions sur le bord de la petite rivière voisine. Mais quand il l'appela, elle ne répondit point; et il conclut qu'elle était allée joindre les fuyards. Le vieux sauvage m'apprit aussi qu'il attendait plusieurs familles de sa tribu qui devaient venir pêcher dans le haut de la rivière, afin de se nourrir avec une partie du poisson qu'ils prendraient, et faire sécher l'autre pour l'hiver. Dans ces familles-là le vieillard avait son fils et deux frères.

D'après tous ces rapports, je crus qu'il était inutile de perdre plus de tems dans le lieu où nous étions, et je dis au vieillard qu'il fallait qu'il m'accompagnât pour me présenter à

ses parens et à ses amis, et que si nous trouvions son fils, ou ses frères, j'espérais qu'il engagerait l'un d'entre eux, ou quelqu'autre naturel à me servir de guide dans le voyage que je projetais. Il me pria de le dispenser de m'accompagner. En toute autre circonstance, je n'aurais pas insisté pour qu'il vînt; mais dans la position où j'étais, je pris le parti de l'y contraindre.

1793. juin.

A sept heures du matin, nous quittâmes le lieu où nous campions depuis deux jours, et que je nommai la *Crique des déserteurs*. Le vieux aveugle était si peu disposé à nous suivre, qu'il me mit dans la désagréable nécessité d'ordonner à mes gens de le porter dans le canot: mais je puis dire que, dans tout le cours de mon voyage, c'est la seule occasion où je me suis permis une chose qui ressemblait un peu à un acte de violence.

1793. juin.

Quand le vieillard fut à bord, il parla très-haut pendant tout le tems qu'il crut pouvoir être entendu des cabanes et de l'entrée du bois; mais il s'exprimait alors dans une langue que mes interprètes ne comprenaient pas. On lui demanda ce qu'il disait, et pourquoi il ne parlait pas une langue que nous pussions entendre. Il répondit que la femme qui avait été cachée avec lui, comprenait mieux l'idiome dans lequel il s'adressait à elle, et il la conjura, si elle pouvait l'entendre, de venir le joindre au portage, où il espérait que nous le laisserions.

Notre canot était si usé, que nous ne pouvions presque plus nous en servir; et il fallait qu'un homme fût sans cesse occupé à jeter l'eau qui y entrait. Nous demandâmes au vieillard, où nous pourrions trouver les choses nécessaires pour en construire un neuf; et il nous dit qu'un peu

plus haut nous verrions beaucoup de bonne écorce d'arbre et des cèdres.

1793. juin.

Nous trouvant à dix heures au-dessous d'une passe rapide, nous vîmes deux hommes dans un petit canot, qui venaient droit à nous. Nous pensâmes qu'il leur était impossible de nous échapper, et nous poussâmes au large afin de les arrêter, en priant le vieillard de leur adresser la parole. A peine nous aperçurent-ils qu'ils mirent leur canot en travers au milieu du courant. Je crus qu'ils allaient être submergés : mais ils gagnèrent le rivage, sans répondre aux paroles du vieillard, que le danger de chavirer les empêcha peut-être d'entendre.

A trois heures, nous vîmes une cabane située à l'embouchure d'une rivière considérable qui coulait à notre droite. Nous vîmes aussi, à l'embouchure d'une autre petite rivière, sur la rive opposée, l'empreinte toute fraîche des pas des naturels. Nous

1793. juin. débarquâmes, et suivîmes quelque tems ces traces sans pouvoir trouver ceux qui les avaient laissées. Alors nous allâmes visiter la cabane sur l'autre rive. Elle était abandonnée : mais les meubles ordinaires de ces sortes d'habitations, n'avaient pas été emportés.

Pendant toute la journée mes gens furent de très-mauvaise humeur ; et, comme ils n'osaient pas ouvertement l'exhaler contre moi, ils se disputèrent et se querellèrent entr'eux. A soleil couchant, le canot toucha sur un tronc d'arbre qui y occasionna une voie d'eau considérable ; ce qui fournit à mes gens un prétexte pour manifester tout leur mécontentement. Je m'éloignai d'eux à l'instant où nous débarquâmes. Mon ame était dans un état d'inquiétude et d'oppression, dont à peine je me souviens, et qu'il me serait impossible de décrire. Je me rendis sur une hauteur, où il y avait

une maison souterraine, dans laquelle je résolus de passer la nuit. 1793. juin.

Depuis que nous avions descendu la rivière, l'eau avait augmenté; et il fallut faire les plus grands efforts pour refouler le courant, en doublant quelques pointes.

Nous nous embarquâmes à quatre heures et demie, avec un tems très-favorable. A huit heures nous abordâmes dans l'endroit où nous espérions trouver de bonne écorce d'arbre. Il y en avait en effet un peu. A midi nous abordâmes de nouveau, et nous en ramassâmes autant qu'il nous en fallait. Il ne nous restait qu'à choisir une place commode pour construire un canot: car, ainsi que je l'ai observé plusieurs fois, le nôtre ne pouvait pas nous porter plus loin. A cinq heures, nous vîmes un lieu qui nous parut très-propre à nous servir de chantier. C'était une petite île peu boisée, et située assez près du rivage,

1793. juin.

sur lequel croissait une grande quantité de spruces.

Nous débarquâmes ; mais avant que le canot fût déchargé et que nos tentes fussent plantées, nous essuyâmes un orage des plus violens. Le tonnerre gronda, et la pluie tomba sans discontinuer, jusqu'à nuit close.

Deux de mes gens qui étaient allés dans le bois chercher des manches de hache, virent un daim, et l'un d'eux le tira sans le toucher. Nous posâmes un filet dans un remous qui était à la pointe de l'île.

CHAPITRE IX.

M. Mackenzie continue à remonter le Tacoutché-Tessé, et quitte ensuite cette rivière pour se rendre, par terre, sur le bord de la mer.

Tous nos gens furent occupés, de très-bonne heure, à faire les préparatifs nécessaires pour construire un nouveau canot. Les uns allèrent chercher du bois, les autres du ouatape et de la gomme. A deux heures ils revinrent, et apportèrent les différentes choses dont nous avions besoin, à l'exception de la gomme. Nous craignîmes même de ne pouvoir pas trouver dans les environs, la quantité qu'il nous en fallait. Après un léger repas, chacun se mit à l'ouvrage. 1793. juin. vend. 28.

A midi je pris hauteur, et détermi-

1793. juin. samedi 29.

nai la latitude de l'île (1) à 53 deg. 2 min. 32 sec. nord.

Le tems continua à être très-beau. A cinq heures du matin nous nous remîmes au travail, et dans la journée le canot fut très-avancé. Celui qui dirigeait cet ouvrage était un très-bon homme, mais remarquable par sa lenteur, et toujours plus disposé à manger qu'à travailler. Je saisis cette occasion pour dévoiler mes sentimens à cet homme, et faire connaître à tous les autres l'état de mon ame, et la manière dont j'avais résolu de me conduire à l'avenir. Après lui avoir fait des reproches sur la lenteur qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait, et surtout dans cette circonstance, où le tems nous était si précieux, je lui fis sentir que lui et ses compagnons ménageaient trop peu les provisions qui nous restaient. Je lui dis que je n'igno-

(1) Elle a été nommée l'*île du Canot*.

rais pas tout-à-fait les propos qu'ils avaient tenus, d'où je concluais qu'ils désiraient de mettre un terme au voyage ; que s'il en était ainsi, je désirais qu'ils s'expliquassent clairement, et qu'ils me déclarassent, une fois pour toutes, qu'ils étaient décidés à ne pas me suivre plus long-tems. Mais je l'assurai que, quel que fût leur dessein, et malgré tous les obstacles et tous les dangers que je pourrais rencontrer, j'étais invariablement déterminé à poursuivre ma route.

L'homme à qui je parlais, fut extrêmement mortifié de ce que je lui adressais particulièrement mes remontrances. Il me dit qu'il n'avait pas plus fait pour me mécontenter que les autres. Mon objet étant rempli, je laissai tomber cette conversation, et l'ouvrage continua.

Vers les deux heures après-midi, un de mes gens aperçut deux hommes dans un canot. Ils venaient entre l'île

et le rivage. Comme il y avait peu d'eau, ils reculèrent, et nous crûmes que notre vue les avait effrayés. Mais bientôt après nous fûmes agréablement surpris, en voyant qu'ils longeaient l'autre côté de l'île, et en reconnaissant notre guide et un autre sauvage de ses amis.

1793. juin.

Le guide commença par s'excuser sur son absence. Il m'assura que depuis qu'il avait quitté M. Mackay, il ne s'était occupé que de chercher sa famille, qui avait été frappée de la terreur générale occasionnée par le faux rapport des premiers indigènes qui s'étaient enfuis à notre approche. Il me dit que tous les naturels s'imaginaient que nous maltraiterions ceux de leur tribu qui étaient plus haut, et devaient se rendre en grand nombre sur les bords de la rivière. Il me dit aussi que, dans l'espoir de nous voir, plusieurs Indiens de la nation des Atnahs avaient remonté jusqu'aux ca-

banes où nous avions séjourné, et qu'ils étaient très-fâchés contre lui et ses amis, de ce qu'ils ne les avaient pas plutôt avertis de notre arrivée. Enfin, il ajouta que les deux naturels que nous avions vus la veille ou l'avant-veille, revenaient de traiter avec les Indiens des bords de la mer, et que son beau-frère lui avait fait dire par eux qu'il avait une hache neuve pour lui, mais qu'il n'oubliât pas d'apporter en échange une peau d'élan préparée. La peau d'élan était en effet dans le canot du guide, et il comptait trouver son beau-frère de l'autre côté du portage.

1793. juin.

Le retour du guide et les détails qu'il nous donna, étaient aussi agréables que nous pouvions le désirer, et sans doute il est inutile de dire que nous en avions grand besoin. J'observai la hauteur du soleil, qui me donna ce jour-là 53 deg. 3 min. 7 sec. de latit. septentrionale. Avant

1793. juin. midi, mon achromètre se trouva en arrière du tems vrai, de 1 h. 37 m. 42 sec.; ce qui, avec une immersion du premier satellite de Jupiter, me mit à même de déterminer la longitude de l'île à 122 deg. 48 sec. à l'ouest de Greenwich.

Le vieux aveugle que nous avions emmené, parla très-favorablement de nous à ses amis, et tous les trois furent très-gais durant toute l'après-dînée. Toutefois pour que le guide ne s'enfuît pas pendant la nuit, je pris le parti de le surveiller moi-même.

dim. 30. Le guide et les deux autres sauvages furent de très-bonne humeur toute la journée. D'après ce qu'ils nous dirent, nous devions rencontrer plusieurs de leurs amis au-dessus et au-dessous du portage. Ils me dirent aussi que quelques-uns de ces amis n'étaient pas de leur nation, mais qu'ils étaient alliés des Indiens qui habitaient les bords de la mer et traitaient avec les hommes blancs.

Je pris la hauteur du soleil, et je trouvai 50 deg. 3 min. 17 sec. de latitude nord. 1793. juillet.

Le dimanche au soir, je veillai la première moitié de la nuit. L'un de mes chasseurs me proposa de veiller avec moi, parce qu'il avait compris par la conversation du vieux aveugle, qu'il comptait s'évader pendant l'obscurité. A onze heures j'éteignis ma lumière, et je m'assis tranquillement dans ma tente, d'où je pouvais observer tout ce que faisaient les naturels. A minuit je vis à travers les ténèbres, le vieillard qui se traînait sur ses pieds et sur ses mains, vers le bord de l'eau. Je le suivis tranquillement avec mon chasseur jusqu'au canot, et il serait parti si je ne l'avais pas arrêté. Je lui fis des reproches de ce qu'il se conduisait aussi traîtreusement envers nous, qui l'avions traité avec tant de bienveillance. Il soutint d'abord que son intention n'était pas de s'en aller, et lun. 1.

1793, juillet.

qu'il avait eu seulement envie de boire. Ensuite il finit par avouer la vérité. Nous le conduisîmes auprès du feu. Alors les deux autres sauvages qui se réveillèrent, et à qui nous apprîmes la démarche du vieillard, le désapprouvèrent beaucoup, et lui demandèrent si, en se conduisant avec cette ingratitude, il pouvait espérer que les hommes blancs reviendraient dans son pays. Le guide ajouta que, pour lui, il n'était pas une femme, et que la peur ne l'engagerait jamais à fuir. Mais malgré cette courageuse déclaration de la part du guide, à une heure j'éveillai M. Mackay; et après lui avoir raconté ce qui venait de se passer, je le priai de ne pas dormir jusqu'à ce qu'il me vît debout.

Je ne me levai qu'à sept heures. En sortant de ma tente, je fus étonné de ne voir ni le guide ni son ami. Mon appréhension augmenta encore quand j'observai que le petit canot n'était pas

où je l'avais vu la veille. Je demandai aussitôt ce qu'étaient devenus les deux sauvages ; et quelques-uns de mes gens me répondirent gravement qu'ils avaient remonté la rivière, et laissé le vieillard avec nous. D'un autre côté, M. Mackay me dit qu'ayant été très-occupé autour du canot qu'on construisait, il ne s'était aperçu du départ des deux naturels, qu'après qu'ils avaient eu doublé la pointe. L'un des chasseurs m'apprit alors que, dès la pointe du jour, le guide avait témoigné le désir de partir au lever du soleil, pour aller joindre ses amis et nous attendre. J'espérai qu'en effet il nous attendrait ; mais l'indifférence de mes gens, qui l'avaient laissé partir sans me rien dire, réveilla dans mon esprit de cruelles réflexions. 1793. juillet.

Durant toute la matinée le tems fut beau. Une observation solaire me donna 53 deg. 3 min. 32 sec. de latitude septentrionale.

1793. juillet.

L'après-midi, à cinq heures, notre nouveau canot fut prêt à être lancé à l'eau. Il était beaucoup plus solide que le premier. Cependant, sans la gomme que nous tirâmes de celui-ci, nous n'aurions pas pu empêcher que l'autre ne prît beaucoup d'eau. Mes gens qui depuis que nous étions dans cette île, n'avaient pas cessé un seul moment de travailler, passèrent le reste de la journée à se nettoyer et à se rafraîchir.

Le vieux aveugle ayant témoigné qu'il ne pouvait pas nous suivre plus loin, par plusieurs raisons qui probablement étaient très-mensongères, je ne crus pas devoir encore forcer son inclination. Nous mîmes nos armes en bon état, ce qui fut bientôt fait; parce que nous en avions toujours le plus grand soin.

mar. 2. Il plut toute la nuit. A trois heures et demie, nous nous embarquâmes. Avant d'entrer dans le canot, j'offris au vieillard de le conduire où il m'a-

vait dit que devaient être ses deux frères et son fils : mais il refusa de venir. Alors je lui fis donner quelques livres de pémican, et je lui dis adieu, ainsi qu'à l'île à laquelle je donnai le nom d'*Ile du Canot*.

1793. juillet.

Pendant que nous séjournâmes dans cette île, nous fûmes cruellement tourmentés par les mouches, et particulièrement par les mouches à sable, que je crois être les plus insupportables de tous les insectes de la même grosseur.

Je fus obligé de diminuer la ration de mes gens, et de les astreindre à ne faire que deux repas par jour, réglement très-cruel pour un voyageur canadien. Un de ces repas était composé d'œufs de poisson séchés, pilés et bouillis dans de l'eau avec un peu de farine et un peu de graisse. Ces diverses choses réduites à la consistance d'une bouillie un peu épaisse, formaient un mets nourrissant et assez agréable. Les Indiens ramassent avec

1793. juillet. soin les œufs de poisson. Ils les font sécher, et les conservent dans des paniers d'écorce d'arbre. Les œufs de poisson que nous mangeâmes, avaient été trouvés dans les huttes des premiers naturels qui prirent la fuite à notre approche.

Tandis que nous étions dans l'île du Canot, la rivière diminua de deux pieds.

En partant, je donnai à chacun de mes gens un coup de rum qui, en ce moment, était pour eux une chose très-agréable. Ils étaient extrêmement contens d'avoir un nouveau canot bien supérieur au premier, et de songer, en même tems, que c'était l'ouvrage de leurs mains.

A onze heures, nous arrivâmes au-dessous de la passe rapide. L'homme qui était sur le devant du canot, se ressouvenant de la frayeur qu'il avait eue en descendant cette passe, proposa de charrier sur la montagne,

le canot et la cargaison. Alors je le menaçai de prendre moi-même sa place ; et en même tems, je lui fis voir combien il y avait de différence dans l'état de la rivière qui était effectivement de quatre pieds et demi plus basse qu'à notre premier passage.

1793. juillet.

Le courant paraissant moins fort sur la rive occidentale, je traversai la rivière : mais je fis auparavant débarquer M. Mackay et mes deux chasseurs, pour qu'ils tâchassent de trouver quelque bête fauve dans les bois. Nous longeâmes long-tems, à la pagaye, les rochers qui bordent la rivière du côté de l'ouest ; après quoi nous fûmes obligés de nous servir de la cordelle, en gravissant un rocher très-élevé et à pic, de plus de cinquante pas de long, lequel semblait devoir opposer à notre marche un obstacle insurmontable. Tous mes gens furent d'abord d'avis de regagner l'autre côté de la rivière : mais j'ordonnai à deux hommes de prendre un

—— petit rouleau d'écorce, avec la cor-
1793. delle qui avait soixante-dix brasses de
juillet. long, et de monter sur les rochers, pour descendre ensuite de l'autre côté de celui qui barrait notre passage. Là, ils devaient attacher le bout de la cordelle au morceau d'écorce, pour que le courant nous le portât, et ensuite haler le canot. Ce moyen était difficile à employer, même assez dangereux; mais il réussit. Pour suivre le bord de l'eau, depuis le haut du rocher, les deux hommes furent dans la nécessité de se coucher en tirant la cordelle, et de la rouler ensuite autour d'un arbre. En redoublant ce travail, nous franchîmes la passe rapide; mais ayant ensuite deux cascades à passer, nous fûmes deux fois obligés de mettre le canot à terre, et de le charrier avec sa cargaison. Nous ne mîmes que deux heures à remonter cette partie difficile de la rivière, en y comprenant même le tems qu'il fallut pour fermer un

trou qui s'était fait au canot par la négligence du timonier. 1793.

Nous nous attendions à trouver là quelques naturels : mais il n'y en avait pas un seul. Nous crûmes seulement reconnaître que le guide, son sompagnon et deux autres, avaient passé le portage. Nous vîmes sauter plusieurs poissons qui nous parurent être des saumons. Le vieux aveugle nous avait dit que nous étions dans la saison où le gros poisson commence à remonter la rivière. juillet.

Nos chasseurs nous rejoignirent, sans avoir vu la moindre trace d'aucune espèce d'animal. Nous continuâmes à refouler le courant. Il avait peu de rapidité ; mais nous étions souvent arrêtés par les arbres renversés sur les bords de la rivière. Nous atterîmes à huit heures du soir. Ce jour-là nous fûmes singulièrement incommodés par les mouches.

La pluie tomba abondamment toute mer. 3.

1793. juillet.

la nuit, et il y en eut encore un peu le matin. A quatre heures, nous entrâmes dans notre canot. A dix heures, nous arrivâmes à l'embouchure d'une petite rivière, qui me sembla devoir être celle que les naturels m'avaient dit qu'il fallait remonter lorsqu'on voulait se rendre à la mer. Nous entrâmes donc dans cette rivière, et nous tâchâmes de découvrir si notre guide y avait abordé ; mais nous n'aperçûmes ni ses traces ni celles d'aucun autre Indien. Mes premières inquiétudes se renouvelèrent. Je craignais que si je dépassais cette rivière, je m'exposerais à ne pas rencontrer les naturels, et à voir ensuite mes gens refuser d'y revenir. D'un autre côté, je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il y aurait de la folie à nous hasarder au milieu des bois, sans avoir un guide pour nous concilier la bienveillance des premiers habitans que nous rencontrerions. Enfin, après avoir fait

beaucoup de réflexions douloureuses, je résolus de m'expliquer tout-à-fait avec mes gens, et cette résolution fut pour moi un grand soulagement. —— 1793. juillet.

Je commençai par rappeler à mes compagnons la promesse récente et solemnelle qu'ils m'avaient faite en descendant la rivière. Puis je leur dis que je croyais que le lieu où nous nous trouvions, était celui d'où les indigènes partaient pour aller sur les bords de la mer; et que j'avais résolu d'essayer si cette route nous y conduirait. Je leur observai qu'il était possible que, tandis que nous nous préparerions à ce voyage, le guide, qui nous avait quittés, ou quelqu'autre sauvage vînt nous délivrer de l'embarras où nous étions.

Je m'aperçus, avec beaucoup de satisfaction, que mes gens n'avaient pris aucune résolution certaine. Quelques-uns d'entr'eux déclarèrent sur-le-champ qu'ils voulaient traverser les

1793. juillet.

bois avec moi. D'autres dirent qu'il vaudrait peut-être mieux remonter encore quelques lieues, parce que nous pourrions y trouver notre guide, ou nous en procurer un autre, et qu'en tout cas nous pourrions revenir à l'embouchure de la petite rivière.

Je consentis à suivre ce plan : mais avant de m'éloigner de la rivière du Chemin de l'ouest (1), je chargeai quelques-uns de mes gens d'aller examiner les bois dans différentes directions, et je remontai moi-même jusqu'à une certaine distance le long de la rivière, qui ne me parut être navigable que pour de petits canots. Deux de mes gens trouvèrent un bon sentier conduisant sur une montagne qui était précisément derrière nous. Je m'imaginai que ce devait être la grande route.

(1) C'est le nom que M. Mackenzie donna alors à la rivière.

A quatre heures après-midi, nous continuâmes à remonter le Tacoutché-Tessé. A peine y avait-il trois-quarts d'heures que nous étions sur l'eau, que nous aperçûmes deux canots, qui voguaient avec le courant. Les naturels qui les conduisaient ne nous eurent pas plutôt vus qu'ils gagnèrent le rivage, et nous abordâmes au même endroit qu'eux. Il se trouva que c'était notre guide avec six de ses amis. Le guide était vêtu d'une belle robe de peau de castor peinte; ce qui fit que nous eûmes d'abord peine à le reconnaître. Il nous pria tout de suite de convenir qu'il ne nous avait pas trompés; et il déclara, en même tems, qu'il avait constamment eu l'intention de tenir sa parole. Alors pour le récompenser de sa loyauté, je lui fis présent d'un gilet, d'une paire de grandes culottes et d'un mouchoir.

1793. juillet.

Les six amis du guide nous examinaient avec la plus grande attention.

—— J'appris que deux d'entr'eux faisaient
1793. partie des naturels que nous avions
juillet. vus les premiers sur les bords de la rivière, et qui à notre aspect s'étaient enfuis si rapidement. Ils me dirent que nous leur avions causé tant d'épouvante, qu'ils avaient été deux jours sans oser se rapprocher de leurs cabanes, et qu'à leur retour, ils avaient trouvé la plus grande partie de leurs effets détruite par le feu, qui s'était étendu autour du foyer.

Ces sauvages me dirent ensuite qu'ils n'étaient pas de la même tribu que les autres. Cependant je ne trouvai aucune différence entre leur idiome et celui des Nagaïlers. Ils s'appellent les *Nascoud-Dinies*. Leurs cabanes se trouvaient à quelque distance de l'endroit où nous étions. Elles étaient situées sur le bord d'un petit lac, où ils pêchaient. Si notre guide n'était pas allé chercher ces sauvages en cet endroit, nous n'aurions pas vu un être

humain sur les bords de la rivière. Ils m'assurèrent que, dans le voyage que je me proposais de faire, le chemin le plus court était celui qui passait à côté de leurs habitations, et ils me conseillèrent de le prendre. 1793. juillet.

Nous entrâmes dans notre canot de très-bonne heure, et, d'après le conseil de notre guide, nous nous rendîmes à la débarcadère, où l'on prend le chemin qui conduit aux cabanes des Indiens-Nascoud. Ce qui nous embarrassait en ce moment, c'était de pouvoir nous séparer momentanément des naturels, afin de cacher une partie de nos effets que nous ne voulions pas emporter en nous rendant vers l'ouest, et qu'il eût été sans doute imprudent de confier aux sauvages. Pour cet effet, M. Mackay et l'un de mes chasseurs s'embarquèrent avec le guide et ses amis, et bientôt nous les perdîmes de vue. Dans notre première cache, nous laissâmes un sac de pé- jeu. 4.

1793. juillet.

mican, du poids de quatre-vingt-dix livres, deux sacs de riz sauvage, un petit baril (1) de poudre. Avant de mettre ces objets dans la terre, nous les enveloppâmes d'une toile cirée et d'une peau préparée. Nous cachâmes ensuite, dans un autre endroit, deux sacs de maïs et une balle de divers articles de marchandises. Ces objets furent enveloppés et enterrés de la même manière que les précédens.

Lorsque nous eûmes achevé de cacher nos effets, nous refoulâmes le courant jusqu'à huit heures et demie. Alors nous abordâmes à l'embouchure d'un ruisseau où nous attendaient nos amis.

Il nous fallut laisser là le canot et les autres objets que nous ne pouvions pas emporter. Nous élevâmes un échafaud sur lequel nous mîmes notre canot renversé, et nous le couvrîmes

(1) Un baril de quatre pintes.

avec de petits arbres et des branchages, pour le garantir du soleil. Ensuite nous fîmes, avec des pièces de bois verd, un encaissement de dix pieds de long sur cinq de large, dans lequel nous déposâmes ce que nous étions obligés de laisser, et nous mîmes pardessus plusieurs grosses pièces de bois.

1793. juillet.

Tandis que nous nous occupions de ce travail, notre guide et ses compagnons étaient si impatiens de partir, que nous ne pûmes pas empêcher le premier de prendre le devant. Un autre sauvage nous attendait, mais aussi avec beaucoup d'impatience, pour nous conduire au lieu où le guide avait promis de nous attendre.

A midi nous fûmes prêts à entrer dans les bois, entreprise sur laquelle je ne ferai point de réflexions préliminaires, laissant à mes lecteurs le soin de les faire eux-mêmes.

Nous emportâmes quatre sacs et

1793. juillet.

demi de pémican (1), une boîte contenant mes instrumens, un assortiment de clincaillerie, et d'autres objets pesant quatre-vingt-dix-livres, et de la poudre et des balles qui pesaient pour le moins autant. Chacun des Canadiens portait une charge de quatre-vingt-dix livres, indépendamment de son fusil, d'un peu de poudre et de quelques balles. Les Indiens portaient quarante-cinq livres de pémican chacun. Mais ils étaient très-fâchés d'avoir à charrier autre chose que leur fusil et leur giberne ; et s'ils l'avaient osé, ils nous auraient abandonnés sur-le-champ. Jusqu'alors je les avais exemptés du travail ; mais le moment était venu où je ne pouvais plus avoir les mêmes ménagemens. M. Mackay portait vingt-deux livres de pémican, du riz et du sucre, le tout pesant environ soixante-dix livres.

(1) Pesant 85 à 90 livres chacun.

J'eus une charge pareille. Je portais en outre mon télescope en bandoulière, ce qui me gênait beaucoup. 1793. juillet.

Avant de partir, nous prîmes la résolution de ne faire que deux repas par jour; ce qui ne devait nous causer aucun embarras, parce que la plus grande partie de nos provisions n'avait pas besoin d'être cuites.

Enfin, nous nous mîmes en marche. Nous commençâmes par une montée fort roide, d'environ un mille de long. Le sentier était bien battu; mais il traversait un pays inégal, pierreux, et couvert de bois. Nous avions déjà chaud, à cause de la fatigue, lorsque la pluie commença à tomber. Elle dura presque toute l'après-midi; et lorsqu'elle cessa, nous n'en continuâmes pas moins à être mouillés par l'eau qui tombait des branches du taillis.

Vers les six heures et demie, nous arrivâmes près de trois cabanes indien-

1793. juillet.

nes. Nous y trouvâmes notre guide ; et d'après ce qu'il nous dit, nous nous décidâmes à y passer la nuit. Nous fîmes ce jour-là, environ douze milles géographiques droit à l'ouest.

A soleil couchant, un homme assez âgé et trois autres indigènes arrivèrent. Ils venaient de l'ouest. Le premier portait une lance semblable à une hallebarde. Il l'avait achetée des Indiens du bord de la mer, qui eux-mêmes l'avaient eue en trafiquant avec les blancs. Cet Indien nous dit que quand on n'était pas trop chargé, il ne fallait pas plus de six jours pour se rendre chez la nation avec laquelle lui et les siens faisaient leurs échanges ; et que de chez cette nation à la mer, il n'y avait pas tout-à-fait deux jours de marche.

Les naturels nous proposèrent d'envoyer en avant deux jeunes hommes, pour prévenir de notre marche les différentes tribus chez qui nous de-

vions passer, afin qu'elles ne fussent pas surprises en nous voyant, et qu'elles nous accueillissent avec bienveillance. Je ne pouvais qu'approuver une pareille mesure ; et pour bien disposer en notre faveur les deux messagers, je leur fis d'avance un léger présent.

1793. juillet.

Nos hôtes étaient assez mal pourvus de vivres, à cause de la saison. Ils ne purent nous donner qu'un peu de poisson sec qui, je crois, était de l'espèce des carpes. Ils possédaient plusieurs choses qui venaient d'Europe. L'un d'eux avait une bande de peau qui me parut être de loutre de mer. Il la tenait des habitans des côtes, et il me la céda en échange d'une croix de cuivre et de quelques grains de verroterie.

Nous nous couchâmes avec autant de sécurité que si nous avions été accoutumés depuis long-tems à vivre avec nos hôtes. Certes, nous ne pou-

vions pas faire autrement ; car notre
1793. nouvelle manière de voyager était si
juillet. fatigante, que nous avions grand be-
soin de passer la nuit à nous reposer.

ven. 5. Le mardi au soir, nous ne fûmes
pas plutôt couchés, que les indigènes
se mirent à chanter. Leur chant était
tout différent de celui que j'avais jus-
qu'alors entendu parmi les sauvages.
Il n'était accompagné ni par la danse,
ni par le tambour, ni par la crecelle;
mais il consistait en sons doux, mé-
lancoliques, d'une mélodie assez agréa-
ble, et ayant quelque rapport avec
le chant d'église.

Les naturels m'ayant prié de ne pas
les quitter de trop grand matin, je
n'engageai qu'à cinq heures nos deux
jeunes messagers à se mettre en route.
Ils furent prêts sur-le-champ. Je dis
alors au guide qu'il était tems de par-
tir ; mais il s'en excusa en disant qu'il
n'avait pas besoin de nous accompa-
gner plus loin, parce que les deux

jeunes gens le remplaceraient très-bien. Je savais qu'il serait inutile de lui faire des remontrances : ainsi, je me soumis à ses caprices. Toutefois je crus devoir l'avertir qu'un de mes gens avait perdu sa dague, et je le priai de faire ensorte qu'on la retrouvât. Il me demanda ce que je lui donnerais si, par le moyen de ses enchantemens, il la faisait reparaître. Un couteau fut le prix que je mis à cet effort de négromancie. Alors on mit ensemble toutes les dagues et les couteaux que nous avions. Les sauvages formèrent un cercle tout autour, et le sorcier se plaça au milieu du cercle. Quand tout cela fut bien arrangé, le sorcier se mit à chanter, et les autres l'accompagnèrent en chœur. Au bout de quelques momens, il me montra la dague, qui était plantée dans la terre, et il me la rendit.

1793. juillet.

A sept heures, nous nous disposâmes à partir. Alors le guide qui,

1793. juillet.

deux heures auparavant, m'avait dit qu'il renonçait à son emploi, me proposa de le reprendre; je l'acceptai. Il nous conduisit jusques sur les bords du petit lac dont j'ai parlé un peu plus haut. Nous y trouvâmes trois familles indiennes.

Les deux jeunes sauvages qui avaient entrepris de nous conduire, ne pouvaient pas bien se faire comprendre de mes chasseurs; ce qui rendait ceux-ci encore plus mécontens. J'essayai d'engager un Indien de moyen âge, qui habitait les bords du lac, à nous accompagner jusques chez la peuplade voisine; mais il ne le voulut pas, à quelque prix que ce pût être. Je fus donc obligé de me contenter des guides que nous avions déjà, encore fallut-il les attendre jusqu'à ce qu'ils se fussent pourvus de souliers pour le voyage.

J'échangeai, sur les bords du lac, deux demi-sous, l'un portant l'empreinte de Georges III, l'autre frappé

dans l'état de Massachuset, en 1787. Les sauvages les percèrent soudain, et les suspendirent aux oreilles de leurs enfans.

1793. juillet.

J'éprouvai beaucoup de désagrément sur les bords du petit lac, par rapport à la manière dont les habitans traitèrent mes chasseurs. Ils crurent que ceux-ci appartenaient à une tribu qui vit dans les montagnes, et qui est leur ennemie naturelle. Un indigène dont la physionomie était extrêmement sévère, me dit qu'il avait reçu un coup de poignard d'un des parens de mes chasseurs, et en même tems il me montra une cicatrice pour preuve de ce qu'il avançait. D'après tout cela, je fus bien aise de me remettre en route.

Nos guides nous firent d'abord traverser un bois épais, qui bordait le lac, et dans lequel nous ne vîmes point de sentier. Après avoir fait un mille et

demi, nous perdîmes le lac (1) de vue.
1793. Nous passâmes alors une crique, et
juillet. entrâmes dans un chemin battu qui traverse un pays découvert, où l'on voit çà et là quelques cyprès.

A midi, le ciel s'obscurcit, et la pluie tomba avec force pendant plus d'une heure. Nous nous mîmes à couvert sous notre légère tente de toile cirée. Quand nous nous remîmes en route, je priai les guides qui n'avaient aucun fardeau, de marcher devant, et de battre les buissons qui étaient mouillés : mais ils le refusèrent, et je me chargeai moi-même de le faire.

Nous côtoyâmes un second lac, et traversâmes une crique qui y communique. Selon ce que me dirent les guides, cette partie du pays est remplie de castors. Nous vîmes le long du chemin, beaucoup de trapes ten-

(1) Ce lac a environ trois milles de long et un mille de large.

dues pour prendre les lynx et les martres. — 1793. juillet.

A environ un quart de mille de l'endroit où nous étions arrêtés pour laisser passer la pluie, la terre était couverte de grêle, et à mesure que nous avançâmes, nous vîmes les grêlons plus gros. Il y en avait de la grosseur d'une balle de fusil. Ils blanchissaient la terre dans une étendue de plus de deux milles.

A cinq heures après midi, nous arrivâmes sur les bords d'un troisième lac. Nous étions encore menacés de l'orage; et comme nous avions été assez mouillés dans la journée, nous ne voulûmes pas nous exposer à l'être de nouveau. En conséquence, nous dressâmes notre tendelet. Il plut abondamment toute la soirée; de sorte que nous nous décidâmes à passer la nuit en cet endroit-

Dans la journée, nous vîmes trois de ces huttes que les sauvages de ces

—— contrées habitent durant l'hiver. Elles
1793. avaient des murs fort bas, et un faîtage
juillet. soutenant une couverture de branches de l'arbre qui fournit le baume du Canada. Un de mes gens avait une douleur dans le genou, qui le faisait beaucoup souffrir. Comme nos guides ne portaient que leurs robes de peau de castor, leurs arcs et leurs flèches, je les fis prier de prendre une partie de la charge de cet homme : mais on ne put pas leur faire comprendre un seul mot à ce sujet.

sam. 6. Je me levai à quatre heures du matin. Comme nous nous serions trouvés dans le plus grand embarras si nos guides avaient déserté pendant la nuit, je m'étais décidé à proposer à l'un d'eux de coucher à côté de moi ; ce qu'il avait accepté. Ces sauvages n'ont d'autre couverture, la nuit, que leurs vêtemens de peau de castor ; et ceux de mon compagnon de lit étaient remplis de vermine. Cependant je les étendis sous

lui et sous moi, et nous nous couvrîmes avec mon manteau de camelot. Le guide avait les cheveux bien frottés d'huile de poisson, et le corps enduit de terre rouge ; de sorte que je croyais que cette odeur, jointe à la vermine, m'empêcherait de dormir. La fatigue l'emporta sur ces inconvéniens : je reposai profondément toute la nuit. 1793. juillet.

Je marchai en avant, comme la veille, afin de faire tomber l'eau qui restait sur les branches des arbres et sur les buissons qui bordaient le chemin. Nous marchions avec toute la diligence possible. Le pays que nous traversâmes, était uni, et avait peu de taillis. Nous n'y vîmes d'autres grands arbres que des sapins.

A huit heures, nous joignîmes le chemin que nous devions d'abord prendre, en partant des bords du Tacoutché-Tessé, et qui, sans doute, était le plus court. Nous vîmes la rivière du Chemin de l'ouest, qui ser-

1793. juillet.

pentait dans une vallée. Nous n'avions point rencontré d'eau depuis le matin, et nous étions tourmentés par la soif : mais la rivière était si loin, et il fallait descendre une côte si roide pour y aller, que nous nous contentâmes d'y jeter nos regards. Cette rivière nous parut plus considérable en cet endroit qu'à son embouchure. Je crois que les Indiens ont raison de dire que leurs canots peuvent y naviguer.

Nos guides nous prévinrent que désormais le chemin étant commode et bien battu, ils allaient prendre le devant, pour avertir de notre arrivée la peuplade voisine. Cette séparation me parut très-désagréable ; parce que je songeai qu'il dépendait d'eux de se cacher à une centaine de pas, et ensuite de rebrousser chemin. Je leur dis qu'il vaudrait mieux que l'un d'eux restât avec nous, pendant que deux de mes gens laisseraient leur charge derrière, et accompagneraient l'autre aux

cabanes : mais ils ne voulurent pas écouter cette proposition, et nous les eûmes bientôt perdus de vue. 1793. juillet.

Je donnai alors ordre au Cancre de poser ce qu'il portait, de prendre ses armes, sa couverte, avec quelques provisions, et de me suivre. Je recommandai en même tems à mes gens de marcher le plus vîte qu'ils le pourraient, les prévenant que je les attendrais dès que j'aurais pu former quelque liaison avec les indigènes que je rencontrerais.

Je marchai avec toute la promptitude dont je fus capable; mais je ne pus joindre mes guides qu'auprès d'une famille indienne. Les naturels ne montrèrent aucune crainte; et le chef de la famille causa très-volontiers avec le Cancre, de qui il se faisait beaucoup mieux entendre que les guides. Ceux-ci l'avaient déjà informé du sujet de notre voyage. Il nous montra une de ses femmes, en disant qu'elle était

1793. juillet.

née sur le bord de la mer, dont nous n'étions pas très-éloignés. Cette femme avait beaucoup plus d'embonpoint qu'aucune des autres femmes sauvages que j'avais vues. Elle était petite, et avait le visage long, les yeux gris et le nez un peu épaté. Elle était parée de diverses espèces d'ornemens, tels que des bracelets de cuivre, d'airain, de corne, et de gros grains de verroterie bleue, qui pendaient à ses oreilles, entouraient son cou et serpentaient dans ses cheveux. Elle portait une tunique, par-dessus laquelle était une robe d'écorce tressée, dont le bas était garni d'une frange de peau de loutre de mer. Depuis que j'étais au-delà des montagnes-rocheuses, cette femme était la première à qui je voyais une tunique : toutes les autres n'avaient qu'une simple couverte attachée au-dessus des hanches. L'indienne du bord de la mer s'exprimait facilement dans la langue de son mari, et nous

assura, comme lui, que nous n'étions pas très-loin de la côte. Elle nous dit aussi qu'elle et le reste de la famille étaient en route pour aller pêcher dans le Tacoutché-Tessé. (1) 1793. juillet.

Ces sauvages me parurent avoir un grand respect pour l'âge ; car ils portaient tour-à-tour une femme, que son extrême vieillesse empêchait de marcher, et qui était presqu'aveugle.

Mes gens arrivèrent et s'arrêtèrent pour se reposer. Je priai alors les guides de reprendre le devant. Le plus âgé me répondit qu'il n'irait pas plus loin : mais que les naturels avec qui nous étions, feraient accompagner son frère par un de leurs enfans. Je me crus encore heureux de ce que nous n'étions pas abandonnés par tous ces sauvages.

Nous reprîmes notre marche à midi ; et au bout de deux heures, nous ren-

---

(1) La grande rivière.

1793. juillet. contrâmes deux sauvages avec leurs familles. Ils étaient assis et semblaient se reposer. Cependant, dès qu'ils nous aperçurent ils se levèrent, et saisirent leurs armes. Les jeunes guides qui marchaient derrière nous, coururent en avant et leur parlèrent. Aussitôt les sauvages posèrent leurs armes, et nous reçurent en amis. Ils venaient de manger des baies et du poisson sec. A peine nous les eûmes joints, que nous vîmes arriver une femme et un enfant, qui venaient de chercher de l'eau à la rivière, et qui nous en donnèrent à boire avec beaucoup d'honnêteté.

Cette petite troupe avait un air de langueur, ce qui provenait de quelque maladie, ou de l'indolence si naturelle aux sauvages, ou peut-être même, de l'une et de l'autre. L'une des femmes avait une raie tatouée sur le menton, de la même longueur que la bouche.

Les deux jeunes guides me dirent qu'ils ne voulaient pas aller plus loin, et que les hommes que nous venions de rencontrer prendraient leur place. Ces hommes quittèrent en effet leurs familles avec un air aussi indifférent que si elles leur eussent été totalement étrangères. Mes chasseurs comprenaient fort bien l'un de ces sauvages. Il avait demeuré parmi les indigènes du bord de la mer, et ne les avait quittés que depuis peu. Il nous dit que nous approchions d'une rivière qui n'était ni longue ni large, mais dont les bords étaient habités, et que dans la baie où elle versait ses eaux, un grand canot, avec des hommes blancs, arrivait tous les ans, dans le tems où les feuilles commencent à pousser. J'imaginai qu'il voulait désigner le commencement du mois de mai.

1793. juillet.

Après nous être remis en route, nous traversâmes un pays très-inégal,

— et tout à-la-fois montueux et maréca-
1793. geux. Nous fûmes fort souvent arrêtés
juillet. par des arbres renversés qui barraient le chemin. A cinq heures, nous fûmes surpris par une forte ondée, mêlée de grêle; et comme nous étions très-fatigués, nous campâmes pour passer la nuit près d'une petite rivière.

Nous fîmes ce jour-là, dix milles vers le sud-ouest, et douze ou quatorze milles droit à l'ouest. Je crus devoir prendre la même précaution que la nuit précédente : j'eus pour lit la moitié de la robe de peau de castor d'un de mes guides.

dim. Le samedi soir je fus si occupé à
7. questionner mes guides, que je ne songeai pas à monter ma montre marine. Je ne l'avais pas encore oublié depuis mon départ du fort Chipiouyan (1).

A cinq heures du matin nous nous

(1) Le 11 octobre 1792.

mîmes en route. Nous traversâmes d'abord deux montagnes couvertes de sapins (1), de peupliers, de bouleaux blancs et de plusieurs autres espèces d'arbres. Nous descendîmes ensuite dans une plaine, où nous trouvâmes un chemin commode qui passait au milieu d'une forêt de cyprès. Après avoir fait environ quatorze milles vers l'ouest, nous vînmes près de deux petits lacs. La rivière les traverse tous deux ; et nous suivîmes un chemin qui passe sur une chaîne de collines, et est parallèle au cours de la rivière.

1793. juillet.

Nos guides ayant aperçu des Indiens qui étaient à une certaine distance devant nous, hâtèrent le pas pour les joindre. A leur approche, l'un des étrangers s'avança avec une hache à la main. C'était le seul homme de la troupe ; il avait avec lui deux femmes et deux enfans. Quand nous

(1) De spruces.

1793. juillet. les joignîmes, la plus âgée des femmes, qui probablement était la mère de l'homme, s'occupait à arracher les mauvaises herbes dans un espace circulaire d'environ cinq pieds de diamètre, et notre présence n'interrompit point un travail prescrit par le respect dû aux morts. C'est dans ce lieu, objet des tendres soins de cette femme, qu'étaient les restes d'un époux et d'un fils; et toutes les fois qu'elle y passait, elle s'arrêtait pour leur payer ce pieux tribut.

Dès que nous eûmes pris notre repas du matin (1), nous poursuivîmes notre route. Vers les trois heures, nous vîmes des Indiens en plus grand nombre que les premiers. Ils furent d'abord un peu effrayés; mais bientôt ils se laissèrent approcher. Leur troupe

(1) L'on a vu plus haut qu'ils n'en faisaient que deux par jour.

était composée de sept hommes, d'autant de femmes et de plusieurs enfans. 1793. juillet.

Il nous fallut encore changer de guide. Nous continuâmes à suivre le même côté de la rivière jusqu'à six heures du soir. Alors nous la traversâmes. Elle avait environ cent pas de large, et nous y eûmes de l'eau jusqu'au genou. Comme nous étions extrêmement fatigués, nous voulions faire halte sur le bord de la rivière, pour nous reposer jusqu'au lendemain; mais le guide nous conseilla de marcher jusqu'aux établissemens d'une famille de ses amis, qui, disait-il, n'étaient pas loin. Nous y arrivâmes à sept heures et demie. Le guide était allé en avant, et nous procura un accueil paisible et bienveillant. Ayant vu un filet qu'on faisait sécher, je dis à notre hôte de le poser dans la rivière; ce qu'il fit à l'instant. Ensuite il me présenta quelques poissons secs.

Ce jour-là nous fîmes environ douze

—— milles au sud-ouest. Une partie du
1793. chemin traversait un vaste marais où
juillet. nous eûmes presque toujours de la bourbe jusqu'aux genoux. L'après-midi il tomba plusieurs ondées. Je voulus prendre hauteur; mais lorsque je l'essayai, il était plus de midi.

La rivière était presque immobile devant la cabane où nous couchâmes, et elle formait un petit lac. En plusieurs autres endroits elle présentait le même aspect.

lun. 8. La pluie tomba toute la nuit, et ne nous permit de partir que long-tems après sept heures du matin. Le guide m'apporta cinq petits poissons bouillis qu'il avait mis dans une gamelle d'écorce d'arbre. Il y avait deux ou trois carpes; mais je ne connus pas l'espèce des autres.

Après avoir fait sécher nos vêtemens, nous nous mîmes en marche. Il était alors près de huit heures. Notre guide continua à nous accompagner.

Il paraissait très-satisfait d'être avec nous ; mais il ne possédait pas autant d'intelligence que ceux que nous avions eus précédemment. Cependant il nous apprit que le lac que traversait la rivière, s'étendait jusqu'au pied de la montagne. Il nous dit ensuite qu'il espérait rencontrer neuf hommes d'une tribu qui vivait sur le bord septentrional de la rivière.

1793. juillet.

Nous vîmes avec étonnement plusieurs bassins réguliers, dont les uns étaient pleins d'eau, et les autres vides. Leur talus, depuis le bord jusqu'au fond, formait un angle de quarante-cinq degrés, et leur profondeur perpendiculaire était d'environ douze pieds. Ceux qui étaient pleins d'eau, laissaient apercevoir du gravier sur les bords ; et ceux qui étaient vides étaient tapissés d'herbe et de diverses plantes, parmi lesquelles je reconnus le sénevé et la menthe. Nous remarquâmes plusieurs autres endroits que la rivière

1793. juillet.

avait laissés à sec, et où croissaient ces mêmes espèces de plantes.

Nous longeâmes une chaîne de collines très-inégales, dont les hauteurs se couronnaient de peupliers. On voyait dans les autres parties quelques taillis et beaucoup d'herbe. Les vallées intermédiaires étaient arrosées par des ruisseaux. Il me parut très-extraordinaire que, dans un pays où il y avait beaucoup de végétation, nous ne vissions aucune espèce d'oiseaux ni de quadrupèdes.

A deux heures après-midi, nous arrivâmes au bord de la rivière la plus considérable que nous eussions vue depuis que nous avions quitté notre canot. Elle s'ouvrait impétueusement un passage à travers et par-dessus un amas de grands rochers qui s'opposaient à son cours.

Nous fîmes seize milles vers le sud-sud-ouest, en suivant les bords de la rivière, à laquelle on peut donner la

le nom de *lac*. Le chemin était commode. Nous marchâmes ensuite à l'ouest quart de sud, et nous fîmes dix milles ; après quoi nous campâmes. Nous étions fatigués et mouillés, car il avait plu les trois quarts de la journée. 1793. juillet.

La rivière que nous longeâmes abonde en poisson. Elle se jette dans la grande rivière au-dessous de l'endroit où nous nous arrêtâmes.

La pluie tomba abondamment pendant presque toute la nuit ; et comme nous en reçûmes une partie, nous fûmes obligés, le matin, de faire sécher nos habits. Nous ne partîmes qu'à sept heures et demie. mar. 9.

Voyant que nous ne trouvions aucune espèce de gibier, et pensant bien qu'à notre retour, il nous serait difficile de nous procurer des provisions, je crus devoir en faire mettre en réserve. En conséquence, j'envoyai les Indiens devant, ainsi que mes gens, à l'exception de deux hommes qui en-

—— 1793. juillet.

terrèrent un demi-sac de pémican, dans l'endroit même où l'on avait allumé du feu. On peut se rappeler que nous avions fait de même pour celui que nous cachâmes sur les bords du Tacoutché-Tessé.

Nous eûmes bientôt rejoint nos gens, et nous continuâmes notre route, le long de la rivière ou plutôt du lac.

A midi, je pris hauteur : mais l'observation fut inexacte, à cause de la quantité de nuages qui obscurcissaient le ciel. A cinq heures après midi, nous nous aperçûmes que la rivière se rétrécissait, et une heure et demie après, nous vînmes dans un endroit où nous devions la passer et où nous trouvâmes un petit radeau. Il commençait à tonner, et bientôt il tomba des torrens de pluie : aussi n'allâmes-nous pas plus loin.

Nous marchâmes, ce jour-là, à-peu-près au sud, et nous fîmes vingt-un

milles, à partir du lac dont j'ai déjà fait mention. Nous découvrîmes dans l'éloignement, par-dessus des hauteurs intermédiaires d'une grande élévation, les sommets d'une chaîne de monts couverts de neige.

1793. juillet.

Nous tuâmes un aigle gris, un aigle à tête blanche, et trois perdrix grises. Nous vîmes dans la rivière deux loutres, et sur ses bords, plusieurs cellules de castors. Quand la pluie cessa, nous prîmes quelques petits poissons, et nous raccommodâmes le radeau pour nous en servir le lendemain.

merc. 10.

Nous nous préparâmes de très-bonne heure à passer la rivière. Elle avait environ trente pas de large; et il fallut cinq voyages du radeau, pour passer toute notre troupe. Un peu au-dessous du côté où nous passâmes, nous trouvâmes une petite rivière affluente, qui venait du côté où nous allions. Elle courait avec beaucoup de rapidité. Quand nous eûmes fait environ trois

1793. juillet. cents pas, nous vîmes qu'elle formait un lac. Le chemin que nous suivîmes, passait à-la-fois le long de ce lac et au pied d'une magnifique chaîne de collines tapissées de verdure.

A huit heures et demie, nous atteignîmes l'extrémité du lac. Nous y vîmes deux maisons placées au milieu du païsage le plus délicieux. Elles n'étaient point habitées ; mais comme il n'y manquait pas de meubles, nous jugeâmes que ceux à qui elles appartenaient ne devaient pas tarder à revenir. Il y avait près des maisons, plusieurs tombes, objets pour lesquels les sauvages montrent toujours beaucoup de respect, et où ils ne laissent jamais croître l'herbe.

Demi-heure après nous être remis en marche, nous arrivâmes dans un lieu où l'on avait construit momentanément deux cabanes, dans lesquelles logeaient treize Indiens. Nous trouvâmes avec eux notre guide, qui

nous avait précédés pour nous procurer un accueil favorable. Les cabanes étaient séparées l'une de l'autre, et commodément placées pour pouvoir pêcher dans la rivière. Les habitans s'appelaient les *Slaoua-couss-Dinaïs*, dénomination qui, autant que put me l'expliquer mon interprète, signifie *les hommes-poisson-rouge*. Ils avaient l'air plus propre, mieux portants et plus agréables que les autres indigènes de ces contrées, ou du moins que ceux que nous avions vus jusqu'alors. Cependant, quoique leur nom me fît juger qu'ils étaient de la même nation (1) que les autres, mes interprètes les comprenaient très-mal ; de sorte que je n'espérai pas en tirer beaucoup de renseignemens.

1793. juillet.

Quelques-uns de ces sauvages avancèrent qu'on ne mettait que quatre

(1) Il est tiré de la langue chipiouyanne.

1793. juillet.

jours pour se rendre à la mer ; d'autres prétendirent qu'il en fallait six ; il y en avait même qui portaient ce voyage à huit jours : mais tous assurèrent également qu'ils l'avaient fait. Ils n'eurent ni la moindre crainte ni la moindre défiance à notre égard. Quand nous tirâmes quelques coups de fusil, ils ne montrèrent que de l'étonnement, qui, comme on peut l'imaginer, fut encore bien plus grand, dès qu'ils virent un de nos chasseurs tuer un aigle à une distance considérable.

A midi, je pris la hauteur du soleil, et je trouvai la latitude du lieu à 53 deg. 4 min. 32 sec. nord. Je croyais, avant cette observation, que nous étions plus au sud.

Je me rendis avec un de mes gens, un des chasseurs et le guide, dans quelques cabanes qui étaient à un mille de celles où nous devions passer la nuit. A notre arrivée, les naturels nous

présentèrent un plat de petites truites bouillies (1). Ce poisson aurait été excellent, sans le goût que lui avaient communiqué, et la chaudière qui était d'écorce de sapin blanc, et une espèce d'herbe sèche avec laquelle on l'avait fait cuire. La petite truite, la carpe rouge et la carpe blanche sont les seuls poissons que j'ai vu pêcher dans cette rivière.

1793. juillet.

Les Indiens chez qui me mena mon guide, me parurent mener une vie assez douce. Ils font beaucoup moins travailler leurs femmes qu'on ne le voit communément parmi les sauvages, et ils se contentent d'une seule. Peut-être aussi que ce dernier usage provient plus de la difficulté de se procurer des subsistances, que d'une répugnance pour la polygamie.

Mon guide me prévint qu'il ne pou-

---

(1) Le poisson que les Anglais appellent *jub*.

1793. juillet.

vait pas m'accompagner plus loin Je m'arrangeai avec deux des naturels, pour qu'ils prissent sa place ; mais comme ils ne pouvaient partir que le lendemain, je ne voulus pas suivre le conseil qu'ils me donnaient de prendre le devant, et je me décidai à les attendre. Après avoir distribué quelques petits présens aux femmes et aux enfans de mes guides futurs, j'allai rejoindre mes gens.

Nous prîmes alors un autre chemin. Nous passâmes à côté de deux batimens placés entre quatre arbres, et élevés d'environ quinze pieds au-dessus du sol. J'imaginai que c'étaient des magasins où l'on serrait des provisions pour l'hiver.

Malgré ce qu'avaient dit les guides, à quatre heures après-midi ils vinrent nous joindre, et nous nous mîmes en marche le long du lac. Nous allions très-vîte, et à six heures nous arrivâmes à son extrémité. Nous entrâmes alors

dans un sentier beaucoup plus battu, et à sept heures et demie nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Nous fîmes ce jour-là treize milles au sud-sud-ouest, et six milles à l'ouest.

1793. juillet.

Je passai une nuit extrêmement désagréable. Je fus jusqu'à minuit incommodé par les mouches, et ensuite inondé de pluie. Le matin le tems s'éclaircit; et dès que nous eûmes fait sécher nos habits, nous nous mîmes en route à travers un marais. Un incendie avait dévasté ce canton; de sorte que les arbres renversés que nous rencontrions à chaque instant, ajoutaient beaucoup aux désagrémens de la route. A notre gauche s'étendait une haute chaîne de rochers parallèlement au chemin.

jeudi 11.

Il recommença à pleuvoir; mais cela ne nous empêcha pas de marcher jusqu'à midi. Alors nos guides se mirent à l'abri de la pluie sous des arbres. Nous dressâmes notre tendelet de toile

—— cirée, et nous allumâmes du feu;
1793. quoiqu'avec assez de peine. Vers les
juillet. deux heures la pluie cessa, et nous nous remîmes en route. Le pays était aussi marécageux que celui que nous avions traversé le matin. A trois heures nous découvrîmes un lac. Alors le terrein commençait à s'élever graduellement jusqu'à une chaîne de montagnes dont les sommets étaient chargés de neige.

Bientôt nous aperçûmes deux traces de pas d'homme, toutes fraîches, qui semblèrent étonner nos guides. Cependant ils supposèrent qu'elles avaient été faites par des indigènes qui étaient venus dans ce canton pour pêcher: la pluie continuait à tomber par intervalles. A cinq heures, nous étions si mouillés, et nous avions tant froid, que nous prîmes le parti de nous arrêter jusqu'au lendemain.

Ce jour-là nous passâmes sept ruisseaux et une crique. Comme j'estimais

ordinairement la direction des chemins
d'après le soleil, je ne puis dire exactement celle que nous suivîmes dans cette journée, parce que le tems fut trop couvert; mais je crois qu'elle était à-peu-près la même que la veille. Nous ne fîmes pas moins de quinze milles. 1793. juillet.

Nos nouveaux guides commencèrent à se plaindre de notre manière de voyager, et annoncèrent qu'ils voulaient nous quitter. D'un autre côté, mes chasseurs qui étaient également mécontens, se conduisaient de manière à augmenter nos désagrémens.

En outre, je craignais que la mer ne fût plus éloignée que je ne l'avais d'abord cru; et dans cette appréhension, je pensai qu'il était indispensable de diminuer d'un tiers la consommation journalière de nos provisions, chose qui déplut singulièrement à mes gens, mais qu'il fallut pourtant mettre soudain à exécution.

Nous partîmes à cinq heures du ma- vend. 12.

— 1793. juillet. tin. Le tems était très-nébuleux. Quand nous arrivâmes près du lac, nous vîmes plusieurs traces de pas d'hommes qui allaient sur le bord de l'eau. Je pensai que quelques Indiens devaient être à la pêche de ce côté-là. Ce lac n'a pas plus de trois milles de long et d'un mille de large. Nous dépassâmes ensuite quatre autres petits lacs, dont deux étaient à notre droite et deux à notre gauche. Nous vînmes sur le bord d'une petite rivière, qui prenait sa source à notre droite, et nous la traversâmes sur une digue construite par les castors. Nous approchâmes ensuite d'un lac plus considérable que les précédens, et nous le laissâmes à droite. Les montagnes des deux côtés de la route étaient couvertes de neige. Nous vîmes encore un lac à notre droite, et bientôt nous atteignîmes une rivière, que nos guides nous dirent être la même que nous avions passée sur un radeau : ils nous dirent aussi qu'elle

était navigable pour les petits canots, à partir de la grande rivière, excepté dans deux passes rapides, l'une desquelles nous avions vue. Ici elle avait plus de vingt pas de large, et beaucoup de profondeur. L'un des guides se jeta à la nage pour aller chercher un petit radeau qui était sur la rive opposée. Nous agrandîmes le radeau, et ensuite nous traversâmes la rivière en deux voyages. Quatre de mes gens aimèrent mieux nager que de s'embarquer sur le radeau.

1793. juillet.

Nos guides nous menacèrent une seconde fois de nous quitter. Je fus obligé de leur donner diverses choses et de leur en promettre davantage, pour les engager à rester jusqu'à ce que nous pussions trouver quelques autres indigènes qui voulussent les remplacer.

A quatre heures après midi, nous traversâmes la même rivière que nous avions passée le matin. J'étais avec les

——— guides un peu en avant du reste de la
1793. troupe, et je m'assis pour l'attendre. A
juillet. peine mes gens nous eurent-ils joints, que les guides se remirent à marcher avec tant de vîtesse, qu'il me fut impossible de les suivre. L'un des chasseurs qui n'était point chargé comme nous, les atteignit. Alors ils s'excusèrent, en disant au chasseur qu'ils n'avaient pris le devant, que pour prévenir de notre approche les indigènes qu'ils croyaient rencontrer, et les empêcher de nous percer de leurs flèches.

A sept heures du soir, nous étions si fatigués, que nous campâmes, quoique nous n'eussions pas rejoint nos guides. Nous avions droit devant nous les montagnes couvertes de neige. En ramassant du bois pour faire du feu, nous aperçûmes un chemin de traverse, où il paraissait qu'on avait passé depuis sept ou huit jours. Nous nous trouvions alors dans une situation extrêmement inquiétante, et les appré-

hensions de mes compagnons étaient de nature à ne pouvoir pas se dissiper facilement. Il fallait cependant essayer de les leur faire oublier. Je leur rappelai donc tous les périls auxquels nous avions été exposés, et la manière inattendue dont nous y avions échappé; et je leur dis qu'il fallait espérer que nous ne serions pas moins heureux en cette occasion. En même-tems, je leur observai que nous ne pouvions pas être à une grande distance de la mer, et que nous n'avions pas beaucoup d'indigènes à rencontrer, avant de nous trouver au milieu de ceux qui, fréquentant la côte et étant accoutumés à voir des blancs, seraient disposés à nous traiter avec bienveillance. Tels furent les raisonnemens que j'employai pour encourager mes gens; et j'eus la satisfaction de voir qu'ils n'étaient pas sans effet.

1793. juillet.

Le tems fut nébuleux une grande partie de la journée. Le soleil ne parut

qu'à trois heures après midi ; et comme
1793. juillet. nous étions environnés de montagnes couvertes de neige, l'air était si froid, que la célérité de notre marche ne suffisait pas pour nous réchauffer.

Nous fîmes ce jour-là au moins trente-six milles en allant vers le sud. Le pays que nous traversâmes était pierreux, stérile et rempli de chaînes de montagnes et de collines, sur lesquelles croissaient quelques cyprès. Nous dépassâmes quelques marais, où nous ne vîmes d'autre objet consolant que quelques traces de daim.

sam. 13. Le matin, le tems était beau, mais froid. Nous souffrîmes beaucoup pendant la nuit, parce que nous étions trop peu couverts. A cinq heures, nous nous réchauffâmes autour d'un grand feu ; puis nous recommençâmes à marcher, sans trop savoir si nous suivions la bonne route. Au bout d'une heure, étant arrivés à la lisière d'un bois, nous aperçûmes une maison si-

tuée au bord d'une petite rivière, et entourée de verdure. La fumée qui sortait de cette maison, ne nous laissa pas douter qu'elle ne fût habitée. Soudain je dirigeai mes pas de ce côté-là, pendant que mes compagnons effrayés ne me suivaient que de loin et avec beaucoup de répugnance. En regardant en arrière, je vis que pour me joindre, ils prenaient un sentier d'environ 50 pas de long. J'étais déjà très-près de la maison, avant que les habitans m'eussent aperçu. Mais tout-à-coup j'entendis une femme et des enfans qui poussaient des cris horribles. Le seul homme qui était avec eux se sauva à l'instant par une porte de derrière. Je m'élançai et j'empêchai la femme et les enfans de le suivre. L'homme eut bientôt gagné le bois. Je criai en vain à mes interprètes de lui parler : ils étaient si épouvantés, qu'ils semblaient avoir perdu l'usage de la voix. Il est impossible de décrire les terreurs et la désolation des

1793. juillet.

1793. juillet.

gens de la maison. Ils se croyaient surpris par des sauvages ennemis, et s'attendaient à être massacrés sur-le-champ, comme cela ne manque jamais d'arriver dans ces cas-là.

Nos prisonniers étaient trois femmes et sept enfans, qui probablement faisaient partie de trois familles différentes. A force de douceur, de paroles rassurantes et de petits présens, nous parvînmes à calmer leurs alarmes. Alors l'une des femmes nous apprit que les hommes étaient partis trois nuits auparavant pour aller trafiquer chez les Annahs(1), nation dont le territoire était à trois journées de marche du lieu où nous nous trouvions. Elle nous dit aussi que du haut des montagnes couvertes de neige, qui étaient devant nous, on pouvait voir la mer. Ensuite, elle

(1) Les Chipiouyans donnent le même nom aux Knisteneaux.

nous fit présent de deux poissons secs.

Je priai cette femme de rappeler l'homme qui s'était enfui, et de l'engager à nous conduire dans le chemin qui menait à la mer. Ce sauvage ne tarda pas à se montrer, parce que les femmes et mes interprètes lui crièrent que nous n'avions pas envie de lui faire du mal; mais tout cela ne le rassura pas assez pour qu'il osât revenir dans la maison. Je pris alors le parti d'aller vers lui, en lui montrant un couteau, des grains de verroterie et d'autres bagatelles, pour l'engager à s'approcher de moi. Pour toute réponse, il me montra d'un air hostile, son arc et ses flèches; et quand il eut fait plusieurs gestes bizarres et menaçans, il disparut de nouveau. Enfin, il se présenta encore d'un autre côté du bois, et après beaucoup de pourparlers entre lui et mes chasseurs, il rentra dans la maison, et s'engagea à nous accompagner.

1793. juillet.

1793. juillet.

Pendant ces négociations, je demandai à visiter les filets et les paniers qui étaient dans la rivière. Les femmes y consentirent volontiers ; et j'y trouvai vingt petits poissons, dont la plupart étaient des truites et des carpes. Je donnai à la femme qui m'accompagnait, un beau couteau; présent qui lui fit d'autant plus de plaisir qu'elle ne s'y attendait pas.

Nous vîmes alors venir un homme qui descendait d'une colline, et qui parla très-haut depuis l'instant qu'il parut jusqu'à ce qu'il fut près de nous. Le sens de ses paroles était qu'il s'abandonnait à notre miséricorde ; que nous pouvions le tuer si c'était notre plaisir, mais que, d'après ce qu'il avait entendu, il espérait notre bienveillance plutôt que notre inimitié. C'était un homme d'un âge un peu avancé, qui avait un extérieur décent. Je lui fis un petit présent pour le rassurer et le bien disposer

en notre faveur. En ce moment l'autre homme revint suivi d'un jeune garçon. L'un et l'autre étaient fils du vieillard. Le premier me présenta plusieurs poissons secs, que je considérai comme une offrande de paix.

1793. juillet.

Après avoir conversé assez longtems avec ces Indiens, et sur le pays qu'ils habitaient, et sur la route que nous devions suivre, nous allâmes nous coucher, l'esprit rempli d'idées bien différentes de celles que nous avions eues en nous levant.

Pendant la plus grande partie de la journée le tems fut nébuleux; et lorsque le soleil ne paraissait pas, il faisait extrêmement froid pour la saison. A midi, je pris hauteur, et je déterminai la latitude où nous étions à 52 deg. 58 min. 53 sec. nord. L'après-midi, je comparai l'heure de mon achromètre avec le tems vrai.

Le matin nous eûmes un beau soleil. Le vent soufflait de l'est. Nos hommes

dim. 14.

1793. juillet.

visitèrent les paniers avec lesquels ils pêchaient, et y trouvèrent une grande quantité de petits poissons. Nous en fîmes cuire autant que nous crûmes pouvoir en manger.

Ce déjeûner retarda notre départ jusqu'à sept heures. Alors nous nous mîmes en route avec le vieillard et ses deux fils. Comme je n'avais pas besoin du plus jeune, et que je ne me souciais pas de le nourrir, je dis à son père de le laisser chez lui, afin qu'il pût aller à la pêche pour les femmes. Il me répondit qu'elles savaient pêcher elles-mêmes, et que je ne devais pas craindre que ni lui ni ses enfans touchassent à mes provisions, parce qu'en voyage ils étaient accoutumés à se sustenter avec des herbes et avec la seconde écorce des arbres. Il me montra, en même tems, qu'il portait à son côté une lame d'os pour écorcer les arbres. La partie de l'écorce qu'on mange est glutineuse,

pâteuse et d'un goût assez doux ; et les Indiens du fond de l'Amérique septentrionale, la regardent plutôt comme une friandise, que comme une chose dont on doive communément se nourrir.

1793. juillet.

Le vieillard me dit qu'on pouvait traverser les montagnes pour se rendre à la mer ; mais que comme il n'y avait pas de chemin battu, et que nous ne raccourcirions que d'un jour, il valait mieux suivre la route ordinaire.

Nous fîmes cinq milles à l'ouest, en côtoyant un lac. Ensuite nous traversâmes une petite rivière et un marais, en marchant vers le sud-ouest. En sortant du marais, nous commençâmes à monter graduellement, jusqu'à ce que nous arrivâmes au sommet d'une colline, où nous jouîmes d'une vue très-étendue du côté du sud-est. Nous vîmes de ce même côté à environ trois milles de distance, une grande rivière qu'on

1793. juillet.

nous dit être navigable pour les canots.

La descente de la colline était plus roide que la montée. Au-delà de cette colline nous montâmes sur une autre, dont le sommet était moins élevé, mais d'où nous découvrîmes une chaîne de montagnes chargées de neige, que notre guide nous dit être baignée par l'Océan.

Nous laissâmes à notre droite un petit lac; puis nous traversâmes une petite rivière qui y portait ses eaux. A une heure après-midi, nous nous arrêtâmes dans une maison, de la même construction et de la même grandeur que la dernière que j'ai décrite, mais beaucoup mieux faite. Les bois étaient équarris sur deux faces et pelés sur les deux autres. Le faîtage, travaillé de la même matière, se prolongeait de huit ou dix pieds sur le devant de la maison, et soutenant un appentis, au-dessous

duquel se trouvait la porte. Le bout de ce faîtage était sculpté et représentait une tête de serpent. Des figures et des hiéroglyphes sculptés et peints avec de la terre rouge, décoraient l'intérieur de l'édifice. Les habitans de cette maison l'avaient quittée récemment. Nous y vîmes plusieurs sacs et plusieurs paquets, auxquels je ne permis pas qu'on touchât. On voyait près de la maison deux tombes revêtues de planches bien travaillées, et couvertes d'écorce d'arbre. Il y avait aussi divers poteaux peints, l'un desquels était équarri. A ces poteaux étaient suspendus plusieurs rouleaux d'écorce d'arbre.

1793. juillet.

D'après ce que me dit le vieillard qui nous servait de guide, il paraît que les habitans de ce canton ont deux manières de rendre des devoirs aux morts. Mais j'avoue que, soit à cause du peu de connaissance que j'avais du langage, soit par rapport aux erreurs

1793. juillet.

de mon interprète, je puis avoir mal compris le vieillard. Voici ce qu'il me semble d'abord qu'il disait. L'usage des indigènes est de brûler le corps des morts, à l'exception des os les plus gros, qu'ils enveloppent d'écorce d'arbre, et qu'ils suspendent à des poteaux. Le second sens de son discours est, qu'on commence par enterrer un mort, et que quand une autre personne de la famille meurt, les restes de celui qui l'a précédée sont déterrés et brûlés de la manière dont je l'ai expliqué tout-à-l'heure. Ainsi les membres d'une famille sont successivement enterrés et brûlés, et une tombe suffit pour toutes les générations. On ne rencontre point de maison dans ces contrées, sans voir une tombe auprès d'elle.

Notre dernier trajet fut de dix milles. Nous continuâmes à suivre les bords du lac ; et après avoir traversé une rivière qui s'y jette, nous vînmes près

d'une espèce de digue que les indigènes avaient construite pour placer les paniers avec lesquels ils pêchent. Plusieurs de ces paniers étaient sur le bord de la rivière : notre guide en plaça un dans l'eau, certain qu'à son retour il y trouverait beaucoup de poisson.

1793. juillet.

Nous fîmes neuf milles, en allant vers l'ouest-sud-ouest, et dans un chemin commode. Ensuite nous trouvâmes un petit lac, et passâmes une rivière qui y avait son embouchure. Nos guides s'attendaient à tout instant à trouver quelques habitans. Nous fîmes là un mille et demi dans la même direction que les neuf milles précédens ; et après avoir marché quatre milles de plus vers le sud-est, dans un chemin tortueux, à travers un marais et le long de plusieurs petits lacs, nous traversâmes une rivière sur des radeaux. Il était neuf heures du soir ; et nous étions presqu'épuisés de fa-

—— tigue. Il fallut absolument nous arrê-
1793. ter pour passer la nuit.
Juillet. Le tems étant très-beau toute la journée, nous ne nous aperçumes pas qu'il fît froid. Nos guides nous firent espérer qu'en marchant encore deux jours avec la même célérité, nous arriverions chez une autre nation.

Lundi 15. Nous partîmes à cinq heures du matin. Nous suivîmes long-tems les bords d'une rivière, et ensuite nous la traversâmes. Elle avait environ trente pas de large. Nous y trouvâmes un fond pierreux, et de l'eau jusqu'au genou.

Notre vieux guide prit le devant, dans l'espoir de trouver les naturels, qu'il croyait devoir rencontrer dans le courant de la journée. A onze heures, nous le rejoignîmes. Il avait déjà atteint ses amis qui étaient au nombre de cinq, et qui avaient avec eux une partie de leurs familles. Ils nous accueillirent de la manière la plus amicale, et nous examinèrent avec la plus

grande attention. Certes, pour qu'ils nous reconnussent pour des blancs, il fallait qu'on leur eût dit que nous l'étions, car notre teint ne l'annonçait plus. Ils nous dirent qu'ils s'appelaient les *Niguia-Dinaïs*. Ils étaient venus d'un autre côté que nous, mais ils allaient suivre notre route, pour se rendre sur les bords de l'*Annah-you-Tessé* (1); et ils paraissaient très-satisfaits de nous avoir rencontrés. Ils nous présentèrent quelques poissons qu'ils venaient de pêcher dans le lac voisin. 1793. juillet.

Je m'attendais que nos guides allaient, ainsi que leurs prédécesseurs, nous abandonner : mais ils témoignèrent, au contraire, qu'ils se trouvaient très-heureux d'être avec nous et avec leurs amis ; et ils dirent avec l'air de la plus grande satisfaction, qu'ils voulaient aller plus loin, et rester une nuit avec nous.

Les indigènes que nous venions de

(1) C'est la même que la rivière du Saumon.

1793. juillet.

rencontrer, avaient un extérieur très-prévenant. Les femmes avaient les cheveux du sommet de la tête, très-bien tressés, et ensuite noués avec ceux des faces, qui flottaient négligemment sur l'oreille. Quelques-unes avaient entremêlé des grains de verroterie dans leurs tresses, ce qui faisait un fort joli effet. Les hommes étaient vêtus de peaux préparées, sans leur fourrure. Ils avaient les cheveux bien peignés; leur teint était plus clair que celui des autres Indiens de ces contrées, ou peut-être doit-on dire avec plus de justesse, qu'ils étaient plus propres. Quoiqu'ils eussent le regard perçant et plein de finesse, ils n'avaient pas les yeux noirs, comme les ont presque tous les autres sauvages de l'Amérique septentrionale. Ils les avaient, au contraire, d'un gris mêlé d'une teinte rouge. L'un d'eux, qui avait au moins six pieds quatre pouces de haut, (1) était

(1) A-peu-près 5 pieds 10 pouces français.

très-affable et d'un extérieur plus pré- ——
venant qu'aucun des autres Indiens 1793.
que j'avais déjà vus dans mon voyage. juillet.
Il paraissait âgé d'environ vingt-huit ans, et ses compagnons le traitaient avec beaucoup de respect. Chaque Indien de cette troupe, hommes, femmes et enfans, portait, proportionnément à ses forces, un paquet de peaux de castor, de loutre, de martre, d'ours, de lynx, ainsi que de peaux d'élan préparées. Une partie des premières étaient déjà taillées et cousues en habillemens. Ils avaient eu les peaux d'élan, par les Indiens-montagne-rocheuse; et selon ce qu'ils me dirent, les habitans des bords de la mer préfèrent ces peaux à tout autre objet d'échange. Ils me dirent aussi que plusieurs autres Indiens de leur tribu, s'étaient déjà rendus sur la côte, avec des assortimens de pelleteries comme les leurs, et que les habitans de la côte avaient coutume d'échan-

1793. juillet.

ger les pelleteries, à l'exception des peaux préparées sans la fourrure, avec des hommes blancs qui venaient les chercher dans de très-grands canots.

La rencontre de ces sauvages était ce qui pouvait nous arriver de plus heureux. Ils me dirent que, comme leurs femmes et leurs enfans ne pouvaient pas aller très-vîte, nous mettrions encore trois jours pour nous rendre au bord de la mer. Il est aisé de penser que, fatigués comme nous l'étions, nous apprîmes avec une grande satisfaction, que, dans trois jours, nous aurions atteint le but que nous cherchions.

Une demi-heure après que nous eûmes joints nos nouveaux compagnons de voyage, le chef de la troupe donna le signal du départ, en criant d'une voix tonnante : Huy! huy! Tous ses gens se réunirent à l'instant, et se mirent en marche, en causant d'une manière très-bruyante.

1793. juillet.

Nous suivîmes un chemin tortueux qui traversait et des collines et des vallées marécageuses, et allait du sud à l'ouest. Nous traversâmes une rivière étroite et profonde, qui grossissait de ses eaux un lac sur le bord duquel nous nous arrêtâmes à cinq heures du soir pour passer la nuit. Nous avions fait plusieurs haltes depuis onze heures jusqu'à midi : aussi cette nouvelle manière de voyager était bien plus agréable que celle des jours précédens. J'estime que nous fîmes dans la journée environ vingt milles. Le tems était beau, et dans le milieu du jour, extrêmement chaud.

Nous campâmes sur une jolie pelouse. A peine étions-nous assis, que notre guide et un autre Indien se mirent au jeu. Ils avaient chacun un paquet de cinquante jolies buchettes, de la grosseur d'un tuyau de plume, et d'environ cinq pouces de long. Sur quelques-unes de ces buchettes, on

1793. juillet.

avait peint de petits cercles rouges. L'un des joueurs prenait à son gré un nombre de buchettes, et l'enveloppait bien dans de l'herbe sèche. Ensuite l'autre cherchait à deviner non-seulement le nombre des buchettes, mais celui des cercles rouges; et s'il ne le devinait pas il perdait. Notre guide ne fut pas heureux à ce jeu-là; il perdit son arc, ses flèches, et plusieurs choses dont je lui avais fait présent.

mardi 16.

Nous eûmes, le matin, le même tems que la veille. Nos nouveaux compagnons de voyage ne se hâtaient pas de se mettre en route, et je fus obligé de les presser de partir, en leur représentant qu'il ne nous restait presque plus de provisions. Ils m'assurèrent alors qu'après que nous aurions encore passé une nuit en route, nous arriverions sur le bord de la rivière où nous allions, et que nous pourrions nous y procurer du poisson en abondance.

Une imprudence de mes jeunes chasseurs fut cause qu'ils ne jouirent pas, pendant la nuit, du repos qui leur était si nécessaire. L'un de nos nouveaux compagnons de voyage leur ayant fait plusieurs questions et à notre sujet, et sur le pays qu'ils habitaient, le chasseur qui répondit, dit des choses qui parurent incroyables à toute la troupe. Alors il demanda, d'un ton irrité, si l'on croyait qu'il eût envie de dire des mensonges, comme les Indiens-montagne-rocheuse. Un Indien-montagne-rocheuse, qui se trouvait au nombre des auditeurs, prit aussi-tôt parti pour sa tribu, et il s'éleva une dispute qui aurait eu des suites très-sérieuses, si l'on ne s'était pas empressé de l'appaiser.

1793. juillet.

Quoiqu'il nous restât fort peu de provisions, je me décidai à faire encore mettre en réserve trente livres de pémican. En conséquence, je laissai derrière deux de mes gens, en leur

——— recommandant d'enterrer le pémican,
1793. comme les autres fois, dans l'endroit
juillet. même où nous avions allumé le feu.

Nous marchâmes vers l'est-sud-ouest, en côtoyant les bords du lac; et après avoir fait deux milles, nous en atteignîmes l'extrémité. Nous fîmes alors une halte générale. Nous étions encore arrêtés, lorsque les deux hommes qui avaient caché le pémican nous rejoignirent. Les sauvages dirent alors qu'ils avaient envoyé chercher quelques Indiens d'une autre tribu, lesquels désiraient beaucoup de nous voir, et dont deux nous accompagneraient au-delà des montagnes. Ils ajoutèrent que, quant à eux, ils avaient changé de projet, et qu'ils se proposaient de suivre une petite rivière qui prenait sa source dans le lac, et coulait dans une direction fort différente de celle que nous devions descendre.

Ce contre-tems, qui ressemblait à tant d'autres que nous avions déjà

éprouvés, pouvait avoir de très-grands inconvéniens. Je demandai donc aux Indiens qu'ils me permissent, ainsi qu'à mes compagnons, de les suivre par quelque chemin qu'ils allassent : mais toutes mes sollicitations et mes promesses furent inutiles : ils ne voulurent point changer de résolution. Quand je leur représentai que nous étions près de manquer de provisions, l'un d'entr'eux dit que si nous voulions rester avec eux toute la nuit, il nous ferait cuire une chaudière d'œufs de poisson; et sans attendre ma réponse, il se mit en devoir de tenir parole. Il tira d'un sac les œufs de poisson, les broya entre deux pierres et les mit tremper. Sa femme prit alors une poignée d'herbe sèche, avec laquelle elle pressa bien les œufs de poisson entre ses doigts, en les ôtant de l'eau, et le sauvage alla ramasser du bois et alluma du feu pour faire chauffer des cailloux. Lorsque la femme

1793.
juillet.

—— eut achevé de presser les œufs de pois-
1793. son, elle les mit dans un vase fait avec
juillet. du ouatape, qu'elle remplit presque d'eau. Ensuite, l'Indien jeta quelques cailloux chauds dans le vase, et continua à y en mettre de tems en tems, jusqu'à ce que l'eau fût dans un état d'ébullition. Pendant ce tems-là, la femme remuait avec un bâton les œufs qui étaient dans le vase. Lorsqu'on vit que ce brouet avait assez de consistance, on ôta les cailloux du vase, et l'on y versa une pinte d'huile extrêmement rance. La seule odeur de ce singulier mets suffisait pour m'empêcher d'y goûter. Mes gens ne furent pas si difficiles que moi : la faim l'emporta sur leur répugnance. Quand on ne mêle point d'huile puante aux œufs de poisson ainsi préparés, ils sont assez mangeables.

Cependant, quatre des Indiens qu'on attendait, arrivèrent. Suivant ce qu'ils me dirent, ils appartenaient à deux

tribus différentes, que je ne connaissais pas encore. Après avoir causé quelque tems, ils me proposèrent de passer du côté où étaient leurs cabanes; mais mon vieux guide, qui était alors prêt à nous quitter, m'avertit que cela me détournerait de mon chemin ; et, d'après ses conseils, je proposai aux Indiens de nous conduire par le chemin qu'on nous avait déjà indiqué. Ils n'hésitèrent pas à l'accepter, et en même tems, ils me firent voir une montagne qui, d'après la boussole, se trouvait au sud quart d'est de nous, et ils me dirent que c'était-là que nous passerions.

1793. juillet.

J'observai la hauteur du soleil, et je comparai ma montre marine avec le tems vrai.

A quatre heures après midi, nous nous séparâmes de nos compagnons de voyage, d'une manière très-amicale. Peu après nous être mis en marche, nous traversâmes la rivière.

1793. juillet.

Le panais sauvage, qui croît en abondance sur les bords des lacs et des rivières de ces contrées, est un des alimens que préfèrent les indigènes. Ils font rôtir la racine de cette plante lorsqu'elle est encore tendre; ensuite, ils la pèlent et la mangent. Cuit de cette manière, le panais a un assez bon goût.

Nous entrâmes dans les bois, et au bout de quelque tems, nous traversâmes une seconde rivière qui prenait sa source dans la montagne voisine. Un peu au-delà de cette rivière, le terrein était marécageux; et comme il y avait eu récemment un incendie, les arbres qui étaient renversés dans le chemin, rendaient notre marche pénible et plus désagréable. Mais bientôt nous gagnâmes un terrein plus élevé, et nous continuâmes à monter jusqu'à neuf heures du soir.

Nous fîmes plus de quatorze milles dans le cours de cette journée, et

cependant, du point où nous partîmes à celui où nous arrivâmes, il n'y avait pas, en droite ligne, plus de dix milles. Quoique nous fussions environnés de montagnes couvertes de neige, les maringouins nous tourmentaient. 1793. juillet.

Avant le lever du soleil, nos guides nous proposèrent de partir. Nous descendîmes alors dans une magnifique vallée, arrosée par une petite rivière. A huit heures, nous atteignîmes l'extrémité de la vallée : il y avait là beaucoup de taupinières. Nous recommençâmes à monter. Nous aperçûmes alors plusieurs ursons, et nous en entendîmes crier de tous les côtés. Les Indiens en poursuivirent quelques-uns, et bientôt ils revinrent avec une femelle et ses petits, qui avaient presque toute leur croissance. Après les avoir écorchés, ils les donnèrent à mes gens. Ils arrachèrent une plante dont la racine ressemblait à une grappe de baies blanches, de la grosseur d'un pois. merc. 17.

—— 1793. juillet. Elle avait la forme d'une figue, et le goût des pommes-de-terre.

Parvenus sur le sommet de la montagne, nous nous trouvâmes environnés de neige; mais c'était occasionné plutôt par le dévalement des neiges, que par la hauteur du lieu; car les montagnes adjacentes étaient bien plus élevées. La neige sur laquelle nous marchions, était si compacte, que nos pas n'y faisaient pas la moindre impression. Cependant nous y remarquâmes les traces d'un troupeau de rennes d'une petite espece, qui y avait passé bien peu de tems avant nous. Les Indiens et mes chasseurs se mirent soudain à sa poursuite.

Bientôt nous traversâmes un terrein presque de niveau, où il n'y avait point de neige, et où l'on ne voyait pas un seul arbre. L'herbe y était très-courte, et le sol composé d'une argile rougeâtre, mêlée de petits cailloux. Quelques parties des montagnes étaient

tapissées de verdure, et d'autres semblaient, à une certaine distance, avoir été la proie des flammes. 1793. juillet.

Nous fûmes surpris par la grêle, à laquelle succédèrent et la neige et la pluie; nous nous mîmes sous le vent d'un grand rocher, seul abri que nous pussions trouver. Le vent soufflait avec violence, et le tems était extrêmement mauvais.

Après une absence d'une heure, nos chasseurs nous apportèrent une petite renne, la seule qu'ils eussent tuée en douze coups de fusil tirés sur un nombreux troupeau. Ils attribuèrent au mauvais tems le peu de succès de leur chasse. Je proposai de cacher dans la neige la moitié de la venaison; mais quoique très-affaiblis par des fatigues continuelles, mes gens aimèrent mieux l'emporter.

Nous tremblions de froid derrière le rocher qui nous abritait; de sorte que nous fûmes bien aises de nous

1793. juillet. remettre en marche. Nous vîmes alors de loin à loin quelque buisson et quelque saule rabougri. Les buissons n'étaient pas encore en fleur.

En avançant nous découvrîmes une montagne qui était droit devant nous, et dont le sommet, chargé de neige, se perdait dans les nues. En-deçà de cette montagne coulait la rivière où nous allions (1), et que nos nouveaux guides nous dirent n'être pas à une grande distance. Dès que nous eûmes pu ramasser une certaine quantité de bois, nous nous arrêtâmes pour faire cuire une partie de notre venaison. Il est sans doute inutile de dire que le repas que nous fîmes alors valait bien mieux que celui de la veille. A cet agrément, je joignis celui de faire ma barbe et de changer de linge, et mes compagnons suivirent cet exemple de civilisation.

(1) L'Annah-You-Tessé ou la rivière du Saumon.

En continuant notre marche, nous vînmes près d'un grand étang, sur le bord duquel on voyait un tombeau nouvellement élevé, avec un poteau à côté, sur lequel étaient peintes deux figures d'oiseaux. Nos guides reconnurent à cet emblême, la tribu à laquelle appartenait l'homme qui était enterré là. L'un d'eux déroula sans façon l'écorce qui y était appendue, et nous montra les os qu'elle contenait; et l'autre, plus hardi encore, abattit le poteau, s'empara des plumes qui y étaient attachées, et en orna sa tête. En voyant agir ainsi ces deux Indiens, je pensai que ces dépouilles funèbres appartenaient à un homme d'une tribu ennemie de la leur.

1793. juillet.

Nous poursuivîmes notre route avec beaucoup de célérité; mais à mesure que nous avancions, les montagnes semblaient se reculer. La plaine située entr'elles se découvrit bientôt à notre vue, et nous les fit paraître encore

1793. juillet.

plus élevées. En continuant à descendre, nous arrivâmes auprès d'un précipice d'où nos guides nous firent voir la rivière, ainsi qu'un village bâti sur ses bords. Le précipice, ou plutôt la suite de précipices près desquels nous étions alors, sont couverts de grands pins, de spruces, de bouleaux et de divers autres arbres (1). Nos guides nous dirent qu'il y avait beaucoup de bêtes fauves dans ce canton; et d'après la peinture qu'ils nous en firent, nous jugeâmes que c'étaient des chèvres sauvages.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes au bas de la montagne, et au confluent de deux petites rivières qui prennent leur source dans cette montagne même. Nous traversâmes celle qui coulait à notre gauche. Ces deux rivières sont extrêmement rapides jusques dans la plaine, où elles se

(1) Entr'autres d'arbres à ciguë.

réunissent dans un lit d'environ douze pas de large. Il y avait aussi, en cet endroit, de très-beaux arbres. Les arbres à ciguë, les plus grands, étaient dépouillés de leur écorce depuis le haut jusqu'en bas; mais nos conducteurs ne purent pas nous en dire la raison. J'imaginai que les habitans se servaient de cette écorce pour tanner leurs cuirs. Les plus grands aunes et les plus grands cèdres que j'aie jamais vus, croissent en cet endroit. Nous trouvâmes là une différence de climat très-sensible. Les fraises, les framboises et les autres baies y étaient presque mûres.

1793. juillet.

Le soleil était prêt à se coucher lorsque nos conducteurs prirent le devant, et nous fûmes obligés de les suivre comme nous pûmes. A la vérité nous ne pouvions pas nous écarter beaucoup de la route. Nous avions, et derrière nous et de chaque côté, des barrières telles que la nature n'en avait

1793. juillet.

jamais offert à mes yeux. En outre, nos guides avaient eu la précaution de marquer le chemin que nous devions suivre, en cassant des branches d'arbres à mesure qu'ils avaient avancé.

La petite rivière dont j'ai parlé tout-à-l'heure, et dont nous suivîmes les bords, doit, dans le tems de la fonte des neiges, grossir considérablement, et avoir un courant très-rapide; ce qui le prouve, c'est que nous vîmes beaucoup de bois flotté qu'elle avait déposé, plus de douze pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Ce bois retardait beaucoup notre marche, et les rochers avancés nous forçaient souvent à passer dans l'eau. Il était nuit close que nous n'avions pas encore aperçu une seule maison. Il est vrai que quand bien même il y en aurait eu seulement à vingt pas du chemin, l'épaisseur des bois nous aurait empêchés de les voir.

Mes gens désiraient de s'arrêter pour

passer la nuit, et les fatigues de la journée justifiaient bien ce désir. Je les en laissai les maîtres ; mais comme mon impatience me pressait d'aller plus loin, ils préférèrent de me suivre. Lorsque nous eûmes atteint l'extrémité du bois, ils voulurent encore faire halte ; mais je continuai à marcher sans presque voir le chemin, et enfin j'arrivai près d'une maison. Bientôt je vois plusieurs feux dans de petites cabanes, et beaucoup de gens occupés à faire cuire du poisson.

1793. juillet.

J'entrai dans une de ces cabanes sans la moindre cérémonie ; je posai ce que je portais ; et après avoir serré la main à quelques Indiens qui y étaient, je m'assis. Ils ne parurent nullement surpris de me voir ; mais au bout de quelques momens, ils me firent signe d'aller dans une grande maison qui était élevée sur des poteaux un peu au-dessus du sol. Une large pièce de bois, dans laquelle on avait taillé des

1793. juillet.

marches, conduisait à un avancement qui était de plain-pied avec le seuil, et se trouvait à l'un des bouts de la maison. Je montai ce singulier escalier; je passai trois feux allumés à égale distance, dans le milieu de la maison, et je trouvai au-delà plusieurs Indiens assis sur une très-large planche. Je leur pris la main, et ensuite je m'assis auprès d'un homme à qui son air de dignité m'engagea de donner la préférence. Bientôt je reconnus un de mes guides qui était assis un peu au-dessus de moi. On avait étendu devant lui une natte très-bien travaillée, et j'imaginai qu'il occupait la place d'honneur destinée aux étrangers. Peu de tems après mes gens arrivèrent, et se placèrent à côté de moi. Aussitôt l'Indien auprès de qui je me trouvais, se leva, et alla chercher une assez grande quantité de saumons rôtis, qui étaient sur une planche d'environ quatre pieds de large. Il fit étendre une natte devant

moi et M. Mackay. Il nous servit à chacun un saumon entier, et il en donna la moitié d'un à chacun de mes gens. — 1793. juillet.

La planche sur laquelle on avait pris les saumons, servait à cacher les lits où s'étaient déjà retirés les femmes et les enfans. J'ignore s'ils s'étaient couchés par rapport à notre arrivée, ou si l'heure seule en était cause. Les signes du maître de la maison semblaient nous annoncer que nous devions coucher sous son toit; mais comme je ne l'entendais pas assez clairement, et que je craignais de blesser les usages, je crus qu'il était prudent d'ordonner à mes gens d'allumer du feu dehors, pour que nous pussions passer la nuit à côté. Dès que l'Indien connut notre intention, il fit lui-même allumer le feu, et poser des planches tout autour pour nous coucher. A peine étions-nous assis autour de ce feu, qu'on nous apporta

1793. juillet.

un grand plat d'œufs de saumon, bien pilés et délayés dans de l'eau, ce qui les faisait ressembler à de la crême. La manière dont on les avait assaisonnés, les rendait un peu amers. Ce plat fut bientôt suivi d'un second, composé aussi d'œufs de saumon, auxquels on avait mêlé beaucoup de groseilles, et de feuilles d'une plante que je crois être l'oseille. Le goût aigrelet de ce plat me le fit trouver plus agréable que le premier. Au reste, l'hôte généreux qui nous faisait servir ces mets, les regardait sans doute comme très-délicats. Lorsque nous eûmes achevé d'en manger, nous nous couchâmes, sans avoir d'autre pavillon que la voûte des cieux. Une planche me servait de lit, et un billot d'oreiller; malgré cela, je n'ai jamais joui d'un sommeil plus doux et plus rafraîchissant.

jeudi 18.

Je ne me réveillai qu'à cinq heures du matin. Les Indiens avaient déjà

allumé du feu pour moi et pour mes compagnons. Mon hôte, ou plutôt mon nouvel ami, m'apporta aussitôt du saumon rôti et des baies, et les autres Indiens imitèrent bientôt son exemple. Les baies consistaient en groseilles, framboises, et différentes autres espèces de fruits, tous d'une qualité supérieure. L'on nous servit aussi des œufs de poisson secs, pour manger avec les fruits.

1793. juillet.

Le saumon abonde tellement dans l'Annah-You-Tessé, que les habitans de ses bords ne manquent jamais de cet excellent poisson. Pour le prendre avec plus de facilité, ils ont construit une digue qui traverse la rivière, et ils placent les nasses et les filets avec lesquels ils pêchent, et au-dessus et au-dessous de cette digue. Je demandai à examiner cet ouvrage de près; mais les Indiens sont si superstitieux, qu'ils ne me permirent de le regarder que du bord de la rivière. La rivière

—— 1793. juillet. a environ cinquante pas de large ; en voyant un homme pêcher avec un filet profond, au-dessous de la digue, je jugeai qu'il y avait dix pieds d'eau.

La digue est un ouvrage qui a dû coûter beaucoup de travail, et qui suppose beaucoup d'intelligence. Quand je la vis, elle avait quatre pieds au-dessus de l'eau, et elle était presque de niveau avec l'écore. Elle barre à-peu-près les deux tiers de l'eau. Pour la construire, on a planté obliquement de petits troncs d'arbres dans le milieu de la rivière ; ce qui n'a pu se faire que dans un tems où l'eau était beaucoup plus basse que quand je la vis. Le gros bout de ces arbres est en bas ; et on a mis au-devant un lit de gravier dans lequel est planté un rang de troncs d'arbres moins gros que les premiers. On a placé là un autre lit de gravier, puis d'autres arbres, et ainsi successivement jusqu'à la hauteur qu'a la digue. Au bas de la digue

sont les filets dans lesquels tombe le saumon quand il veut la franchir. De chaque côté il y a un encaissement en bois, qui a six pieds au-dessus de l'eau, et dans lequel il y a des ouvertures qui conduisent le saumon dans les nasses. On peut lever ces nasses toutes les fois qu'on veut. Au bas de la cascade on se sert de trémails avec lesquels on prend aussi beaucoup de poisson.

1793. juillet.

L'eau de l'Annah-You-Tessé est de la couleur du lait d'ânesse ; ce qu'il faut, je crois, attribuer et à la pierre à chaux qui, en plusieurs endroits, forme le lit de la rivière, et plus encore aux divers ruisseaux affluens, qui tombent des montagnes composées de la même pierre.

Les Indiens chez qui j'étais, ont un scrupule superstitieux, relativement au poisson. Ils ne mangent jamais de viande ; et ils portent, à cet égard, la rigidité si loin, qu'un de leurs chiens

1793. juillet. ayant avalé un morceau d'un os que nous avions jeté, le maître battit cet animal jusqu'à ce qu'il eût quitté l'os. Quelque tems après, un de mes gens jeta dans la rivière un os de renne : aussitôt un Indien qui l'aperçut, s'élança dans l'eau, et plongea pour aller chercher l'os; puis il le mit au feu, et s'empressa de laver ses mains, qu'il croyait avoir souillées.

Comme nous étions encore à quelque distance de la mer, je demandai à mon nouvel ami de nous procurer un ou deux canots, avec des gens pour nous y conduire. Après l'avoir vu chercher différens prétextes pour se dispenser de me rendre ce service, je compris que le vrai motif qui l'en empêchait, était de voir embarquer de la venaison. Il croyait que, dès que le poisson sentirait l'odeur de la viande, il abandonnerait la rivière, et qu'alors lui, ses parens et ses amis mourraient tous de faim. Je m'empressai

de dissiper ses craintes, et je lui demandai ce qu'il fallait faire de la venaison qui nous restait. Il me montra un Indien à qui je pouvais la donner, parce qu'il était d'une tribu qui mangeait de la viande.

1793. juillet.

Alors je priai mon ami de me fournir quelques saumons frais et crus : mais au lieu d'acquiescer à ce que je désirais, il m'apporta deux poissons grillés, en m'observant que le courant était très-rapide, et que nous arriverions promptement au prochain village, où nous ne manquerions pas de provisions. Enfin, il nous engagea à nous presser de partir. J'avoue que j'étais loin de m'attendre à une pareille conduite de la part d'un homme qui nous avait reçus avec tant de bienveillance et d'hospitalité. Notre ignorance de la langue nous empêcha de découvrir la cause de ce changement.

Vers les huit heures du matin, nous vîmes arriver quinze hommes armés,

1793. juillet.

qui tous étaient les parens et les amis de nos hôtes. Ils vinrent, parce qu'on leur avait fait annoncer notre approche, presqu'à l'instant où nos guides étaient arrivés dans le village. Ces Indiens sont plus robustes, et ont meilleure mine que les habitans de l'intérieur du pays. Leur idiome est totalement différent de tous les autres idiomes sauvages que j'ai entendu parler. Ceux des autres Indiens avec qui ils ont quelque ressemblance, sont les Atnahs et les Nagaïlers, autant, du moins, que je puis en juger, d'après le petit nombre d'Indiens de ces deux tribus que j'ai vus. Ces Indiens sont d'un caractère doux et tranquille, et ils ne font jamais des excursions hostiles sur le territoire de leurs voisins.

Ils sont vêtus d'une simple robe, nouée sur les épaules, qui, par-derrière, leur tombe jusqu'aux talons, et par-devant, ne descend qu'au genou.

Le bas de cette robe est garni d'une large frange. Elle est faite avec de l'écorce de cèdre, qui, de la manière dont ces peuples la préparent, acquiert la finesse du chanvre. Dans cette étoffe, on entrelace quelquefois de petites bandes de peau de loutre de mer, et alors un côté de la robe ressemble à une fourrure. Quelquefois aussi le bord de la robe a une espèce de broderie en fils rouges et jaunes, qui fait un très-joli effet. Les hommes de cette nation n'ont d'autre vêtement que la robe que je viens de décrire; et quand ils ont chaud, ils ne se gênent pas pour la quitter et rester nus.

1793. juillet.

Indépendamment de la robe dont je viens de parler, les femmes portent devant elles une frange épaisse, d'environ deux pieds de long et un pied de large; et quand elles s'asseyent, elles la retirent entre les genoux. Toutes ces femmes coupent leurs cheveux assez courts, de sorte qu'il ne leur faut pas beaucoup

1793. juillet. de tems pour se peigner, ou du moins pour s'arranger la tête. Les hommes ont les cheveux tressés, et ils les frottent avec de l'huile et de la terre rouge. Au lieu de peigne, ils ont un morceau de bois pointu qui est attaché à l'une de leurs tresses, et dont ils se servent dès qu'ils sentent la moindre démangeaison.

L'œil de ces Indiens est gris et mêlé d'une teinte rouge. Ils ont les os des joues proéminens; mais cela est encore plus remarquable chez les femmes que chez les hommes.

Je remets à un autre moment la description de leurs maisons, de leurs armes et de leurs ustensiles.

Je fis cadeau de plusieurs articles de clincaillerie à mon nouvel ami. Je distribuai aussi des présens aux autres Indiens qui avaient eu quelques attentions pour moi ou pour mes compagnons.

Un de mes guides se donna beau-

coup de soins pour nous procurer des canots, afin que nous pussions continuer notre voyage. Il eut aussi l'honnêteté de ne rien négliger pour donner à nos hôtes une idée avantageuse de nous; et ensuite il partit, non-seulement sans recevoir les présens que je lui destinais et qu'il méritait si bien, mais sans me rien dire. J'avoue que j'en fus très-fâché, parce que j'aurais voulu qu'il emportât au moins quelque marque de ma gratitude. 1793. juillet.

A midi, j'observai la hauteur du soleil, et je trouvai que nous étions à 52 deg. 28 min. 11 sec. de latitude septentrionale.

CHAPITRE X.

Description de quelques cantons du sud-ouest de l'Amérique septentrionale.

1793. juillet. Nous nous embarquâmes à midi, avec le peu de bagage que nous avions, dans deux canots conduits par sept Indiens. Le courant était rapide (1), car il faisait plus de dix milles par heure. Nous vînmes près d'une digue pareille à celle que j'ai décrite dans le chapitre précédent. Les Indiens nous mirent à terre, et aussitôt ils se précipitèrent dans la cascade, sans qu'il entrât une goutte d'eau dans leurs canots. Ensuite ils nous reprirent à bord, et nous continuâmes notre navigation.

(1) De l'Annah-You-Tessé.

Nous rencontrâmes plusieurs canots, les uns attachés au rivage, les autres naviguant avec des Indiens à bord. Quand nous eûmes vogué deux heures et demie avec une extrême vîtesse, on nous dit qu'il fallait débarquer, parce que le village où nous devions nous arrêter, n'était qu'à très-peu de distance. J'avais cru jusqu'alors que les Canadiens qui m'accompagnaient étaient les hommes les plus habiles qu'il y eût au monde pour conduire des canots ; mais les Indiens, avec qui nous naviguions, l'emportaient de beaucoup sur eux, et les Canadiens eux-mêmes en convinrent.

1793. juillet.

Quelques Indiens prirent le devant pour annoncer dans le village notre approche ; et nous chargeâmes notre bagage sur nos épaules, et les suivîmes de loin. Quand nous eûmes traversé une partie d'un taillis dans lequel il y avait un très-bon sentier, nous reconnûmes que nos avant-

1793. juillet.

coureurs étaient arrivés dans le village ; car nous entendîmes les propos bruyans et confus des habitans. Au moment de sortir du bois, et presqu'à la vue des maisons, mes chasseurs qui étaient devant, s'arrêtèrent et me firent signe de marcher le premier, parce qu'ils me suivraient. Cependant, le trouble et le bruit semblaient s'accroître dans le village ; et à mesure que nous avançâmes, nous vîmes les habitans qui couraient d'une maison à l'autre, les uns armés d'arcs et de flèches, les autres de lances, plusieurs ayant des haches, et tous avec un air très-effaré.

J'attribuai cet événement fâcheux et imprévu, à notre arrivée soudaine, et au peu de tems qu'on avait eu pour en prévenir les gens du village. Toutefois je n'avais qu'un parti à prendre, c'était de marcher fièrement à eux, sans montrer la moindre crainte de leurs préparatifs hostiles. Cette résolution eut tout

l'effet que je désirais. Quand nous fûmes près des maisons, la plupart des Indiens posèrent leurs armes, et vinrent au-devant de nous. Bientôt je me vis entouré d'un si grand nombre de ces sauvages, que je fus obligé de m'arrêter. Je pris la main, suivant l'usage, à ceux qui étaient le plus près de moi. Tout-à-coup un vieillard perça la foule, et vint me serrer dans ses bras. Un autre le suivit de près, l'écarta sans façon, et m'embrassa à son tour. Celui-ci fut suivi par un jeune homme, qu'il me dit être son fils.

Ces embrassemens, qui d'abord m'étonnèrent, étaient des marques de considération et d'amitié. La foule des curieux augmenta tellement, et nous pressa si fort, que bientôt ni moi, ni mes compagnons, nous ne pûmes plus nous remuer. Enfin, on s'écarta un peu, pour faire place à un Indien qui voulait m'approcher, et que le second vieillard, par qui j'avais été embrassé,

1793. juillet.

me dit être un autre de ses fils. Je m'avançai à l'instant vers lui, et lui pris la main. Alors, il défit le cordon qui nouait une très-belle robe de peau de loutre de mer, dont il était revêtu, et il la mit sur mes épaules. Cette marque d'attention était la plus flatteuse que je pusse espérer, sur-tout m'étant donnée par le fils aîné du chef. Je crus même entrevoir que nous n'avions été retenus en cet endroit, que pour laisser au jeune Indien le tems d'apporter la robe dont il me fit présent.

Le chef nous fit alors signe de le suivre. Nous traversâmes avec lui un taillis de quelques centaines de pas d'étendue, et nous nous arrêtâmes devant une maison plus spacieuse et mieux bâtie qu'aucune de celles que j'avais déjà vues dans ces contrées. C'était la résidence du chef. Il s'empressa de faire étendre des nattes devant la porte, et l'on nous fit signe de nous y asseoir. Les habitans du

village, que la curiosité avait attirés, eurent ordre de se tenir derrière, et l'on mit vis-à-vis de nous, d'autres nattes sur lesquelles se placèrent et le chef et les membres de son conseil. L'on apporta de nouvelles nattes très-propres et beaucoup mieux travaillées que celles sur lesquelles nous étions assis, et on les étendit entre nous et le chef; après quoi on nous servit à chacun un petit saumon grillé. Quand nous eûmes achevé de manger, l'un des Indiens qui nous avaient conduit en canot, s'approcha, tenant d'une main une cuiller remplie d'huile, et de l'autre, un morceau d'une substance qui ressemblait à de la noix de coco, mais qui était encore plus blanche. Après avoir trempé cette substance dans l'huile, il la mangea, et exprima par ses gestes, combien il la trouvait excellente. Ensuite il m'en présenta un morceau que je mangeai sec, quoique l'huile n'eût point de mau-

1793. juillet.

——— vaise odeur. L'on apporta un pain
1793. de la même matière, et d'une forme
juillet. carrée. Un homme le prit, le trempa bien dans l'eau qui était à côté de la maison, et le mit dans un vase de bois, d'environ trois pieds de long sur neuf pouces de large et cinq pouces de profondeur; puis il l'assaisonna avec beaucoup d'huile de saumon, et nous montra, par son exemple, qu'il fallait en manger. J'en goûtai, et je trouvai l'huile fort bonne; sans quoi, ce qui y était mêlé n'aurait eu qu'un goût fort insipide. Le chef en mangea beaucoup, après y avoir fait mettre encore de l'huile. Ces Indiens regardent ce plat comme une chose très-délicate. Après avoir bien examiné la substance blanche qu'on arrosait d'huile, je reconnus que c'était de la seconde écorce de l'arbre à ciguë. On l'enlève de dessus l'arbre, en été, et on la met dans une forme qui la façonne en pains de quinze pouces de

long, dix pouces de large et un pouce d'épais. Je pense que quand cette substance est préparée de cette manière, on peut la conserver long-tems. Cette découverte m'apprit pourquoi j'avais vu une grande quantité d'arbres à ciguë, dépouillés de leur écorce.

1793.
juillet.

Nous restâmes assis près de trois heures, et pendant tout ce tems-là, les Indiens que la curiosité y avait amenés, se tinrent auprès de nous. Le chef en envoya dix ou douze à la pêche; et ils rapportèrent une grande quantité de poisson qu'ils avaient pris au trémail, au-dessous de la digue.

Cependant la foule finit par se disperser, et l'on nous conduisit dans une cabane qu'on nous avait préparée. Je présentai alors au jeune chef qui m'avait donné la robe, une couverte de laine et plusieurs articles de clincaillerie; ce qui parut lui faire un grand plaisir. J'offris aussi diverses choses à son père, entr'autres une

1793. juillet.

paire de ciseaux, dont je lui montrai qu'il pouvait se servir pour couper sa barbe qui était très-longue : et en effet, il les emploia sur-le-champ à cet usage. Je ne négligeai pas de faire aussi des cadeaux aux autres Indiens à qui nous avions de l'obligation. Cependant nous étions bien embarrassés avec nos hôtes, puisque n'ayant personne avec nous qui pût nous servir d'interprète, nous ne pouvions nous faire entendre que par signes.

Mes compagnons et moi, nous désirions singulièrement d'avoir quelque saumon cru, pour pouvoir l'apprêter à notre manière : mais quoiqu'il y eût des milliers de ces poissons attachés à des cordes qu'on avait tendues dans la rivière, il ne nous fut pas possible de nous en procurer un seul. Les Indiens ne voulaient pas même nous permettre de nous approcher du lieu où ils les nettoyaient et les préparaient pour les manger. Ils nous ôtèrent notre

chaudière, de peur de nous en voir servir pour prendre de l'eau dans la rivière; et ils nous dirent pour raison, que le saumon craignait l'odeur du fer. En même tems, ils nous fournirent des vases de bois, dans lesquels on pouvait mettre toute espèce de liquide. Deux hommes qui étaient allés à la pêche, dans un canot assez grand pour porter dix personnes, revinrent avec leur canot rempli de saumons, qui pèsaient depuis six jusqu'à quarante livres; mais le plus grand nombre était au-dessous de vingt livres. Aussitôt on en attacha la plus grande partie aux cordes qui étaient dans la rivière.

1793. juillet.

J'allai me promener dans le village, qui consistait en quatre maisons élevées au-dessus du sol, et sept bâties ras de terre. Il y a en outre un grand nombre d'appentis, servant d'abri pour nettoyer et faire cuire le poisson. Les maisons élevées au-dessus du sol, sont

1793. juillet. placées sur des poteaux. Les poûtres ou les chevrons qui supportent le plancher, reposent sur quelques-uns de ces poteaux, et sont seulement attachés aux autres, à la hauteur d'environ douze pieds. Les maisons ont de cent à cent vingt pieds de long, et quarante pieds de large. Il y a dans le centre quatre ou cinq foyers où l'on allume du feu, soit pour se chauffer, soit pour faire cuire le poisson. L'intérieur de la maison est divisé, de chaque côté, avec des planches de cèdre, en compartimens ou cellules de sept pieds carrés ; et en avant de ces cellules, il y a des planches mobiles d'environ trois pieds de large, sur lesquelles on passe pour aller se coucher ; car la plupart des cellules ne servent que pour cela. Dans les autres sont les coffres où l'on met les provisions, les ustensiles et tout ce qu'on possède. Les cellules sont couvertes d'un plancher soutenu par des

solives qui portent sur le mur. Ce plancher a sept ou huit pieds d'élévation. L'espace qui reste entre les deux rangs de cellules, suffit pour les besoins domestiques. A des perches qui traversent d'une poutre à l'autre, sont pendus des saumons rôtis. Les maisons sont couvertes en planches ou en écorce d'arbre; et de chaque côté du faîtage, il y a des ouvertures carrées qui servent à-la-fois à donner du jour, et à laisser échapper la fumée. Au bout de la maison qui fait face à la rivière, il y a une galerie étroite et découverte, où l'on monte par un escalier dont les marches sont taillées dans une pièce de bois; et à chaque bout de la galerie, il y a des ouvertures qui servent de lieux d'aisance. Comme les habitans de ces maisons n'ôtent jamais ce qui tombe au-dessous de la galerie, il y a apparence qu'ils n'en craignent pas l'odeur.

1793. juillet.

Les maisons, qu'on n'élève point

1793. juillet. au-dessus du sol, sont aussi bâties en bois, et distribuées de la même manière que les autres. Il y a dans l'un des bouts, une galerie qui a un peu de pente, est soutenue par deux fourches, et sert aux mêmes besoins que celle dont j'ai parlé plus haut.

Lorsqu'à notre arrivée dans le village nous fûmes entourés d'Indiens, je comptai soixante-cinq hommes; et probablement une partie des habitans était absente. J'estime donc que la population de ce village est au moins de deux cents personnes.

Les Indiens qui nous avaient conduits en canot, instruisirent le chef de tout ce qu'ils savaient sur notre compte. On me demanda, en conséquence, à voir mes instrumens astronomiques; et je ne manquai pas de satisfaire la curiosité de mes hôtes, parce que je sentis que cela ne pouvait que leur inspirer plus de considération pour nous.

Je remarquai près de la maison du chef, plusieurs bâtimens formant des carrés longs, d'environ vingt pieds de haut. Ils étaient construits en planches de cèdre, épaisses, et si bien jointes qu'elles semblaient être d'une seule pièce. On y avait peint des hiéroglyphes et différentes figures d'animaux, avec tant de goût et de correction, que je ne me serais jamais attendu à trouver un semblable ouvrage chez une nation sauvage. Il me fut impossible de savoir au juste à quoi servaient ces bâtimens; mais je crus entrevoir que c'était là que se faisaient les actes religieux et les sacrifices, que les peuples de ces contrées ont coutume d'accomplir deux fois l'année, c'est-à-dire, au printems et en automne. Ce qui me confirma dans cette opinion, fut un grand édifice, qui était au milieu du village, et que je pris d'abord pour une maison à moitié finie. L'aire de ce bâtiment avait cinquante

1793. juillet.

1793. juillet.

pieds sur un côté, et quarante-cinq sur l'autre. De chaque côté il y avait quatre gros poteaux plantés dans la terre. Ceux des coins étaient unis, et soutenaient une poutre qui allait d'un coin à l'autre, et portait en outre sur trois appuis intermédiaires, plus gros, et de huit à neuf pieds de haut. Sur chaque face, les deux poteaux du milieu avaient deux pieds et demi de diamètre, et douze pieds de hauteur. Ils étaient sculptés, représentaient des figures humaines, et supportaient un double faîtage. Les deux figures du fond avaient les mains appuyées sur les genoux, et semblaient être accablées sous leur fardeau, tandis que celles de devant étaient représentées avec un air aisé, et les mains appuyées sur les hanches. On voyait dans cet édifice les restes de plusieurs figures. Les poteaux, les faîtages et les figures étaient peints en rouge et en noir ; mais chez cette nation, la sculpture est portée plus

loin que l'art de distribuer les couleurs.

1793. juillet. vendr. 19.

Le jeudi soir, lorsque je me fus retiré dans la cabane où je devais coucher, le chef vint me trouver pour m'engager d'aller partager le lit de sa compagne, tandis que lui coucherait dans le mien. Mais malgré toutes ses sollicitations, je n'acceptai pas son offre hospitalière.

Le vendredi matin, de très-bonne heure, je reçus de nouveau la visite du chef. Il était accompagné de son fils, et se plaignait d'une douleur dans la poitrine. Pour le soulager, je lui donnai un morceau de sucre, sur lequel je fis tomber quelques gouttes de baume de Turlington ; et ce qui me surprit un peu, c'est qu'il avala ce remède sans hésiter. Il m'invita ensuite à le suivre, et me mena dans une cabane, où il y avait plusieurs personnes rassemblées autour d'un malade, que le chef me dit être un autre

1793. juillet.

de ses fils. On le découvrit aussitôt ; et l'on me fit voir un ulcère qu'il avait dans le dos, et qui était dans le plus mauvais état. Il avait, en outre, un autre ulcère au genou, non moins mauvais que le premier. Ce malheureux Indien était aussi décharné qu'un squelette, et semblait être peu éloigné de sa fin. On me pria de le toucher, et son père me pressa beaucoup de lui administrer quelque remède. Mais le malade était dans un état si dangereux, que je crus ne devoir lui faire prendre que quelques gouttes de baume de Turlington, mêlées avec un peu d'eau. Je sortis : mais je fus bientôt rappelé par les cris des femmes. Je craignais toujours beaucoup que, si je cédais aux sollicitations du chef, il n'en résultât quelque fâcheux effet. En rentrant dans la cabane, je trouvai les médecins du pays déployant tout leur art et leur science en faveur du malade. Ils soufflaient sur lui ; puis

ils sifflaient. Tantôt ils pressaient fortement sa poitrine avec leurs doigts étendus ; tantôt ils mettaient leur index plié dans sa bouche ; ensuite ils prenaient de l'eau dans la leur , et la lui crachaient avec force sur le visage. Pendant toutes ces opérations , on tenait le pauvre malade sur son séant ; et quand elles furent achevées , on le coucha et on le couvrit avec une robe neuve de peau de lynx.

1793. juillet.

J'avais remarqué que le ventre et la poitrine du malade étaient couverts de cicatrices ; et quand j'en demandai la cause , on me répondit que , suivant la coutume du pays , on y avait allumé plusieurs fois des morceaux de bois pourri , afin de diminuer ses souffrances , et d'éprouver en même-tems son courage. On le mit sur une large planche ; six hommes le prirent pour le porter dans le bois , et on m'invita à l'accompagner. Je ne pouvais pas m'imaginer quelle serait la fin de cette

1793. juillet. cérémonie, sur-tout en voyant à la suite du cortége, trois hommes, dont l'un portait une hache, l'autre du bois sec, et l'autre du feu. La coutume de cette nation étant de brûler les morts, je crus un moment qu'on voulait tout-d'un-coup mettre un terme aux souffrances du malade, et lui rendre les derniers devoirs d'une survivante affection.

Quand on eut pénétré à quelque distance dans les bois, on posa le malade dans un espace découvert, et on alluma du feu du côté auquel il avait le dos tourné. Alors le médecin, armé d'un instrument très-émoussé, se mit à faire à l'ulcère des scarifications qui dûrent singulièrement faire souffrir le malade, mais qu'il supporta avec le plus étonnant courage. Ce spectacle me parut si cruel, que je me retirai.

En approchant de ma cabane, je vis devant la porte du chef, quatre tas de

saumons, chacun de trois ou quatre cents poissons au moins. Seize femmes étaient occupées à les préparer. Voici comment se fait cette operation. On commence par couper la tête du poisson, et on la met à part pour la faire bouillir. Ensuite on fend le poisson sur les deux côtés du dos, en laissant un tiers de la chair adhérent à l'arête, et on le vide. On fait rôtir la chair qui tient à l'arête pour être mangée tout de suite; l'autre se prépare de la même manière, mais avec plus de soin, et on la met en réserve. Tandis qu'on fait rôtir le poisson, on met par-dessous des vases de bois pour recevoir l'huile qui en découle. Les œufs sont aussi mis en réserve, car on les regarde comme un mets très-délicat.

1793. juillet.

Quand j'eus assez long-tems examiné la manière de préparer le poisson, je rendis visite au chef. Il commença par me présenter un saumon rôti. Ensuite il ouvrit une de ses mal-

1793. juillet.

les, et en tira un habillement de drap bleu avec des boutons de cuivre, ainsi qu'un habillement d'étoffe de coton à fleurs, que je crus être espagnol. Il l'avait fait garnir d'une frange de peau tannée, comme les robes du pays. Ces Indiens font grand cas de l'airain, ainsi que du cuivre, dont ils ont une grande quantité. Ils se servent de ce dernier métal pour en faire les bouts de leurs flèches et de leurs lances, et ils en font aussi des colliers, des pendans d'oreille et des anneaux, qu'ils portent non-seulement au poignet et au-dessus du coude, mais à la jambe. J'imagine que c'est aussi l'article de commerce dont ils tirent le meilleur parti, en trafiquant avec les autres Indiens qui habitent plus l'intérieur qu'eux. J'ai vu quelques uns de leurs colliers qui pesaient plus de douze livres. Ils ont également beaucoup de fer Leur fer est ordinairement en barres plates de quatorze pouces de

long, et d'un pouce trois quarts de large. L'airain qu'ils ont est en plaques minces et carrées ; le cuivre, en morceaux plus grands, dont quelques-uns semblent avoir fait partie de vieux alambics. Ils ont beaucoup d'ornemens et de colifichets ; mais tout leur fer est employé en dagues et en poignards. Quelques-uns de ces poignards ont des manches très-bien travaillées, dont le bout est garni d'une pièce de monnaie d'argent, d'un quart ou d'un demi-quart de piastre. La lame de leurs dagues a environ dix à douze pouces de longueur, et quatre pouces de largeur près du manche ; mais elle diminue graduellement et se termine en pointe.

1793. juillet.

Lorsque je voulus me servir de mes instrumens pour prendre la hauteur du soleil, on me pria de ne pas le faire. J'ignore quel pouvait être le motif de la crainte des Indiens ; mais elle me fut très-favorable, parce qu'elle fit

——— hâter mon départ. J'avais sollicité plu-
1793. sieurs fois le chef de me faire fournir
juillet. des canots et des gens pour me conduire à la mer, ainsi que mes compagnons; mais il avait paru ne pas faire beaucoup d'attention à mes demandes. Ce ne fut qu'à midi que l'on m'avertit qu'un canot était préparé pour mon voyage, et que le fils du chef voulait m'accompagner. J'appris en même tems que les Indiens ne craignaient pas que mes instrumens astronomiques pussent leur nuire à eux-mêmes, mais qu'ils avaient peur que si je m'en servais, les saumons effrayés n'abandonnassent cette partie de la rivière. Cependant je pris hauteur, et je trouvai que le village était à 52 deg. 25 m. 52 sec. de latitude septentrionale.

D'après la demande du chef, je dis à mes gens de prendre leur bagage et de le porter sur le bord de la rivière. Ensuite j'allai examiner les dimensions du grand canot du chef. Cet

Indien me dit alors que dix hivers auparavant, s'étant embarqué dans ce canot avec quarante autres Indiens de sa nation, il était allé fort loin vers le midi, et qu'il avait rencontré deux vaisseaux remplis d'hommes comme moi. Ces hommes, ajouta-t-il, l'accueillirent très-amicalement. Ils étaient les premiers blancs qu'il eût vus. Les deux vaisseaux dont me parla le chef, étaient probablement ceux que commandait le capitaine Cook.

1793. juillet.

Le canot du chef indien était de bois de cèdre. Il avait quarante-cinq pieds de long sur quatre pieds de large, et trois pieds et demi de profondeur. Il était peint en noir, avec des figures blanches de différentes espèces de poisson. Le plat-bord, la poupe et la proue étaient incrustés en dents de loutre de mer (1).

(1) Sachant que le capitaine Cook avait dit que les habitans de cette partie de l'Amérique

1793. juillet. Lorsque je retournai au bord de la rivière, mes gens et les Indiens qui devaient nous conduire, étaient déjà dans le canot. Mes gens me dirent qu'il leur manquait une de leurs haches. Je m'adressai sur-le-champ au chef pour qu'il fît rendre la hache ; mais il feignit de ne pas me comprendre. Alors je m'assis sur une pierre ; je pris mes armes comme si j'avais voulu m'en servir, et je fis entendre que je ne partirais pas qu'on n'eût rendu la hache volée. Tout le village fut aussitôt en rumeur, et il y avait lieu de craindre que cela n'eût quelque suite fâcheuse. Cependant la hache, qui avait été cachée sous le canot du

---

ornaient leurs canots avec des dents d'homme, j'ai fait beaucoup de recherches à ce sujet, et j'ai reconnu d'une manière certaine qu'il s'était trompé. La cause de cette méprise vient de ce qu'il y a une grande ressemblance entre les dents de l'homme et celles de la loutre de mer.

chef, nous fut rendue. Sans doute cette hache n'était pas d'une assez grande valeur pour que je m'exposasse à avoir une querelle avec les Indiens ; mais je craignis qu'en la leur laissant après avoir déclaré qu'on nous l'avait prise, nous ne fussions dans le cas de nous voir ôter tout ce que nous avions, même la vie. Mes gens furent d'abord fâchés de ma manière d'agir ; mais pour moi, je crus bien faire dans le moment; et je pense encore que les circonstances où nous nous trouvions, justifiaient pleinement la conduite que je tins.

1793. juillet.

CHAPITRE XI.

Navigation sur l'Annah-You-Tessé. Vue de la mer. Tableau de quelques nations indiennes.

1793. juillet. A une heure après-midi, nous nous embarquâmes dans un grand canot conduit par quatre Indiens. La rivière avait par-tout la rapidité d'un torrent. Après une heure et demie de navigation, nous vîmes une maison dont les habitans nous invitèrent à nous arrêter ; mais nous n'acceptâmes pas leurs offres. Demi-heure après, nous arrivâmes près de deux autres maisons où nous fûmes en quelque sorte obligés de débarquer, parce qu'on nous dit que le maître était un homme d'une grande considération.

Nous fûmes accueillis et traités par

cet Indien, de la même manière que nous l'avions été dans le village d'où nous venions. Pour nous donner une haute idée de son importance, il nous montra beaucoup de choses qui venaient d'Europe, et entr'autres plus de quarante livres de vieux cuivre d'alambic et de chaudière. Nous nous remîmes en route le plutôt qu'il nous fut possible, et notre hôte s'embarqua avec nous.

1793. juillet.

Bientôt le courant nous porta devant une autre maison où nous nous arrêtâmes encore. Elle était très-grande, et composée de divers appartemens dont les portes étaient sur l'un des côtés, et non au bout, comme dans toutes les autres. Les habitans nous reçurent très-amicalement. Au lieu de poisson, ils nous servirent une grande quantité de baies, dans un vase de bois long et très-propre. Indépendamment des fraises, des framboises et des autres fruits que nous avions déjà vus,

1793. juillet. il y avait des graines noires plus grosses que les framboises, et d'un parfum exquis. Il y avait aussi des graines blanches qui ressemblaient parfaitement aux mûres de haie, excepté par la couleur.

J'observai parmi nos hôtes, une femme qui avait deux morceaux de cuivre passés dans la lèvre inférieure, comme quelques-uns des Indiens dont a parlé le capitaine Cook. Je fis, suivant mon usage, quelques présens aux Indiens, en reconnaissance de leur bienveillante hospitalité.

A mesure que nous avancions, la navigation devenait plus difficile. La rivière se divisait en plusieurs bras, sans que son extrême rapidité diminuât. Nous abordâmes devant une maison ordinaire, dont les habitans nous reçurent honnêtement. Mais soit que nos conducteurs leur eussent dit que nous n'avions besoin de rien prendre, soit qu'ils ne voulussent pas don-

ner à manger, ou soit enfin qu'ils n'en eussent pas les moyens, ils ne nous offrirent pas le moindre rafraîchissement. Ils paraissaient être fort occupés. Quelques femmes battaient et préparaient de la seconde écorce de cèdre, qui prenait sous leurs mains une apparence de lin ; d'autres filaient avec une quenouille et un fuseau ; une autre tissait une robe de fil d'écorce de cèdre entremêlé de petites bandes de peau de loutre de mer. Son métier, placé devant la porte, avait des dimensions proportionnées à la forme que devait avoir la robe. Les hommes pêchaient avec un trémail placé entre deux canots. Ce filet est fixé au fond de l'eau avec de longs bâtons ; le courant fait pencher le haut ; et le saumon qui remonte la rivière, s'y trouve arrêté. On connaît qu'il est pris, aux secousses qu'il donne pour sortir du sac du trémail. Il n'y a point de digue dans cette partie de la rivière, et

—— j'imagine que c'est à cause des diffé-
1793. rens bras qui la divisent. Là, les filets
juillet. et les nasses sont près des bords de la rivière : aussi les habitans ne prennent pas, à beaucoup près, autant de poisson que ceux du village que j'ai décrit dans le chapitre précédent, et ils ne paraissent pas non plus avoir autant d'industrie.

Les Indiens qui habitaient la dernière maison où nous avions abordé, nous accompagnèrent avec un grand canot, et nous engagèrent à laisser le nôtre en cet endroit, parce qu'un village où nous devions nous arrêter n'était qu'à très-peu de distance, et que l'eau était plus rapide encore que là où nous avions déjà passé. Ils nous dirent aussi que nous approchions d'une cascade. Alors je leur fis entendre qu'ils n'avaient qu'à la franchir, et pendant ce tems-là je me rendis au pied de la cascade, où je me rembarquai.

Nous voguâmes avec une extrême vîtesse jusqu'auprès d'une autre cascade où nous débarquâmes. Nous charriâmes notre bagage à travers un bois ; et après avoir fait quelques centaines de pas, nous arrivâmes dans un village composé de six maisons. Ces maisons étaient élevées sur des palissades de vingt-cinq pieds au-dessus du sol ; mais d'ailleurs, elles ne différaient nullement de celles que j'ai déjà décrites. Nous n'y trouvâmes que quatre hommes avec leurs familles. Le reste des habitans était avec nous, ou dans les maisons que nous avions vues le long de la rivière (1). 1793. juillet.

Les habitans de ces villages ne paraissaient pas vivre dans l'abondance, comme leurs voisins. Les hommes que

(1) M. Johnstone était allé dans ces maisons le premier du mois précédent, c'est-à-dire cinquante jours avant moi.

1793. juillet.

nous vîmes revenir de la pêche, n'apportaient que cinq saumons. Ils refusèrent de m'en vendre un ; mais ils m'en donnèrent un autre qui était rôti, et d'un goût assez médiocre. Il y avait dans les maisons plusieurs coffres ou boîtes qui contenaient différens objets appartenant aux Indiens de la dernière maison où nous nous étions arrêtés. A en juger par les tas d'immondices que nous vîmes derrière les maisons, elles devaient être plus anciennes qu'aucune de celles où nous nous étions déjà arrêtés. De ce village je pus contempler tout le bas de la rivière, et le bras de mer qui reçoit ses eaux.

Il était six heures du soir, et des nuages chargeaient l'air. Cette double raison m'engagea à passer la nuit dans le village. Nous nous établîmes, mes compagnons et moi, dans une des maisons vides. Les restes de notre dernier repas, que nous avions eu

la précaution d'emporter, nous servirent pour souper ; car nous ne pûmes pas trouver à acheter du poisson chez les habitans du village. La rivière court vers l'ouest : et de son embouchure au grand village où nous passâmes le jeudi, il y a plus de trente-six milles. 1793. juillet.

Tandis que nous étions dans le village aux six maisons (1), nous perdîmes notre chien, ce qui me causa beaucoup de regret.

Je me levai de très-bonne heure ; et je me hâtai de proposer aux Indiens de nous conduire à la mer, dans le canot qui nous avait portés, ou de nous en procurer un autre. Ils furent d'abord sourds à cette double proposition, parce qu'ils imaginaient que, voyant déjà la mer, je devais être satisfait. Quand j'insistai pour aller plus samedi 20.

(1) L'auteur le nomme le village des Coquins.

1793. juillet. loin, deux refusèrent absolument de m'accompagner, mais enfin les deux autres y consentirent. On nous fournit un canot plus grand que le premier. Il était, à la vérité, en assez mauvais état, mais je me crus trop heureux de l'avoir.

Vers les huit heures, nous sortîmes de la rivière qui se jette par plusieurs embouchures dans le bras de mer dont j'ai déjà parlé. C'était le moment du Jusant, et la mer, en se retirant, laissait une vaste étendue de terrein couverte de gouesmon. Les montagnes voisines étaient cachées par les brouillards. Le vent d'ouest soufflait très-fort, et nous l'avions debout. La baie me parut avoir de deux à trois milles de largeur. A mesure que nous avancions le long de la côte, nous vîmes beaucoup de loutres de mer. Nous leur tirâmes plusieurs coups de fusil; mais sans les toucher, parce qu'elles plongeaient avec la plus étonnante célérité. Nous

vîmes aussi beaucoup de marsouins. 1793. juillet.

L'aigle à tête blanche, qui est commun dans l'intérieur de cette partie de l'Amérique, quelque mouette, un oiseau noir, plus petit que la mouette, et un très-petit nombre de canards, furent les seuls oiseaux que nous aperçûmes.

A deux heures après-midi, la houle était si forte et les vents si impétueux, que nous n'osâmes pas aller plus loin, avec un canot qui faisait beaucoup d'eau. Nous prîmes donc le parti d'aborder dans une petite crique qui s'offrit à notre droite. De l'autre côté de la baie, on voit une autre crique, à l'entrée de laquelle il y a une île, et où, suivant ce que nous dirent les Indiens, se trouve l'embouchure d'une rivière qui, comme celle où nous naviguâmes, abonde en saumons.

Nos jeunes conducteurs paraissaient avoir grande envie de nous quitter; et dès le soir même, l'un d'eux s'évada.

1793. juillet.

M. Mackay se mit à sa poursuite, avec l'autre, et le ramena. Cependant, comme il né nous était pas nécessaire, et que nous n'avions pas beaucoup de vivres, je ne jugeai pas à propos de le retenir malgré lui. Je lui donnai un peu de poisson, une paire de souliers dont il avait besoin pour son voyage, et un mouchoir de soie ; puis, je le congédiai en lui recommandant de prévenir ses amis, que nous retournerions chez eux dans trois nuits. Lorsqu'il partit, son compagnon, le fils du chef, s'en alla avec lui.

Au moment où nous débarquâmes, la marée montait, et à quatre heures un quart, elle descendait. Dans ce court espace de tems, l'eau baissa de onze pieds et demi.

Depuis l'instant que nous sortîmes de la rivière, jusqu'à celui de notre débarquement, il ne se passa pas un quart-d'heure, sans que nous vissions des marsouins et des loutres de mer.

A dix heures, il y eut pleine mer, ce qui nous obligea plusieurs fois de changer notre bagage de place; encore y en eut-il une partie de mouillé. — 1793. juillet.

Ayant besoin d'eau douce, nous en trouvâmes en grande quantité dans quelques petits ruisseaux qui sortaient des montagnes voisines.

A nuit close, le jeune chef revint nous joindre, avec un gros porc-épic sur le dos. Il commença par ouvrir le ventre de l'animal, et par jeter dans la mer tous les intestins; après quoi il le flamba, et le coupa par morceaux pour le faire bouillir, parce que notre chaudière n'était pas assez grande pour le contenir tout entier. Ensuite, cet Indien et deux de mes gens qui se trouvèrent debout à son arrivée, ne se couchèrent pas qu'il n'eussent achevé de manger le porc-épic.

J'avais espéré pouvoir faire la nuit quelques observations astronomiques; mais le tems était si nébuleux que cela

1793. juillet. me fut impossible. J'en fus d'autant plus fâché, que nos provisions tiraient à leur fin, et que nous ne devions pas nous attendre à en trouver chez les indigènes. Nous n'avions plus que vingt livres de pémican, quinze livres de riz et six livres de farine ; et nous étions dix hommes affamés, dans un vaisseau faisant de l'eau, sur une côte barbare. Depuis notre sortie de la rivière, nous avions fait dix milles, en gouvernant à-peu-près à l'ouest-sud-ouest.

dim. 21. A quatre heures quarante minutes, le reflux était sur son déclin, et l'eau se trouvait à quinze pieds au-dessous de la marque où elle était montée le samedi soir.

M. Mackay ramassa une certaine quantité de petites moules que nous fîmes cuire. Nos compagnons ne partagèrent point notre régal, parce qu'ils n'étaient pas accoutumés à manger des coquillages.

Ne voyant pas le jeune chef, nous crûmes qu'il nous avait abandonnés; mais heureusement qu'au moment où nous étions prêts à partir, il sortit des bois. Il y était allé dormir après le repas de la veille.

1793. juillet.

A six heures, nous étions embarqués. Nous sortîmes de la crique, que je nommai crique du Porc-épic. Nous courûmes d'abord sept milles, en gouvernant à l'ouest-sud-ouest. Nous entrâmes ensuite, en tournant au sud-sud-ouest, dans un canal d'environ deux milles et demi de large, où nous eûmes une vue de dix à douze milles d'étendue. Comme je ne savais pas à quelle distance nous étions de la grande mer, et si nous nous trouvions dans une baie ou entre des îles, je cherchai un endroit propre à prendre hauteur. En conséquence, nous longeâmes la terre que nous avions à gauche. Nous fîmes un mille et demi à l'ouest-nord-ouest, un quart de

1793. juillet.

mille au nord-ouest, et trois milles au nord. Là, nous atteignîmes une île. La grande terre continuait à se prolonger au nord-nord-ouest. Nous fîmes un demi mille au sud-sud-ouest, en côtoyant l'île ; puis un mille et demi à l'ouest, et ensuite trois milles au sud-ouest, en traversant pour gagner la terre qui était à gauche. (1) Là, je pris hauteur. De cette position, on voit au nord quart d'est, un canal dont l'île que je viens de citer paraît former un des côtés.

Nous rencontrâmes près de terre, trois canots avec quinze hommes. Ils avaient divers meubles ou ustensiles, qui semblaient annoncer qu'ils changeaient de demeure. Ils ne montrèrent ni défiance ni crainte, à notre approche. Ils entrèrent même en conversation avec le jeune chef; et j'imaginai

(1) La pointe à laquelle le capitaine Vancouver a donné le nom de *cap Menzies*.

qu'ils lui demandaient qui nous étions. Il me parut qu'ils n'étaient pas de la même nation que cet Indien, car ils parlaient sa langue avec un accent tout différent. Ces sauvages examinèrent les diverses choses que nous avions, avec un air d'indifférence et de dédain. L'un d'eux prit même un ton presqu'insolent, en me faisant entendre qu'il était venu récemment dans la baie un grand canot avec des hommes comme moi; que l'un de ces hommes qu'il appelait *Macoubah*, avait tiré des coups de fusil sur lui et sur ses amis, et que *Benzins* l'avait frappé sur le dos avec le plat de son épée. Il me cita encore un autre nom dont je ne pus pas déterminer les sons, tant sa manière de prononcer était extraordinaire. Pendant qu'il me parlait, il gesticulait en montrant mon fusil et mon épée; et je suis bien certain qu'il méritait le traitement dont il se plaignait.

1793. juillet.

Ce sauvage montra plusieurs choses

1793. juillet. qui venaient d'Europe, et que sûrement il ne possédait pas depuis longtems. Ses manières et son air me faisaient vivement désirer d'en être délivré, et j'espérais qu'il poursuivrait sa route, qui était tout opposée à la nôtre. Mais quand je voulus le quitter, il revira de bord pour me suivre, et il engagea le jeune chef à quitter mon canot pour entrer dans le sien, ce que je ne pus empêcher.

Nous courûmes six milles à l'ouest, sud-ouest, en longeant la terre (1). Là, nous rencontrâmes un canot, conduit par deux jeunes Indiens, que les quinze hommes dont je viens de parler avaient expédiés pour avertir les habitans de cette partie de la côte de venir les joindre.

Cependant, l'indiscret sauvage voulut à toute force entrer dans mon

---

(1) La terre que le capitaine Vancouver appelle l'*île du Roi*.

canot, et me montra sur le rivage opposé un étroit canal qui conduisait à son village, en me priant de gouverner de ce côté-là. J'en donnai l'ordre au timonnier. Les importunités du sauvage devenaient de plus en plus fatigantes. Il voulait voir tout ce que nous avions, et particulièrement mes instrumens, dont très-probablement le jeune chef lui avait déjà parlé. Il me demanda mon chapeau, mon mouchoir, en un mot, tout ce qu'il me vit. En même-tems, il ne cessait de parler des coups de fusil que lui avaient tirés des hommes de ma couleur, chose qui était fort désagréable pour moi. 1793. juillet.

En nous approchant de terre, nous découvrîmes un canal au sud-ouest quart d'ouest. Alors le sauvage me montrant ce canal, me fit entendre que *Macoubah* était venu là avec son grand canot. Quand nous fûmes dans le milieu du canal, qui conduisait chez le sauvage, j'aperçus sur le

—— rivage quelques appentis ou restes
1793. d'anciens bâtimens; et comme il me
juillet. parut vraisemblable que des Européens étaient venus là, je dis à mon patron de prendre terre. Nous avions fait, en traversant la baie, plus de trois milles au nord-ouest.

En abordant, nous vîmes les ruines, situées dans un endroit très-propre à être défendu. Les ronces y croissaient de tous côtés. Au milieu des maisons, on distinguait un temple semblable à celui du grand village que j'ai décrit. A peine nous étions là, nous vîmes arriver dix canots, chacun portant depuis trois hommes jusqu'à six. Ces Indiens nous annoncèrent que nous étions attendus dans le village, et que nous y verrions bien plus de monde. Leur conduite et leur air me firent craindre qu'ils ne méditassent quelque entreprise hostile; et, pour la première fois, je pensai que les craintes de mes compagnons étaient fondées. En

conséquence, je leur dis de se bien tenir sur leurs gardes, et de se préparer à se défendre jusqu'au dernier soupir, si l'on osait nous attaquer. 1793. juillet.

En débarquant, nous nous placâmes sur un rocher, qui n'aurait pas pu contenir le double de notre petite troupe, et où, en cas de quelque agression de la part des sauvages, nous pouvions nous défendre avec avantage.

Les hommes arrivés dans les derniers canots, étaient extrêmement importuns; cependant, après avoir fait vainement tout ce qu'ils purent pour nous fâcher, ils s'en allèrent. A peine furent-ils partis, que nous nous aperçûmes qu'il nous manquait un chapeau, un mouchoir et quelques autres effets. Les autres sauvages continuèrent à nous presser de nous rendre dans leur village. Mais nous fûmes inébranlables: et quand ils virent qu'ils ne pouvaient pas nous décider à les accompagner;

1793. juillet.

et que le soleil était près de se coucher, ils nous quittèrent.

Bientôt après il arriva un canot, dans lequel il y avait sept hommes robustes, et de fort bonne mine. Ils tirèrent d'une boîte, une très-belle peau de loutre de mer, et une peau de chèvre d'une extrême blancheur. Ils me demandèrent, pour la première de ces peaux, mon couteau de chasse, dont, comme on peut bien l'imaginer, je ne pouvais pas me défaire dans la circonstance où je me trouvais : mais je voulus leur donner à la place, une aune et demie (1) de drap commun, et ils le refusèrent : ce qui prouve bien l'imprudence des Européens, qui vont faire la traite des pelleteries dans ces contrées. La peau de chèvre était si pesante, que je n'offris pas de l'acheter.

(1) L'aune anglaise n'a que trente pouces trois lignes français. (*Note du traducteur*).

Ces sauvages me confirmèrent que *Macoubah* était venu dans cette baie, et qu'il avait laissé son vaisseau derrière une pointe de terre, dans le canal que nous avions au sud-ouest. De là, ajoutèrent-ils, il se rendit dans leur village avec des canots qu'ils me représentaient, en imitant notre manière de nager.

1793. juillet.

Quand j'offris à ces Indiens une aune et demie de drap, en échange de leur peau de loutre de mer, ils secouèrent la tête, en prononçant très distinctement, en anglais, *non, non* (1); négation dont ils se servaient aussi d'un ton emphatique, toutes les fois que nous leur demandions quelque chose qu'ils ne voulaient pas, ou ne pouvaient pas accorder.

Les sauvages qui s'en étaient allés avant le coucher du soleil, avaient, dans un de leurs canots, un veau ma-

(1) No, no.

1793. juillet.

rin, que j'offris de leur acheter, et qu'ils ne voulurent pas me vendre. Ils avaient aussi un poisson d'une espèce que je voyais pour la première fois. La longueur de ce poisson était de dix-huit pouces, et sa forme à-peu-près celle d'une truite ; ses dents étaient aiguës et très-fortes. Je vis beaucoup des mêmes animaux que j'avais cru être tous des loutres de mer ; et je commençai à penser qu'il y en avait plusieurs qui n'étaient que des veaux marins.

Lorsque les sept Indiens nous eurent quittés, nous allumâmes du feu pour nous chauffer. Quant à notre souper, il fut très-léger ; car la ration à laquelle nous étions réduits pour tout un jour, n'aurait pas suffi pour faire un repas ordinaire. Toute la journée nous eûmes beau tems, et le soir, un superbe clair de lune. Je donnai ordre à mes gens de veiller deux par deux ; et je me couchai, enveloppé dans mon manteau.

Nous ne fûmes point troublés pen-

dant la nuit. La matinée fut très-belle. Un sauvage vint nous trouver, avec environ une demi-livre de viande de veau-marin bouilli, et la tête d'un petit saumon. Il demanda d'abord, pour ces objets, un mouchoir, et ensuite il les donna pour quelques grains de verroterie. Comme cet homme vint seul, je pensai que les Indiens n'avaient pas formé de complot général contre nous; mais cette opinion ne calma pas tout-à-fait les soupçons de mes compagnons.

1793. juillet. lundi 22.

Un peu après huit heures, je fis cinq observations solaires, dont la moyenne était de 36 deg. 48 min., et à six heures du soir, j'eus 58 deg. 34 min., avec ma montre marine; de sorte que l'achromètre était de 1 h. 21 min. 44 sec. en arrière du tems vrai.

Plusieurs Indiens arrivèrent du village avec deux canots; et le jeune chef qui nous avait quittés la veille, revint avec eux. Ils apportaient quelques petites peaux de loutre de mer, fort

1793. juillet.

vieilles, et quelques morceaux de veau marin cru. Les peaux n'étaient d'aucune valeur, et nous n'en voulûmes pas : mais les morceaux de veau marin furent achetés par mes gens, qui avaient faim, et qui en donnèrent un prix extravagant.

M. Mackay ayant allumé un morceau de bois pourri sur le couvercle de sa tabatière, avec un verre convexe, les Indiens en furent tellement surpris, qu'ils donnèrent la meilleure de leurs peaux de loutre de mer, en échange de ce verre.

A son retour, le jeune chef s'efforça d'inspirer à mes compagnons le désir de partir. Il leur dit que les habitans du village étaient en aussi grand nombre que les essaims des moustiques et d'un caractère très-méchant. Ses discours furent cause que mes gens me pressèrent de m'en retourner. Mais j'étais résolu à ne quitter ce lieu qu'après en avoir déterminé la posi-

tion géographique, à moins qu'on ne m'en chassât par force. Je m'en expliquai, et les sollicitations cessèrent. 1793. juillet.

Tandis que je prenais hauteur, on vit sortir du canal, qui était au sud-ouest, deux canots bien équipés. Ils semblaient être les avant-coureurs des Indiens, qui devaient venir se joindre aux habitans du village, d'après l'avis donné par les deux jeunes messagers dont j'ai déjà fait mention. Notre jeune chef, qui avait entendu les propos des indigènes, insista de nouveau pour nous faire partir, prétendant qu'ils viendraient bientôt nous percer de leurs flèches et de leurs lances. En nous peignant le danger que nous courions, il s'agitait tellement qu'il en écumait. Quoique je ne fusse pas sans quelque appréhension à l'égard des sauvages, je dissimulai, parce que mes compagnons étaient déjà frappés de terreur ; quelques-uns d'entr'eux me demandèrent même si mon dessein

1793. juillet.

était de rester là pour les faire massacrer ? Ma réponse fut la même que la première ; c'est-à-dire, que je ne partirais pas que je n'eusse achevé les opérations que j'avais à faire. En même-tems, je consentis qu'ils embarquâssent tous nos effets, afin que nous fussions prêts à partir à tout instant.

Cependant, les deux grands canots approchèrent du rivage ; et bientôt cinq hommes, avec leurs femmes et leurs enfans, débarquèrent tranquillement. Ils regardèrent avec beaucoup d'étonnement et d'admiration, les instrumens astronomiques, que j'avais tirés de leurs étuis pour faire mes observations. Avec un horizon artificiel, je trouvai que nous étions à 52 deg. 21 min. 33 sec. de latitude septentrionale, et avec l'horizon vrai, à 52 deg. 20 min. 48 sec. (1)

---

(1) Ce lieu forme un côté du canal de la cascade du capitaine Vancouver.

Les Indiens qui venaient de descendre à terre, étaient d'une nation différente de ceux que nous avions déjà vus. Notre jeune guide n'entendait pas leur langue. Je mis un peu de vermillon dans de la graisse fondue, et j'écrivis en gros caractères, sur le côté sud-est du rocher où nous avions couché : — « ALEXANDRE MACKENZIE » est venu du Canada ici, par terre, » le 22 juillet 1793. »

1793. juillet.

Pensant que nous étions trop près du village, je consentis enfin à m'en éloigner. Nous courûmes trois milles au nord-est ; et nous débarquâmes sur une pointe de terre, dans une petite crique, où il n'était pas aisé de nous découvrir, et où l'on ne pouvait nous attaquer que par-devant.

Parmi les objets que les Indiens nous volèrent, était une ligne de sonde, dont je me proposais de me servir dans cette baie. Cependant, il est probable que je n'aurais pas pu trouver le fond à une certaine distance du rivage, du

1793. juillet.

moins si je dois en juger par ce qu'indiquent la terre et l'eau. Les bords de la baie sont d'un roc solide, qui, en quelques endroits, s'élèvent à environ trois cents pieds, et en d'autres, à plus de sept cents au dessus de la haute-mer. Dans les endroits où le roc est couvert d'un peu de terre, croissent des cèdres, des sapins - spruces, des bouleaux blancs et d'autres grands arbres; et des flancs du roc sortent de petits ruisseaux d'une eau limpide, aussi froide que la glace.

Les deux canots que nous avions laissés dans la crique où nous avions couché la nuit précédente, ne tardèrent pas à nous suivre; et quand ils furent prêts à partir, le jeune chef s'y embarqua. Cependant, je me décidai à ne pas permettre qu'il nous quittât, et je le forçai de revenir à terre. Je pensai qu'il valait mieux le mécontenter que souffrir qu'il s'exposât à des désagrémens parmi des étrangers, ou à retourner sans nous chez son père.

Les sauvages qui étaient dans les canots lui firent signe de traverser la montagne, parce qu'ils le prendraient de l'autre côté. Je m'aperçus de ces signes, et n'ayant pas le tems de garder moi-même le jeune Indien, je priai mes gens d'empêcher qu'il ne s'enfuit; mais ils répondirent crûment qu'ils ne voulaient pas se charger de le retenir contre son gré, et je fus obligé de prendre ce soin.

1793. juillet.

Je déterminai enfin la position géographique du lieu où j'étais (1); ce

(1) D'après cinq observations, dont le calcul moyen était de 29° 23′ 48″ à 3 h. 51′ 53″, qu'indiquait ma montre marine, il résultait que cette montre était en arrière

du tems vrai, de	1 h.	22 m.	38 s.
Avant midi, elle l'était de	1	22	44
	2	44	22
Terme moyen . . .	1	22	11
Différence de la montre dans un espace de 9 heures.	»	»	8
	1	22	19

J'observai une émersion du troisième satellite

1793. juillet. qui est, sans doute, l'évènement le plus heureux de mon long, pénible et dangereux voyage ; car il ne fallait qu'un jour nébuleux pour m'empêcher de trouver la longitude (1).

---

de Jupiter, qui me donna 8° 32′ 21″ de différence de longitude. Ensuite une émersion du premier satellite, me donna 8° 31′ 48″. Le terme moyen de ces observations est de 8° 32′ 2″, ce qui est égal à 128° 2′ à l'ouest du méridien de Greenwich.

(1) Le capitaine Mears se trompe, quand il assure d'une manière positive dans la relation de son voyage, qu'il y a un passage du nord-ouest au sud, par le 69e. degré et demi de latitude; car j'ai démontré le contraire dans mon premier voyage. Je ne peux pas m'empêcher de témoigner mon étonnement de ce que ce même capitaine avance qu'il y a un grand bras de mer ou un archipel, entre les îles de Nootka et le continent, par le 52e. ou 53e. deg. de latitude nord. Le capitaine Mears fonde son assertion sur ce que lui a dit le capitaine Grey, commandant d'un navire américain. Or, le capitaine Grey soutient ne lui avoir jamais dit cela. En outre, le contraire est indubitablement prouvé par le voyage du capitaine Vancouver.

A midi, il y eut pleine mer : mais l'eau resta un pied et demi au-dessous de la marque où elle était montée la nuit précédente. Dès que mes observations astronomiques furent achevées, nous nous embarquâmes. Il était alors dix heures du soir. Nous prîmes la même route par où nous étions venus ; et quoique la marée descendît avec rapidité, nous la refoulâmes assez vîte, parce que nous longions les rochers qui bordent la baie, et que mes gens, à qui il tardait d'être loin des habitans de cette côte, pagayaient avec vigueur.

1793. juillet.

Nous aperçûmes plusieurs feux du côté du sud, et à la pointe du jour, on en voyait encore la fumée. A quatre heures et demie du matin, nous arrivâmes dans la crique du Porc-Epic, où nous avions couché le 21. La marée avait achevé de monter, et l'eau était beaucoup plus basse que la première fois que nous étions venus dans cette

1793. juillet. crique. Il nous était aisé d'en juger, puisque la marque de la pleine mer était un peu au-dessus de l'endroit où nous avions allumé du feu. Cette différence des marées est, sans doute, occasionnée par l'effet du vent qui refoule plus ou moins l'eau dans une baie étroite.

En continuant notre route pour regagner la rivière, nous rencontrâmes un canot dans lequel il y avait beaucoup de monde. Les Indiens qui le conduisaient commencèrent par s'éloigner de nous avec vîtesse. Ensuite, ils s'arrêtèrent comme pour nous reconnaître. Cependant, ils nous laissèrent passer sans nous approcher.

L'eau étant beaucoup plus basse que lorsque nous avions descendu la rivière, nous fûmes obligés de débarquer à un mille au-dessous du village. Nous remarquâmes des rangées de pieux plantés le long de la baie ; et à quelques endroits, on avait attaché à ces pieux des machines pour prendre

les veaux marins et les loutres de mer. Ces ouvrages, qui sont très-étendus, doivent avoir coûté beaucoup de tems et de travail. Le seul oiseau que nous vîmes ce jour-là, était un aigle à tête blanche (1). 1793. juillet.

Notre guide nous dit de traîner le canot dans un endroit où la haute marée ne pût pas atteindre, et de l'y laisser. Cependant, il n'attendit pas que cela fût achevé pour se mettre en route; et comme je ne voulais pas le laisser seul, je partis avec lui. Le chemin était très-mauvais et traversait un bois où nous étions arrêtés à tout instant par des halliers. Quand nous sortîmes du bois, et que nous fûmes près du village, je vis tout-à-coup sortir d'une maison et courir vers moi deux hommes armés de poignards, et ayant un air furieux. Le jeune Indien

(1) Nous donnâmes à la baie le nom de *sortie de Mackenzie*.

1793. juillet.

marchait quinze à vingt pas en avant de moi. Ne doutant pas de l'intention des deux sauvages, je m'arrêtai, jetai mon manteau et me mis en état de défense, en les couchant en joue. Heureusement ces sauvages connaissaient l'effet des armes à feu, et ils laissèrent tomber leurs poignards, qui étaient attachés à leur poignet par un cordon. Je pris alors mon fusil de la main gauche, et je tirai mon couteau de chasse.

Bientôt mes deux agresseurs furent joints par plusieurs autres sauvages armés comme eux. Je reconnus dans cette troupe, l'homme que j'ai dit plus haut avoir été si importun et être entré dans mon canot malgré moi. Il répétait encore les noms de *Macoubah* et de *Benzins*, montrant par des gestes, comme la première fois, qu'ils lui avaient tiré des coups de fusil. Avant d'apercevoir ce sauvage, mon ame restait calme ; mais dès l'instant qu'il parut,

jugeant qu'il était l'auteur du péril qui me menaçait, je sentis un violent désir de vengeance, et s'il eût été plus près de moi, j'aurais peut-être mis pour jamais un terme à son insolence.

1793. juillet.

Les autres sauvages s'approchèrent, et l'un d'eux passant derrière moi, me saisit dans ses bras. Je me fus bientôt débarrassé de lui; mais j'ignore pourquoi il ne profita pas de cette occasion pour me plonger son poignard dans le sein. D'ailleurs, cette troupe était certainement plus forte que moi. Si nous en étions venus aux mains, j'aurais pu tuer un ou deux hommes; mais le reste m'aurait accablé.

L'un de mes gens parut hors du bois : aussitôt les sauvages prirent la fuite, et allèrent se réfugier dans les maisons d'où ils étaient sortis. Cependant il s'écoula plus de dix minutes avant que tous mes compagnons m'eussent rejoints; et comme ils arrivèrent l'un après l'autre, si les sauvages

avaient su profiter de leur avantage ;
1793. ils nous auraient massacrés successive-
juillet. ment. Enfin si, lorsque ces barbares m'entouraient, ils avaient osé me poignarder, le trépas de mes gens eût été la suite nécessaire du mien, et aucun d'eux ne serait revenu dans sa patrie, conter l'horrible sort de ses compagnons.

Après avoir appris à mes gens à quel péril je venais d'échapper, je leur dis que j'étais résolu à faire sentir aux sauvages l'indignité de leur conduite, et à les forcer de rendre, non-seulement mon chapeau et mon manteau, qu'ils avaient enlevé au moment où ils s'étaient pressés autour de moi, mais les objets qu'on nous avait volés dans la baie. Je parlais de ces derniers objets, parce que je savais que les hommes que nous avions vus dans les trois canots de nos voleurs, se trouvaient, pour la plupart, dans le village. Je recommandai à mes compagnons de bien

amorcer leurs fusils, et de se préparer à s'en servir vaillamment, si les circonstances l'exigeaient. 1793. juillet.

Nous marchâmes droit à la maison des sauvages; et après nous être mis en ligne devant la porte, nous fîmes des signes pour que l'un d'eux vînt nous parler. Au bout de quelque tems, le jeune chef se présenta, et nous dit que les gens des canots étaient venus raconter à ses amis que nous l'avions très-maltraité, et qu'ensuite nous avions tué quatre de leurs compatriotes qui s'étaient trouvés dans la baie. Quand j'eus fait entendre aux sauvages, autant qu'il m'était possible, combien ce récit était mensonger, j'insistai pour qu'on nous rendît tout ce qu'on nous avait pris, et pour qu'on nous fournît une certaine quantité de poisson; et j'assurai que si l'on ne se soumettait pas à ces conditions, nous ne partirions pas.

Les sauvages alarmés nous resti-

1793. Juillet. tuèrent les choses volées, et nous apportèrent quelques poissons secs. Alors nous nous réconciliâmes avec nos agresseurs : mais le jeune chef qui nous avait servi de guide, était si épouvanté, qu'il ne voulut pas rester plus long-tems avec nous. Il nous conjura, en même-tems, de nous en retourner dans le canot de son père, parce qu'autrement, dit-il, il arriverait quelque malheur. Cependant, avant de m'embarquer, je voulus attendre qu'il fût midi, pour prendre hauteur et déterminer la latitude du village. Elle est de 52 deg. 23 min. 43 sec. nord (1).

Nous fîmes connaître aux habitans que nous n'avions pas assez de quoi manger, et sur-le-champ ils nous apportèrent deux saumons. Ensuite nous leur dîmes qu'il nous manquait des

(1) On a vu plus haut qu'il nomma ce lieu, *le village des Coquins.*

perches pour pousser le canot ; et ils nous les fournirent avec la meme promptitude ; tant il leur tardait que nous fussions partis ! Malgré cela j'eus soin de payer tout ce qu'on nous donna, et je n'oubliai pas le louage du canot qui nous avait portés dans la baie.

1793. juillet.

CHAPITRE XII.

M. Mackenzie et ses compagnons remontent la rivière du Saumon. Détails sur les habitans des bords de cette rivière.

1793. juillet. Le courant de la rivière du Saumon était si rapide et si difficile à refouler, que mes gens désiraient que nous fissions la route par terre. Je l'aurais bien voulu moi-même ; mais un de mes chasseurs indiens était si faible, qu'il se trouvait hors d'état de marcher, et nous ne pouvions pas l'abandonner. Il avait été malade pendant quelque tems ; et, à vrai dire, nous nous étions tous, plus ou moins, ressentis des rhumes que nous avait occasionné l'air de la côte.

Quatre hommes partirent avec le ca-

not, et restèrent une heure pour faire — un demi-mille. Pendant ce tems-là, le 1793. sauvage audacieux dont j'ai parlé plu- juillet. sieurs fois, partit avec quatre de ses compagnons, et ils allèrent s'embarquer, pour remonter la rivière, dans un canot qui les attendait au-dessus de la cascade. Il y avait dans ce canot autant de caisses que d'hommes. Toutes ces circonstances furent cause d'une nouvelle inquiétude; et l'on ne douta pas, parmi mes gens, que nous ne fussions exposés, dans les villages où nous allions passer, à des désagrémens et à des dangers pareils à ceux auxquels nous avions déjà échappé. On n'oublia pas de remarquer aussi que le jeune chef nous avait quittés d'une manière qui ne pouvait que nous nuire dans l'esprit de son père et de ses amis.

Enfin, le canot arriva; et alors mes gens déclarèrent du ton le plus ferme et le plus décidé, qu'ils ne voulaient

1793. juillet.

pas le conduire plus loin. Bientôt après, instruit du départ du sauvage ennemi et de ses quatre compagnons, ainsi que des autres circonstances dont je viens de rendre compte, ils s'emportèrent avec une violence extraordinaire; et la plupart d'entr'eux annoncèrent qu'ils étaient résolus à tenter de traverser les montagnes, et de regagner le chemin par lequel nous étions arrivés au premier village (1). Dans ce dessein, ils jetèrent dans la rivière tout ce qu'ils avaient, à l'exception de leurs couvertes.

Cependant je restais tranquillement assis sur une pierre, contemplant mes frénétiques compagnons, et espérant que, quand le premier moment de terreur et d'extravagance serait passé, ils pourraient écouter la raison et voir que leur projet était insensé. Mais quand je vis qu'ils persistaient à vou-

(1) Le village des Amis.

loir l'exécuter, je rompis le silence, 1793.
et j'employai les raisonnemens que je juillet.
crus les plus propres à les en détourner. Je commençai par réprimander sévèrement mon jeune chasseur sur ce qu'il excitait les autres à entreprendre follement de traverser les montagnes. Je m'adressai ensuite à tous, pour leur représenter la difficulté de gravir des montagnes couvertes d'une neige éternelle. Je leur observai que nous n'avions avec nous que pour deux jours de provisions, et que si nous osions faire ce qu'ils voulaient, nous péririons infailliblement de froid et de faim. Je leur dis en même tems, qu'il y avait de la démence à redouter un danger qui peut-être n'existait pas, et qui, s'il existait, nous avions dans nos mains le moyen d'en triompher. Je tâchai de leur faire sentir combien il y aurait d'injustice et d'inhumanité à abandonner, à laisser périr de besoin et sans secours, le pauvre Indien

1793. juillet.

qui était malade. J'ajoutai enfin, que mon objet étant rempli, je ne pouvais avoir en vue que le salut commun, et que le seul vœu que je formais, était de suivre la route la plus sûre, et d'employer les meilleurs moyens pour éviter tous les obstacles qui pourraient s'opposer à nos vues.

Mon patron de canot qui, depuis cinq ans, m'accompagnait en cette qualité, déclara sur-le-champ qu'il était résolu à me suivre par-tout où j'irais; mais qu'il ne rentrerait pas dans le canot qu'il venait de quitter, parce qu'il l'avait juré solemnellement tandis qu'il remontait la passe rapide. Son exemple fut suivi par les autres, à l'exception de deux qui, avec M. Mackay (1), le chasseur malade et moi, entrèrent dans le canot.

---

(1) Je dois déclarer ici qu'en toute occasion, j'eus lieu d'être satisfait de la conduite de M. Mackay.

Le courant était si fort, que nous fûmes presque continuellement obligés de nous haler sur les branches des arbres qui bordaient la rivière. Aussi, notre marche était, ainsi qu'on peut bien l'imaginer, aussi ennuyeuse que fatigante. Ceux de nos compagnons qui allaient par terre, étaient à tout instant obligés de s'arrêter pour nous attendre. Ils s'étaient chargés de porter le fusil de M. Mackay, qui se trouva perdu au moment où nous pensions en avoir grand besoin; car deux canots, dans lesquels il y avait seize Indiens, descendaient le fleuve, et s'approchaient de nous. La crainte que nous causa leur rencontre, ne fut dissipée que lorsque nous les eûmes vus passer à côté de nous, avec la rapidité de l'éclair.

1793. juillet.

Enfin, nous arrivâmes à la vue d'une maison, et nous vîmes le jeune chef et six autres Indiens embarqués dans un canot, et venir au-devant de nous. Cela nous fit d'autant plus de plaisir,

1793. juillet.

que nous en inférâmes que les sauvages qui nous avaient précédés, et dont, à juste titre, nous soupçonnions les desseins, n'avaient pas réussi à inspirer aux habitans des préventions contre nous. Nous débarquâmes devant la maison, où l'on nous accueillit très-amicalement; et après avoir acheté quelques poissons, nous continuâmes notre route.

Il était presque nuit lorsque nous atteignîmes l'autre maison. Les premières personnes que nous vîmes en entrant, était le sauvage turbulent et ses quatre compagnons. Cette rencontre fut très-désagréable pour nous. Mais nous fûmes bien reçus par les gens de la maison, qui s'empressèrent de nous présenter des poissons et des fruits (1). Nous apprîmes alors que les sauvages qui nous avaient causé tant d'inquiétude, habitaient les îles

---

(1) Des baies.

de la baie, et vendaient différens objets, tels que de l'écorce de cèdre, préparée pour être employée à faire des nattes, des œufs de poissons, du cuivre, du fer et des grains de collier, qu'ils se procuraient sur la côte. Ils recevaient en échange de ces différens objets, du saumon rôti, des pains d'écorce d'arbre à ciguë, de l'oseille et des baies amères.

1793. juillet.

Après avoir soupé, et nous être pourvus de saumon pour la provision du lendemain, mes gens allèrent se coucher, à l'exception d'un seul que je fis veiller avec moi.

Après minuit, je fis lever M. Mackay et un Canadien, pour qu'ils veillâssent à leur tour. Mais comme tout paraissait fort tranquille dans la maison, je leur dis un moment après, de se recoucher. Le matin, je fus le premier réveillé, et j'envoyai M. Mackay, voir si notre canot était à la place où nous l'avions laissé. A son

mardi 23.

1793, juillet.

retour, il me dit que les insulaires avaient chargé leurs marchandises dans notre canot, et qu'ils étaient prêts à partir. A l'instant je courus au bord de la rivière, et je saisis la proue du canot. Je l'aurais certainement renversé; et trois hommes qui y étaient embarqués, ainsi que beaucoup de marchandises, seraient allés au fond de la rivière, si je n'avais pas été arrêté par un des Indiens de la maison, qui m'avait déjà montré beaucoup d'honnêteté. Il me dit que ce canot était celui des insulaires, et que le jeune chef avait emmené le nôtre. Pendant que cet Indien me parlait, les deux insulaires qui étaient encore à terre, sautèrent lestement dans le canot, et poussèrent au large, avec toute la promptitude que pouvait leur donner la peur.

Nous nous trouvâmes encore une fois, et sans guide et sans canot. Mais nous fûmes assez heureux pour engager

sans beaucoup de difficulté, deux des Indiens de la maison, à nous accompagner. Sans ce secours, il nous eût été impossible de continuer à refouler le courant.

1793. juillet.

La maison étant située sur une île, nous déposâmes sur le rivage ceux de nos gens qui voulaient aller à pied, et nous remontâmes jusques à la pêcherie de nos conducteurs. Là, ils nous proposèrent de nous mettre à terre, ainsi que le peu de bagage que nous avions; mais comme nos compagnons étaient sur la rive opposée, nous ne voulûmes pas descendre, et nous obtînmes des Indiens qu'ils nous conduiraient plus loin. Peu après, nous rencontrâmes le chef qui nous avait si bien traités à notre premier passage. Il pêchait à la seine avec deux canots, et il avait déjà pris une quantité considérable de saumon. Il nous fit embarquer dans un de ses canots, et nous remontâmes la rivière avec beaucoup de

1793. juillet.

vîtesse. Les habitans des bords de cette rivière déploient une agilité et une adresse étonnantes, en refoulant le courant. Dans la passe qui semblait être la plus dangereuse, le chef et ses gens s'amusèrent à faire entrer beaucoup d'eau dans le canot, pour nous effrayer.

Nous nous arrêtâmes dans la maison du chef. A peine fûmes-nous assis, qu'on nous servit un saumon à chacun. Nos gens parurent être sur la rive opposée, et le chef envoya un canot pour les prendre. Ils furent traités comme nous, et après qu'ils eurent achevé de manger, ils se remirent en marche. Nous partîmes aussi avec le chef et un de ses gens, qui se chargèrent de nous conduire.

A cinq heures après-midi, nous abordâmes dans une île où il y avait deux maisons que nous n'avions pas vues en descendant la rivière. Comme nos conducteurs trouvèrent qu'il était

assez tard pour s'arrêter, nous fûmes obligés d'envoyer chercher ceux de nos compagnons qui allaient à pied.

L'un de nos gens qui marchait un peu en avant des autres, fut attaqué par une ourse, suivie de deux oursins : heureusement qu'un de ses camarades survint, et d'un coup de fusil abattit l'ourse. La crainte les empêcha, sans doute, de tuer aussi les petits. Ils apportèrent une partie de leur proie. Nous en mangeâmes : elle n'était ni bonne, ni mauvaise. Nous apprîmes que notre guide, c'est-à-dire le jeune chef du grand village, avait passé à pied, de très-bon matin, près de l'île où nous couchâmes.

Les habitans de l'île pêchent non-seulement des saumons, mais une grande quantité d'une autre espèce de poisson, qui pèse depuis quinze jusqu'à quarante livres. Ce poisson est plus large que le saumon ; il a le dos arqué ; ses écailles sont grisâtres, et sa

chair est très-blanche, mais non pas
1793. d'un très-bon goût. Sa mâchoire et ses
juillet. dents ressemblent à celles d'un chien ; ses dents sont plus grandes et plus fortes que celles de toutes les autres espèces de poissons de la même grandeur, que j'ai vues. Celles de devant sont recourbées comme les griffes d'un oiseau de proie. Il aime beaucoup les hauts-fonds. Les indigènes donnent à ce poisson le nom de *Dilly*.

Les habitans des deux maisons nous fournirent autant de poisson et de fruits que nous pûmes en manger. Ces fruits étaient des baies d'une espèce que je ne connaissais pas, et d'un goût exquis. Nous trouvâmes, en traversant les bois de cette partie de l'Amérique, trois différentes espèces de groseilles, qui y abondaient.

jeudi 25. Je fus debout avant le lever du soleil. Le tems était très-beau. Les Indiens qui devaient nous accompagner, allèrent visiter leurs filets et leurs nas-

ses, et en tirèrent beaucoup de poissons, qu'ils attachèrent à une corde qui pendait dans la rivière. 1793. juillet.

Nous nous embarquâmes au nombre de quinze personnes ; mais nous mîmes une partie de mes gens à terre, sur la rive méridionale ; car si tout le monde fût resté dans le canot, nous n'aurions jamais pu refouler le courant. Les halliers étaient si épais, que nos piétons eurent beaucoup de peine à les traverser. A neuf heures, nous fûmes obligés de les attendre, pour leur faire traverser une rivière affluente, qui vient du sud, et n'est pas guéable. Peu de tems après, nous vîmes deux maisons désertes, situées au-dessous d'une passe rapide, où, pour complaire à nos conducteurs, il nous fallut débarquer.

Nous trouvâmes, en descendant à terre, un chemin qui menait d'un côté opposé au village. Au lieu de le suivre d'abord, nous eûmes la curiosité d'al-

1793. juillet. ler visiter les maisons (1) : mais nous en fûmes bien punis ; il y avait tant de puces, que nous en fûmes à l'instant couverts. Nous n'eûmes d'autre moyen de nous en délivrer, que d'aller nous mettre dans l'eau. Il n'y avait pas, autour des maisons, un seul endroit où l'herbe ne fût pas remplie de ces insectes.

Les Indiens nous proposèrent de nous servir de guides ; et ils nous firent passer par un sentier très-commode. Cependant, ils marchaient si vîte, que nous n'étions pas tous en état d'aller comme eux. Le chasseur malade, sur-tout, nous retardait beaucoup. A la fin, nos prétendus guides finirent par disparaître. J'aurais pourtant bien désiré qu'ils nous eussent accompagnés jusqu'au village, afin que leur présence eût aidé à détruire les impressions fâcheuses que les rapports du jeune chef pouvaient avoir faites sur

(1) Elles étaient élevées sur des poteaux.

l'esprit de son père ; car il y avait tout lieu de croire que ces rapports ne nous étaient pas favorables. 1793. juillet.

Le chemin que nous suivîmes traversait une forêt où croissaient les plus magnifiques cèdres que j'aie jamais vus. Je mesurai plusieurs de ces arbres, qui avaient vingt-quatre pieds de circonférence et étaient d'une hauteur proportionnée. Il y avait aussi des aunes d'une grandeur et d'une hauteur extraordinaires. Quelques-uns avaient sept pieds et demi de circonférence, et s'élevaient de quarante pieds indépendamment des branches. Mes gens m'assurèrent que, dans la route, ils avaient vu et des aunes et des cèdres encore plus beaux. Les autres arbres étaient l'arbre à ciguë, le bouleau blanc, deux espèces de sapins, et des saules. Il me parut que plusieurs cèdres avaient été sondés par les Indiens qui, les ayant trouvés creux, et par conséquent peu propres à servir pour faire des canots, ne les

1793. juillet. avaient pas coupés. Il y a dans la forêt fort peu de halliers. Le sol y est noir, gras et sans doute très-propre à récompenser la main qui le cultiverait. Les restes d'ossemens que je vis dans certaines parties de la forêt, me firent juger que les indigènes y brûlaient leurs morts.

Etant incertain de l'accueil que nous recevrions dans le village, j'examinai les armes et les munitions de mes gens; et je donnai un de mes pistolets à M. Mackay qui, malheureusement, avait perdu son fusil. Ce qui, indépendamment des rapports du jeune chef, nous faisait craindre d'être mal reçus, c'est que nous avions appris, par l'un de nos derniers guides, la mort du malade à qui j'avais fait prendre quelques gouttes de baume de Turlington; et il était possible qu'on me soupçonnât d'avoir avancé sa fin.

A une heure après-midi, nous arrivâmes sur le bord de la rivière opposé

au grand village. Tout nous parut être fort tranquille dans le village. Plusieurs Indiens qui pêchaient au-dessus et au-dessous de la digue, s'empressèrent de venir nous prendre dans leurs canots, pour nous passer la rivière. Les habitans se portèrent en foule sur le bord de l'eau ; mais je ne reconnus, parmi eux, personne de la famille du chef. Ils me firent signe d'aller chez lui. Moi, je leur fis entendre à mon tour, de ne pas trop se presser autour de nous, et je traçai une ligne que je leur enjoignis de ne pas passer. Je recommandai alors à M. Mackay et à mes autres compagnons, de rester là, avec leurs armes bien amorcées, et de tenir les Indiens à une certaine distance, parce que je voulais aller seul chez le chef. Je leur dis, en même tems, qu'au premier coup de pistolet qu'ils entendraient, ils n'avaient qu'à se sauver ; et je leur observai qu'il serait inutile et dangereux de venir à mon secours,

1793. juillet.

— puisque je ne ferais usage de mes
1793. pistolets, qu'à la dernière extrémité,
juillet. et lorsque je serais certain que les sauvages voudraient me faire périr. Je remis mon fusil à M. Mackay, et ayant deux pistolets bien chargés à ma ceinture, et un poignard à la main, je partis pour me rendre à la maison du chef. J'avais à traverser un bois dans lequel je trouvai plusieurs sentiers. Ne reconnaissant pas celui qui conduisait droit à la maison, j'en suivis un qui me mena derrière cette même maison; et comme il y avait eu beaucoup de changemens depuis mon passage, je crus m'être trompé de chemin. Cependant je continuai à marcher, et bientôt je rencontrai la femme du chef, qui me dit que cet Indien était dans la maison voisine. En faisant le tour de la maison, je vis qu'on avait ouvert les côtés du toît, et ajouté deux aîles presqu'aussi longues que le principal corps-de-logis. Je remarquai, en

même tems, que dans ces deux aîles, on avait pendu tout autour des saumons aussi près les uns des autres qu'il était possible. Ne voyant ni le chef ni aucun autre homme, je m'assis sur une grosse pierre, à côté de quelques femmes qui mangeaient des œufs de saumon et des baies. Elles m'invitèrent à partager leur repas; j'allais me mettre à manger, lorsque je vis arriver M. Mackay. Et lui et mes autres compagnons avaient été très-inquiets, en me voyant aller seul chez le chef; et les craintes du premier avaient encore été augmentées par un vieillard qu'il avait rencontré dans le bois, et qui lui avait fait plusieurs signes pour l'engager à s'en retourner.

1793.
juillet.

M. Mackay n'avait point apporté de fusil; je lui donnai un de mes pistolets. Toutefois voyant que les femmes continuaient à manger sans faire la moindre attention à nous, je ne pouvais pas me persuader que les Indiens

—— 1793. juillet. eussent des intentions hostiles, et voulussent attenter à notre vie. La seule chose qui m'inspirait quelques soupçons, et me faisait penser que nous ne serions pas reçus comme la première fois, c'est qu'aucun des hommes de la maison ne se montrait. A la fin pourtant, le chef parut, suivi de celui de ses fils qui nous avait servi de guide. Le mécontentement était peint sur la figure du vieillard. Il tenait à la main un sachet à tabac, orné de grains de verroterie, que son fils avait volé à M. Mackay; et quand il fut à trois ou quatre pas de moi, il me le jeta avec un air d'indignation, et se retira. Je le suivis, et rencontrant son fils sur mes pas, je lui pris la main comme de coutume. Mais le jeune Indien ne répondit pas d'un air très-cordial à cette salutation. Il me fit presqu'aussitôt signe de décharger mon pistolet, et de lui remettre mon couteau de chasse

que M. Mackay venait de m'apporter. On imagine bien que je n'acquiesçai point à ses demandes. 1793. juillet.

Cependant je joignis le chef. Alors ce vieillard me fit entendre que la perte d'un fils lui causait une profonde tristesse, et il me montra, pour preuve de son deuil, qu'il avait coupé ses cheveux et noirci son visage. Il me dit aussi qu'il avait eu les plus grandes inquiétudes au sujet de celui de ses fils qui était venu avec moi et mes compagnons à la mer ; parce qu'il avait craint qu'il n'eût été tué par nous, ou que nous n'eussions tous péri.

Quand le vieux chef eut cessé de parler, je le pris par la main, ainsi que son fils, et je les priai, l'un et l'autre, de venir dans l'endroit où j'avais laissé mes gens. Ils m'y accompagnèrent en effet. Mes compagnons furent très-satisfaits de nous revoir M. Mackay et moi ; car notre longue

1793. juillet.

absence leur avait fait faire les plus tristes conjectures.

Je fis alors un présent au jeune chef, en récompense des services qu'il m'avait rendus, en m'accompagnant à la mer. J'offris aussi un présent à son père, pour lui prouver combien j'étais sensible aux attentions qu'il avait eues pour moi et pour mes gens, à notre premier passage. Je leur donnai du drap et des couteaux, avec une petite portion des différentes choses qui me restaient. Ces cadeaux eurent tout l'effet que nous désirions; c'est-à-dire que le vieux chef et son fils nous rendirent leur bienveillance. Mais ces sauvages sont d'un caractère si changeant, qu'on ne peut jamais compter sur eux. J'achetai de ces Indiens trois robes et deux peaux de loutres de mer; et j'en aurais pu obtenir bien davantage, si j'avais voulu leur donner en échange les choses qu'ils me demandaient.

Je fis entendre au chef, que nous

allions faire , moi et mes gens , un très-long voyage , et que nous avions besoin de poisson. Sur le-champ , il nous dit de le suivre. Dès que nous entrâmes dans sa maison , on nous fit asseoir : on étendit des nattes devant nous , et on nous servit un saumon à chacun.

1793. juillet.

Pendant que nous étions dans la maison du chef, on nous dit que le chien que nous avions perdu avait été souvent entendu hurlant autour du village , et qu'on croyait que la nuit il sortait du bois pour venir autour des maisons , manger des restes de poissons. Je chargeai aussitôt M. Mackay et un autre de mes compagnons , de parcourir le bois , pour tâcher de trouver mon chien : mais ils ne purent pas le rencontrer.

Lorsque je témoignai le désir de poursuivre mon voyage , le chef se fit apporter dix saumons rôtis , et me les présenta. Ensuite , il m'accompa-

1793. juillet. gna avec son fils et beaucoup d'autres Indiens, jusqu'à la dernière maison du village, où mes compagnons et moi nous prîmes congé d'eux. Il était alors trois heures après-midi.

Je dis à M. Mackay de marcher devant à grands pas, et aux autres de le suivre un à un, à la manière des sauvages, attendu que je voulais faire l'arrière-garde. Je pris cette mesure, parce que j'avais remarqué parmi les indigènes, une sorte de trouble et d'embarras, dont je ne pouvais pas deviner la cause. Cela me faisait soupçonner qu'on tramait contre nous quelque complot; et à mesure que nous marchions, mes soupçons furent accrus par le bruit et le tumulte qu'on entendait dans le village. Bientôt nous en vîmes sortir une troupe d'Indiens. Quelques-uns nous faisaient signe de nous arrêter, et les autres passèrent près de moi, en courant. Je reconnus que ceux qui nous suivaient étaient du

nombre des étrangers qui vivent parmi les indigènes, et que ceux-ci tiennent dans la crainte et la sujétion. L'un de ces étrangers me fit signe que nous nous trompions de chemin. Alors je criai à M. Mackay de s'arrêter ; et il n'en fallut pas davantage pour faire croire à mes gens qu'on allait nous attaquer. Quand je les eus rassurés, mon chasseur nous dit que le tumulte que avions entendu était l'effet d'un débat qui s'était élevé entre les habitans du village, pour savoir s'ils nous arrêteraient. D'après cet avis, dès que nous fûmes dans le chemin que nous devions suivre, je pris les mesures nécessaires pour que nous fussions bien en état de défense, si les hommes volages qui s'étaient montrés nos amis, encore si récemment, allaient entreprendre de devenir nos ennemis.

1793. juillet.

Nous traversâmes une forêt de grands cèdres, à côté de laquelle se prolongeait une chaine de hautes montagnes

1793. juillet.

hérissées de rochers. Nous ne pouvions pas voir la rivière du Saumon ; mais le sentier que nous suivions paraissait très-fréquenté, quoiqu'il fût incommode par rapport aux grosses pierres qui se trouvaient à côté, et souvent l'embarrassaient.

Tandis que nous étions en route, nous éprouvâmes tout le plaisir qu'on a à retrouver un ami qu'on a cru perdu, en voyant tout-à-coup reparaître notre chien. Il sembla quelque tems n'avoir plus son intelligence première. Il courait avec un air égaré, tantôt en avant, tantôt en arrière ; et quoiqu'il suivît notre chemin, je ne pus pas l'engager à venir près de moi. Quelquefois il paraissait vouloir s'approcher de nous, comme s'il nous eût reconnus ; et soudain il s'élançait en arrière, comme si notre aspect l'eût effrayé. Ce pauvre animal était devenu extrêmement maigre. Nous laissions tomber de tems en tems des morceaux de poisson, pour

arcs n'ont pas plus de deux pieds et demi de long. Ils sont faits avec un jet de cèdre rouge, dont une face n'est que pelée, sans que le fil du bois soit altéré par aucun outil, et dont l'autre est garnie de nerfs qu'on y colle dans toute la longueur. Quoique cet arc ait l'air très-foible, il décoche une flèche avec beaucoup de force, et l'envoie à une très-grande distance. La lance a environ dix pieds de long, et est garnie d'une pointe de fer. Les dagues, ou les poignards qu'ont ces Indiens, sont de différente espèce. Il y en a de fabrique espagnole, de fabrique anglaise, et enfin de fabrique américaine.

1793. juillet.

Les meubles et ustensiles de ce peuple sont des coffres, des boîtes, des vases de bois de diverse sorte, et d'autres faits avec du ouatape. Ils se servent de ces vases pour mettre leurs provisions, pour charrier de l'eau, et pour faire cuire leur manger. Les

1793. juillet. femmes fendent et nettoyent le poisson avec de grandes coquilles de moule qui semblent être très-propres à cet usage.

Les ornemens des hommes, ainsi que ceux des femmes, sont des colliers en cordons, et des colliers en plaque, des pendants d'oreille, des bracelets qu'ils portent au poignet et au-dessus du coude, des anneaux qu'ils mettent à la jambe, et diverses autres parures.

Ces Indiens brûlent les morts, et montrent leur deuil en coupant leurs cheveux, et en se peignant le visage en noir. Je vis chez eux des endroits où l'on avait dressé des bûchers funèbres; mais je n'y aperçus ni des tombeaux, ni aucun autre monument consacré à la mémoire des morts; ce qui m'étonna d'autant plus, que je venais d'être témoin des soins pieux avec lesquels leurs voisins érigeaient et conservaient ces monumens.

D'après le grand nombre de canots

qu'il les ramassât. Peu-à-peu il recouvra tout son instinct. 1793. juillet.

Lorsque la nuit commença, nous nous arrêtâmes à peu de distance de la rivière : mais nous n'ôsâmes pas allumer du feu. Chacun de nous se coucha au pied d'un arbre, enveloppé dans ses habits, et ayant son fusil à côté de lui. Nous étions un peu éloignés du chemin. Nous n'avions pas établi de sentinelle. Chacun était chargé de veiller à sa propre sureté.

Nous ne fûmes point troublés dans la nuit ; mais nous n'en dormîmes guère mieux. Dès que le jour parut, nous nous mîmes en route, marchant avec toute la célérité possible, jusqu'à ce que nous fûmes rendus au premier village qu'on rencontre en descendant la rivière du Saumon, et auquel je donnai le nom de *Village des Amis*. vend. 26.

Le tems était très-beau, et il n'était que huit heures du matin, lorsque nous arrivâmes au village. Il y avait eu beau-

1793. juillet.

coup de changemens relatifs au lieu même, depuis le peu de tems que nous y avions passé. On y avait construit cinq maisons de plus, qui étaient remplies de saumon ; et le nombre des habitans avait augmenté à proportion. Nous fûmes reçus avec bienveillance. On envoya, sans tarder, un messager au chef, pour l'avertir de notre arrivée. Ce chef, nommé *Soucomlick*, était à la pêche du côté de la digue. Il s'empressa de se rendre au village, et ne nous montra pas moins de cordialité que ses compatriotes. Il nous conduisit dans sa maison, où nous fûmes traités avec de grandes marques de respect et avec tous les soins d'une généreuse hospitalité. En un mot, Soucomlick se conduisit envers nous avec tant d'affection et de bonté, que je ne balançai pas à lui faire présent des choses que je crus les plus propres à lui faire plaisir. Je lui donnai deux aunes de drap bleu une hache, des couteaux, et plusieurs

autres objets. Il me présenta, en retour, une coquille semblable au-dessous d'une huitre de Guernesey, mais plus grande. J'ignore d'où les Indiens de ces contrées tirent ces sortes de coquilles ; mais ils les taillent, les polissent et en font des bracelets, des pendants d'oreille, et d'autres ornemens.

1793. juillet.

Soucomlick me dit qu'il était bien fâché de n'avoir pas à m'offrir des peaux de loutre de mer ; et il m'assura qu'il s'en procurerait en quantité, pour les donner à moi ou à mes amis, quand nous reviendrions par mer. Il parlait ainsi, parce que je crus à-propos de laisser croire aux Indiens que notre intention était de retourner sur la côte avec des vaisseaux. Soucomlick me pria instamment de lui apporter un fusil, ainsi que de la poudre et du plomb. A ses autres marques de bienveillance, ce jeune chef ajouta une aussi grande provision de poisson que nous le dési-

1793. juillet.

râmes. J'aurais pu me procurer dans le village des Amis, beaucoup de choses curieuses ; mais j'y renonçai, parce qu'il aurait fallu les charrier à plus de trois cents milles de distance, à travers les montagnes.

Notre présence dans le village des Amis, n'interrompit pas beaucoup les travaux des habitans. Elle ne causa pas le moindre dérangement chez les femmes qui étaient, en ce moment, occupées à faire bouillir de l'oseille et différentes espèces de baies, avec des œufs de saumon. Elles se servaient, pour cela, de grands vases carrés de bois de cèdre. Quand cette espèce de bouillie eut acquis une certaine consistance, elles la versèrent avec des cuillers de bois dans des formes d'environ douze pouces carrés et d'un pouce de haut, dont le fond était couvert d'une feuille de je ne sais quelle plante. Ensuite, elles exposèrent les formes au soleil, et ce qu'elles contenaient forma

bientôt autant de petits gâteaux. Les œufs de saumon qu'on mêle avec des baies amères, sont cuits de la même manière. La quantité qu'on en prépare chez les habitans de cette partie de l'Amérique, prouve que c'est pour eux un des principaux articles de subsistance, et que probablement ils en font commerce. Ils ont des coffres portatifs, en bois de cèdre, dans lesquels ils mettent ces gâteaux, ainsi que le saumon sec et le saumon rôti. Je ne crois pas que ces Indiens se nourrissent d'autre chose que de poisson et de gâteaux ; et s'ils mangent de la viande, ce n'est que de celle de veau marin et de loutre de mer. Le seul exemple du contraire, que j'ai vu, c'est lorsque le jeune Indien qui m'accompagna dans la baie, mangea un porc-épic, avec deux de mes gens, ainsi que je l'ai raconté plus haut. J'ignore pourtant si ces sauvages s'abstiennent de viande durant toute l'année, ou

1793. juillet.

1793. juillet.

seulement pendant le tems de la pêche du saumon, ou, enfin, s'il y a parmi eux quelque caste qui ait, à cet égard, une conformité d'usages avec celles de l'Inde. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'ils ne sont point chasseurs, et qu'ils montrèrent une grande horreur pour la chair de renne, que moi et mes compagnons nous avions apportée dans leur village, la première fois que nous y passâmes.

Ces Indiens nous prièrent, à notre premier passage, de ne pas nous servir de nos armes à feu, de peur que le bruit qu'elles feraient n'effrayât le saumon; mais au retour, ils désirèrent que je leur expliquâsse l'effet de ces armes, et la manière dont on s'en servait. Mais quoique leur conduite à notre égard fût très-amicale, et que je ne leur visse d'autres armes que quelque dague, je ne crus pas qu'il fût prudent de décharger nos fusils. Je me contentai de tirer un

coup de pistolet à un arbre où j'avais fait un rond ; et quand ils virent que de cinq postes que j'avais mis dans mon pistolet, quatre entrèrent dans le rond, ils restèrent confondus d'étonnement et d'admiration.

1793. juillet.

Les Indiens des bords de la rivière du Saumon, sont en général d'une taille moyenne, bien plantés, et plus charnus que ceux qui vivent plus avant dans l'intérieur du pays. Ils ont le visage rond, les os des joues proéminens, et le teint aussi olivâtre que cuivré. Leur œil est petit, et d'un gris mêlé d'une teinte rouge. Ils ont la tête en forme de coin, et les cheveux d'un brun foncé. Quelques-uns les portent dans toute leur longueur, les peignent très-soigneusement, partagent ceux du haut de la tête et des faces en plusieurs nœuds, et laissent flotter ceux de derrière sur leurs épaules. D'autres les divisent en plusieurs tresses, et les chargent de terre brune, au point que

1793. juillet.

le peigne ne peut plus y passer. Aussi ont-ils toujours un morceau de bois pointu, pour satisfaire aux démangeaisons presque continuelles qu'ils sentent à la tête.

Les femmes de cette nation ont de la disposition à l'embonpoint. Elles portent les cheveux courts. Il y en a beaucoup qui ont les jambes engorgées, ce qui provient sans doute de ce qu'elles sont presque toujours assises. Elles n'ont pas d'autre posture, soit qu'elles filent ou tissent, soit qu'elles préparent leur poisson ou qu'elles soignent leurs enfans. Les enfans sont en petit nombre. Le berceau dans lequel on les met, est différent de ceux dont se servent les autres nations sauvages. C'est une planche d'une longueur suffisante, avec un couvercle cintré. On y étend de la mousse, et on y met l'enfant bien emmaillotté. Il y a dans le berceau un conduit pour faire couler l'urine. Les femmes portent ces berceaux attachés

à une corde qui passe sur une épaule et sous l'autre ; de sorte que, lorsque l'enfant a besoin de teter, il est facile de l'appliquer au sein. J'ai vu plusieurs enfans, dont la tête était entre deux petites planches revêtues de cuir. On met ainsi la tête des enfans, pour leur donner la forme d'un coin.

Les femmes de cette nation portent pour vêtement, une robe, tantôt flottante, tantôt attachée vers le milieu du corps avec une ceinture. Elles ont en outre le petit tablier à frange dont j'ai déjà parlé, et un bonnet qui a la forme d'une jatte renversée. Indépendamment de leur robe et de leur bonnet, les hommes portent, quand il pleut, une natte ronde, dans le milieu de laquelle il y a un trou pour passer la tête, et qui, en s'étendant sur les épaules, les garantit de l'humidité. Ils portent aussi quelquefois des souliers de peaux d'élan préparées, avantage qu'ils doivent au commerce

— de leurs voisins. Les parties du corps
1793. que les nations civilisées cachent avec
juillet. tant de soin, restent chez ces sauvages entièrement à découvert.

Tirant toutes leurs subsistances de la mer et des rivières, les Indiens des bords de la rivière du Saumon peuvent être regardés comme un peuple qui a une demeure fixe. Aussi chez eux, les hommes s'adonnent à ces travaux, qui, parmi les tribus errantes dont la chasse est la principale occupation, sont entièrement le partage des femmes. La polygamie est permise chez ces Indiens; mais, d'après ce que j'ai observé, la plupart d'entr'eux n'ont qu'une femme; encore la chasteté de cette femme n'est-elle pas régardée comme une vertu nécessaire. Je n'ai vu dans ces contrées, qu'une seule femme qui eût la lèvre inférieure fendue et défigurée par un prétendu ornement qui y pendait. Les hommes se baignent souvent, et les enfans sont continuel-

lement dans l'eau. Ils ont des lignes et des filets de différentes façons et de différentes grandeurs, qui sont faits de fil d'écorce de cèdre, et qu'on ne pourrait pas distinguer de ceux que nous faisons avec du fil de chanvre. Ils font leurs hameçons avec deux morceaux de bois ou d'os, qui, lorsqu'ils sont joints, forment un angle obtus.

1793. juillet.

Les dards ou harpons avec lesquels ces Indiens percent le gros poisson, les veaux-marins et les loutres de mer, ont de quatre à six pieds de long. Le fer est enchâssé dans une douille qui, lorsque l'animal est frappé, le laisse échapper. Alors le fer étant attaché au fût par une corde, ce fût reste sur l'eau comme une bouée, et le pêcheur a la facilité de tirer à lui sa proie.

Les haches de ces Indiens sont en fer, et d'environ quatorze pouces de long. Elles ont un manche de bois tel que

1793. juillet.

je l'ai décrit plus haut. Ces Indiens ont aussi quelques haches d'os et de corne. Avec leurs haches, un coin de bois et un maillet, ils fendent des arbres et font des planches. Ils ont peut-être aussi quelques autres outils, avec lesquels ils polissent leurs ouvrages en bois; mais je fis si peu de séjour parmi eux, et j'y fus presque toujours dans une situation si incertaine et si inquiétante, qu'il doit être échappé beaucoup de choses à mes observations.

Les canots de ces Indiens sont construits de bois de cèdre. Il y en a qui ne portent que sept ou huit personnes, mais d'autres peuvent en porter jusqu'à cinquante.

Les armes de ce peuple, qui, autant que je peux en juger, a rarement occasion de les employer, sont l'arc, la flèche, la lance et la dague. Leurs flèches ressemblent à celle des autres Indiens de l'Amérique, si ce n'est qu'elles sont un peu plus légères. Leurs

qu'ont ces Indiens, ainsi que d'après la quantité de coffres et de boîtes qui renferment les choses qu'ils veulent transporter, et sur-tout, d'après la construction légère de leurs maisons, et l'état du sol autour de leurs habitations, il paraît évident qu'ils ne se tiennent sur les bords de la rivière, qu'en été, c'est-à-dire pendant le tems de la pêche du saumon, qui probablement ne dure pas plus de trois mois. On peut en inférer qu'ils ont des villages sur la côte, où ils habitent le reste de l'année. Ils laissent, sans doute, dans ces villages, les malades, les infirmes et les vieillards; et on peut croire qu'ils y apportent les cendres de ceux qui meurent dans leur résidence d'été.

Je ne peux guère parler de leur religion, parce que je n'ai pas eu le tems de faire beaucoup d'observations à cet égard. Je sais pourtant qu'ils croient à un bon et à un mauvais

—— esprit; et qu'ils ont des formes reli-
1793. gieuses pour implorer la protection
juillet. de l'un, et peut-être aussi pour détourner la colère de l'autre. Ce qui le prouve, ce sont les temples dont j'ai fait la description. C'est dans ces temples qu'ils célèbrent les fêtes, les sacrifices et les autres cérémonies publiques de leur religion.

Le gouvernement de ces Indiens m'a paru être totalement différent de ce que j'ai remarqué chez les autres nations de l'Amérique septentrionale. Ce n'est que sur les bords de la rivière du Saumon que j'ai vu un homme avoir un droit exclusif et héréditaire à ce qui est nécessaire à l'existence de tous; je veux parler de la digue où l'on pêche le saumon. Le droit que le chef a sur cette digue, prouve toute l'étendue de sa puissance. Ces sortes d'ouvrages n'ont pas été construits sans qu'un grand nombre d'hommes y ait travaillé; et l'on pourrait naturel-

lement supposer que ceux qui y ont employé leur travail, se sont réservé le droit de jouir des avantages qui en résultent. Cependant il me parut évident que le chef avait un pouvoir absolu sur la digue, ainsi que sur tout le peuple. Personne ne pouvait y pêcher sans la permission du chef; et celui à qui cette permission était accordée, n'avait dans le poisson qu'il pêchait, que la portion qu'on voulait bien lui laisser. Ceux qui désiraient construire des maisons, étaient obligés de demander l'agrément du chef; et on obéissait à tous ses ordres avec la plus entière soumission.

1793. juillet.

Les membres de la nation qui avaient construit le village des Amis, jouissaient entr'eux d'une égalité parfaite; mais les étrangers qui se trouvaient parmi eux, étaient dans l'obligation de leur obéir, comme ceux-ci obéissaient au chef, ou bien de quitter le village.

Ces Indiens paraissent naturellement bons. Ils ont quelquefois des

mouvemens de vivacité et de colère ;
1793. qui sont presque aussitôt appaisés ; de
juillet. sorte qu'on les voit passer en un instant, de la plus violente fureur au calme le plus doux. De toutes les nations sauvages que j'ai vues, celle-ci est, je crois, la plus susceptible de civilisation. On pourrait aisément engager ces Indiens à cultiver le peu de terrein susceptible de culture, qu'on voit auprès de leur village. Il y a de chaque côté de la rivière, une étroite lisière de terre qui recouvre un lit de gravier, et qui m'a paru d'une excellente qualité. Elle pourrait sans doute produire, sous la main du cultivateur, tous les grains et tous les fruits qui croissent en Europe sous la même latitude.

Voici le peu de mots que j'ai recueillis de la langue qu'on parle dans le village des Amis :

Le saumon,	Zimilk.
Un poisson qui est un peu plus gros que le saumon, et a des dents comme un chien,	dilli.

1793.
juillet.

les cheveux,	sepnas.
les yeux,	claougueus.
les dents,	itzas.
le nez,	ma-acza.
la jambe,	ich-yeh.
la main,	chaous-chey.
un chien,	ouats.
une hache,	kietis.
une maison,	zla-achle.
une robe d'écorce d'arbre,	zimnez.
une robe de peau de castor ou de peau de loutre,	caoulaoun.
une pierre,	dichts.
du feu,	nitch.
de l'eau,	oulkan.
une natte,	gits com.
du fil,	chigghimia.
un coffre ou une boîte,	tilkiouan.
de l'écorce de cèdre,	thlogat.
des grains de collier qu'ils tirent de la côte,	atchimaoul.
un bonnet,	il-caietté.
une coquille,	caouny.
un mets composé d'œufs de saumons et de baies,	notchasky.
quoi?	cayffré.

CHAPITRE XIII.

Départ du village des Amis sur la rivière du Saumon. Route par terre. Rentrée dans la rivière de la Paix. Retour au fort Chipiouyan. Conclusion du voyage.

1793. juillet.

NOUS partîmes à onze heures du matin du village, auquel je donnai le nom de *village des Amis*. Tous les hommes de ce village nous accompagnèrent à environ un mille de chez eux. Là, nous nous séparâmes amicalement; et si l'on doit en juger par les apparences, ils nous virent partir avec regret.

Peu après avoir quitté les Indiens-amis, nous fîmes halte pour partager notre provision de poisson. Chacun en eut vingt livres pesant, à l'excep-

tion de M. Mackay et de moi, qui nous contentâmes d'une moindre portion, afin d'avoir moins à porter. Nous avions aussi un peu de farine et un peu de pémican.

1793. juillet.

Après avoir fait nos partages avec toute la diligence possible, nous nous remîmes en marche. Le terrein s'élevait graduellement, à mesure que nous avancions. A la sortie du bois, nous contemplâmes à notre aise la montagne qui est au-dessus, et où probablement il est impossible de passer.

Bientôt nous atteignîmes la fourche que forme la rivière du Saumon, et qui se trouve au pied d'un rocher excessivement élevé. Le gué avait trois pieds de profondeur, et le courant y était extrêmement rapide. Celui de mes jeunes chasseurs qui était convalescent, n'avait pas encore assez de force pour passer la rivière à gué ; je le passai sur mes épaules.

Il était une heure après-midi. Nous

1793. juillet.

avions à gravir le sommet de la première montagne avant la nuit, afin de pouvoir chercher de l'eau. Je laissai derrière le chasseur convalescent, avec son camarade et un de mes gens, en leur recommandant de nous suivre à petits pas. Il m'est impossible de décrire toute la peine que nous eûmes à monter. Nous n'arrivâmes qu'à cinq heures, dans un endroit où nous pouvions avoir de l'eau ; et nous étions tellement fatigués, qu'aucun de nous ne pouvait presque se traîner pour ramasser du bois et faire du feu. Nous songions au jeune chasseur que nous avions laissé derrière, et nous en étions déjà très-inquiets, lorsqu'à sept heures il arriva avec nos deux autres compagnons. Alors, assis autour d'un bon feu, nous nous consolâmes de tout ce que nous avions souffert, parlant de nos dangers passés, et songeant avec joie que nous retournions vers nos foyers, et que nous ne tarderions pas à les revoir.

Il n'était pas possible de se trouver sur la montagne où nous avions gravi, sans contempler avec étonnement les magnifiques horreurs de ce site. Mais l'effrayante profondeur du précipice que nous avions d'un côté, l'excessive hauteur des sommets qui se présentaient de l'autre, et le spectacle de la nature agreste et sauvage qui nous environnait, sont des objets qu'il n'est pas en mon pouvoir de rendre, et dont, peut-être, le pinceau même du plus habile artiste ne pourrait pas donner une juste idée.

1793. juillet.

Dans le lieu où nous nous étions arrêtés, lieu qui n'était que le premier pas pour gagner le sommet des montagnes, nous sentîmes déjà un grand changement dans la température. Dans le village que nous avions quitté à midi, l'air était doux et agréable, et tout autour on voyait une verdure brillante et les fruits sauvages dans leur maturité. Mais sur la mon-

1793. juillet. tagne, les neiges n'avaient pas achevé de fondre, la terre était encore resserrée par le froid, l'herbe commençait à peine à pousser, et les buissons qui portent des baies ne venaient que de fleurir.

sam. 27. La fatigue de la veille fut cause que nous nous mîmes assez tard en route. Nous suivîmes le même chemin par lequel nous étions venus. Quoique le tems fût très-beau, la végétation n'était guère plus avancée dans les montagnes, que lorsque nous les avions traversées pour nous rendre sur la côte.

dim. 28. A neuf heures du matin, nous arrivâmes dans le lieu où nous avions passé la nuit avec les sauvages, douze jours auparavant (1); et nous retrouvâmes bien conservé le pémican que nous y avions caché dans la terre.

J'avais trouvé à mon premier pas-

(1) Le 16 juillet.

sage, que ce lieu était à 52 deg. 46 min. 32 sec. de latitude septentrionale. Je pris cette fois-ci l'heure, et j'observai la distance entre le soleil et la lune. Je déterminai ensuite la variation de la boussole avec un azimut.

1793. juillet.

Nous continuâmes notre marche avec un très-beau tems, et sans rencontrer un seul indigène. Nous imaginâmes qu'ils s'étaient rendus sur les bords du Tacoutché-Tessé pour la pêche. Nous trouvâmes par-tout nos provisions de réserve, dans le même état où nous les avions laissées ; et dans l'après-midi du dimanche 4 août, nous arrivâmes dans le lieu d'où nous étions partis un mois auparavant.

août. dim. 4.

Quand nous atteignîmes la petite rivière, beaucoup d'Indiens établis sur la rive opposée étaient renfermés dans leurs cabanes, par rapport au mauvais tems. Comme ils pouvaient nous avoir vus ou entendus, et que la pluie avait mouillé nos fusils, j'eus quelqu'inquié-

1793. août. tude, et je cherchai à éviter toute espèce de rixe. En conséquence, moi et mes compagnons, nous nous arrêtâmes à la lisière du bois, et nous appelâmes les sauvages. Aussitôt ils sortirent de leurs cabanes comme des furieux, tenant leurs armes à la main, et menaçant de nous exterminer si nous osions approcher leurs habitations.

Nous prîmes le parti de rester où nous étions, jusqu'à ce que la fureur des Indiens fût appaisée et leur défiance évanouie. Pendant ce tems-là un de nos chasseurs se rendit auprès d'eux pour leur apprendre qui nous étions, et les rassurer sur nos intentions. Il se trouva que ces Indiens n'étaient pas ceux que nous avions vus à notre premier passage, mais des familles de la même tribu. Les autres, dirent-ils, étaient allés s'établir pour quelque tems sur une île dans le haut de la rivière, et ils leur envoyèrent un messager pour les informer de notre arrivée.

Quand nous visitâmes le canot et les diverses choses que nous avions laissées en cet endroit, nous trouvâmes tout dans le meilleur ordre possible. On ne voyait pas même la trace d'un pas, du côté de l'endroit où nous avions déposé ces objets. Après avoir planté nos tentes, et allumé un bon feu, nous avalâmes chacun un coup de rum : mais il y avait si long-tems que nous n'en avions bu, qu'il ne nous parut pas très-bon.

1793. août.

Les Indiens qu'on avait envoyé chercher, arrivèrent; et en récompense du soin qu'ils avaient pris de nos effets, je leur fis présent des choses que je crus pouvoir leur être le plus agréable. lun. 5.

Vers les neuf heures du matin, je fis partir cinq hommes avec notre canot, pour aller chercher les divers objets que nous avions laissés à quelque distance plus bas. Bientôt ils les rapportèrent; et à l'exception de quelques balles de marchandises qui avaient été

1793. août.

mouillées, tout était en bon état. Nous fûmes heureux que nos provisions, sur-tout, n'eussent pas été gâtées, car nous en avions grand besoin.

Il arriva plusieurs Indiens, et du bas et du haut de la rivière. Tous étaient vêtus de robe de peaux de castor. J'achetai quinze de ces robes; et ceux qui me les vendirent préférèrent les grands couteaux à tout autre objet d'échange.

Une chose très-singulière, c'est que ces sauvages, qui pouvaient enlever tous les effets que nous avions déposés chez eux, sans qu'ils eussent à craindre d'être découverts, et qui n'y touchèrent pas, volèrent ensuite quelques petits ustensiles que notre confiance en leur probité nous empêchait de serrer. Voulant éviter d'avoir une querelle avec les Indiens, surtout au moment où nous étions près d'achever notre voyage, je dis, sans la moindre colère, à ceux qui étaient

auprès de nous, que ceux de leurs compatriotes qui venaient de s'en aller, ne connaissaient pas tout le mal qui résulterait pour eux du vol de nos effets. Puis j'ajoutai gravement que le saumon, qui était non-seulement leur mets favori, mais nécessaire à leur existence, venait de la mer appartenant aux blancs; et que comme nous pouvions arrêter ce poisson à l'entrée de la rivière, nous étions les maîtres de les faire mourir de faim, eux et leurs enfans; qu'ainsi pour éviter notre vengeance, il fallait qu'ils nous rendissent tout ce qu'ils avaient pris. Cette ruse eut son effet. On expédia des messagers pour aller chercher les choses volées.

1793. août.

J'achetai ensuite, des sauvages, plusieurs gros saumons, que nous mangeâmes avec délices.

Nous passâmes la journée à nous reposer. Je pris hauteur, et je déterminai la latitude du lieu à 53 deg.

1793. août. 24 min. 10 sec. Je comparai aussi mon achromètre avec le tems vrai. Le tems fut nébuleux par intervalles.

mar. 6. Nous avions fait, la veille, tous les préparatifs nécessaires pour continuer notre route. Un moment avant notre départ, quelques Indiens nous rapportèrent une partie des effets qu'on nous avait volés. Ils nous dirent que le reste, qui était entre les mains de quelques habitans du bas de la rivière, arriverait dans la matinée, et ils nous demandèrent pardon, en recommandant leurs enfans à notre commisération.

La matinée fut nébuleuse, et il tomba un peu de pluie. Cependant je donnai ordre à mes gens de charger le canot; et nous nous mîmes en route, enchantés de nous retrouver encore commodément embarqués. Nous attérîmes devant une maison située sur une île; j'y achetai un peu de saumon, et quatre belles peaux de castor.

Il avait tombé bien plus de pluie de ce côté-là, que dans le lieu d'où nous venions, car l'eau descendait en torrens du haut des collines. La rivière augmenta rapidement, et notre marche fut ralentie.

1793. août.

Les habitans des bords du Tacoutché-Tessé sont, en général, d'une moyenne taille. Cependant j'en vis plusieurs de très-grands. Ils sont propres et bien vêtus ; et en cela, ils ressemblent bien plus aux Indiens-castors qu'aux Chipiouyans. Ils ne connaissent point l'usage des armes à feu ; et leurs seules armes sont la lance, l'arc et les flèches. Ils prennent les grands animaux avec des lacs. Mais quoique leurs forêts soient peuplées de bêtes fauves, et que leurs rivières et leurs lacs abondent en poisson, ces sauvages ont de la peine à se procurer les moyens de vivre, et on ne les voit guère que par petites peuplades de deux ou trois familles. Ils ne sont assujétis à aucun

1793. août. gouvernement régulier, et ils ne paraissent pas même s'entendre assez bien entr'eux pour pouvoir se défendre contre un ennemi qui vient les attaquer.

Le pays qu'habitent ces Indiens, nourrit toutes les espèces d'animaux qui se trouvent dans l'Amérique septentrionale, à l'occident des montagnes, excepté pourtant les loups et les buffles. Quant aux loups, j'en juge, parce que ni moi ni mes compagnons nous n'y en vîmes pas un seul; et pour les buffles, il est évident qu'ils viennent du sud-est, et qu'ils ne vont point jusque-là.

La même langue se parle, à très-peu d'exceptions près, depuis la partie du Tacoutché-Tessé, où je m'arrêtai, en remontant jusqu'à celui de ses affluens qui est dans le nord-est (1), et ensuite

(1) Par le 53e. ou 54e. degré de latit. nord.

jusqu'à la baie d'Hudson. Les diverses tribus qui peuplent ces contrées, sont issues de la nation chipiouyanne : aussi un Chipiouyan peut partir de la rivière de Churchill (1), et voyager dans toutes les directions au nord-ouest de la ligne que je viens d'indiquer, sans avoir besoin de connaître d'autre langue que la sienne. Il sera sûr d'être entendu chez toutes les peuplades qu'il rencontrera, excepté chez les indigènes des bords de la mer, qui sont un peuple tout-à-fait différent. Quant aux tribus qui vivent à l'est du Tacoutché-Tessé, il m'est impossible d'en parler.

1793. août.

A midi, nous touchâmes sur un rocher; de sorte que nous fûmes obligés d'aborder, pour fermer la voie d'eau qui venait de se faire au canot; et comme la pluie commençait à tomber avec violence, nous plantâmes nos

(1) Le Missinipi.

tentes pour passer la nuit. Les saumons remontaient la rivière en si grande quantité, qu'on voyait par-tout leurs nageoires fendre la surface de l'eau.

1793. août.

merc. 7. Vers les neuf heures du matin, le tems s'éclaircit, et nous nous rembarquâmes. Nous vîmes autant de bancs de saumon que la veille. Il tomba, ce jour-là, plusieurs ondées; tous les ruisseaux étaient débordés. En vingt-quatre heures, la rivière monta d'un pied et demi. Aux approches de la nuit, nous débarquâmes pour planter nos tentes.

jeu. 8. Pendant la nuit, l'eau continua à croître; de sorte que nous fûmes obligés de nous lever deux fois pour changer notre bagage de place. Nous rentrâmes dans notre canot, à six heures du matin. Le courant était devenu si rapide, que nous avions beaucoup de peine à le refouler. Après avoir passé le portage *de la pointe du rocher*, et

le *long portage*, nous suspendîmes notre marche jusqu'au lendemain. 1793. août.

Nous partîmes à cinq heures du matin. Il avait plu toute la nuit, et la matinée était brumeuse. L'eau n'avait point diminué. Cependant le soleil ne tarda pas à paraître; et nous nous arrêtâmes pour faire sécher nos vêtemens et notre bagage. Quelque tems après, nous nous rembarquâmes; et à peu près à sept heures du soir, nous arrivâmes dans le lieu où nous avions campé pour la première fois, en descendant le Tacoutché-Tessé. L'eau baissa beaucoup dans le courant de la journée. ven. 9.

Le matin, le tems fut nébuleux, et il tomba quelques petites ondées. A cinq heures, nous nous embarquâmes. L'eau continuait à diminuer aussi vîte qu'elle avait crû. Ces changemens rapides dans l'état de la rivière, sont occasionnés par les montagnes qui la bordent de chaque côté. Les eaux de samedi 10.

ces montagnes coulent dans son lit, presqu'aussitôt que les nuages ont crevé sur leurs sommets, et elles entraînent avec elles une grande quantité de neige fondue. Nous fîmes halte à huit heures du soir.

1793. août.

dim. 11. A cinq heures du matin, nous partîmes avec un très-beau tems. A dix heures, nous fûmes rendus au-dessous de la longue passe rapide. Nous la remontâmes en poussant le canot avec des perches. Nous passâmes là beaucoup plus aisément que nous ne l'avions espéré. Les passes rapides où le courant avait tant d'impétuosité lorsque nous descendîmes la rivière, semblaient, à notre retour, ne plus mériter leur nom. A soleil couchant, nous attérîmes et campâmes.

lundi 12. Le tems était aussi beau que la veille. Nous partîmes de très-grand matin. A neuf heures, nous vînmes dans une partie de la rivière où il n'y avait presque point de courant. A midi,

nous abordâmes pour gommer le canot. Je profitai de ce moment pour prendre hauteur, et je trouvai que nous étions à 54 deg. 11 min. 36 sec. de latitude. 1793. août.

Nous continuâmes notre route, en gouvernant presque droit à l'est, et à trois heures après midi, nous arrivâmes près de l'endroit où le Tacoutché-Tessé forme une fourche. Là, j'observai la distance entre la position du soleil et celle de la lune. A quatre heures, nous quittâmes le principal bras de la rivière. L'eau avait baissé de six pieds, dans l'espace de trois jours; ce qui était cause qu'il n'y avait presque pas de courant. Au coucher du soleil, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit.

Il tomba beaucoup de pluie pendant la nuit. Le matin, le ciel était chargé de nuages: malgré cela, nous partîmes de très-bonne heure. Bientôt nous atteignîmes un endroit où la ri- mardi 13.

1793. août. vière se trouve resserrée entre deux rochers très-élevés, et où le passage est assez dangereux. Heureusement que l'eau étant fort basse, et le courant ayant perdu beaucoup de sa rapidité, nous remontâmes sans peine entre les rochers, et nous eûmes le tems de les mieux examiner, que lorsque nous y avions passé en descendant. Ils s'élèvent aussi perpendiculairement qu'une muraille, et leurs formes présentent à l'esprit l'idée de deux vastes groupes d'églises gothiques.

En continuant à refouler la rivière, nous nous trouvions resserrés entre les montagnes de l'une et l'autre rive ; et elles étaient dépouillées d'une grande partie des neiges dont nous les avions vues couvertes. Nous fîmes halte fort tard. Nous étions mouillés, et nous avions froid et faim. Il nous restait si peu de provisions, que nous n'osions pas manger au gré de notre appétit.

merc. 14. Le matin, le tems était froid et gris;

il tombait une petite pluie. Mais la diminution de nos subsistances ne nous permettait pas d'attendre un changement dans l'atmosphère, pour nous mettre en route. A cinq heures et demie, nous arrivâmes au portage marécageux entre le Tacoutché-Tessé et la petite rivière (1). A trois heures après midi, il faisait extrêmement froid, et quoique mes gens travaillâssent avec beaucoup d'activité, ils ne pouvaient pas se réchauffer. Il me restait encore un peu de rum que je leur distribuai, pour les fortifier et les encourager. 1793. août.

Le canot était si pesant, que deux hommes faillirent à en être écrasés, en le charriant dans l'horrible portage qui sépare les deux rivières. Je dois aussi observer que les fatigues continuelles du voyage, et la trop petite

(1) M. Mackenzie l'a nommée la *mauvaise Rivière*.

quantité de nourriture que prenaient
1793. mes gens, proportionnément à leur
août. travail, leur avaient singulièrement
fait perdre de leurs forces.

jeudi Le tems était beau, et le soleil nous
15. réchauffait un peu de ses rayons. L'eau était beaucoup plus basse que nous ne l'avions vue la première fois ; mais elle était aussi froide que de la glace, et par malheur, nos gens étaient continuellement obligés d'y entrer pour faire avancer le canot. Il y avait un grand encombrement de bois à travers lequel on aurait pu s'ouvrir un passage ; mais c'eût été trop long, et nous préférâmes charrier le canot et le bagage.

Un peu avant le coucher du soleil, nous atteignîmes l'endroit où nous avions campé le 13 juin, et où quelques-uns de nous avaient été sur le point de rester pour jamais. Mes gens avaient les pieds et les mains tellement engourdis par le froid, que je craignis

que cela ne fût très-dangereux. Comme
la rivière était basse, nous cherchâmes 1793.
le sac de balles de fusil que nous avions août.
perdu lors de notre naufrage ; mais nous ne pûmes pas le retrouver. Il y avait beaucoup de saumons ainsi que d'autres poissons d'une espèce qui ressemble à la viole noire.

Nous eûmes le même-tems que la vend.
veille. A deux heures après-midi, 16.
nous vînmes au portage qui conduit au petit lac le plus rapproché de la mauvaise Rivière. Ce lac était si rempli de bois flottant, qu'il nous fallut beaucoup de tems pour nous y ouvrir un passage. Nous atteignîmes alors le pays élevé qui sépare la source du *Tacoutché-Tessé* (1) de celle de l'*Oungigah* (2). Cette dernière rivière grossie par de nombreux affluens, traverse le lac de l'Esclave

---

(1) La rivière de Colombia.

(2) La rivière de la Paix.

1793. août.

et va porter ses eaux dans la mer Glaciale (1) ; tandis que le Tacoutché-Tessé contenu par la chaîne des hautes montagnes qui se prolonge parallèlement avec l'Océan pacifique, est forcé d'aller se jeter vers le sud (2).

Mon intention était de pêcher quelques saumons dans le Tacoutché-Tessé et les porter dans l'Oungigah, afin qu'ils pussent s'y reproduire. Mais je n'en eus ni le tems, ni la force ; car une de mes jambes était tellement enflée du côté de la cheville, que je ne marchais qu'avec beaucoup de peine. D'ailleurs, il est possible que ces poissons n'eussent pas vécu dans des eaux qui n'ont pas une communication directe avec la mer.

---

(1) Par le 69e. degré et demi de latitude nord, et par le 135e. de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich.

(2) A 46°. 20′ de latitude nord, et à 124°. de longitude occidentale.

Depuis notre premier passage dans ce canton, des Indiens y étaient venus. Peut-être qu'en voyant le chemin que nous avions pratiqué, ils crurent que nous étions venus dans leur pays comme ennemis, et qu'alors ils abandonnèrent un lieu très-heureusement situé. D'un côté, on peut y pêcher une grande quantité de ticamangs, de truites, de carpes et d'autres poissons; de l'autre côté, le saumon abonde, et probablement ce n'est pas le seul poisson qui s'y trouve. Les Indiens avaient emporté les choses que j'avais laissées en échange de celles que je m'étais permis de prendre à mon premier passage. Les baies étaient mûres et excellentes dans leur espèce.

1793. août.

Nous nous mîmes en marche à cinq heures du matin, avec un tems nébuleux. Nous fûmes dans la nécessité de charrier et notre canot et notre bagage, depuis le lac jusqu'à la

same[di] 17.

1793. août. rivière de la Paix ; car les pluies avaient entraîné tant de bois dans les autres lacs, qu'on ne pouvait pas y naviguer. Nous traversâmes une prairie entièrement inondée. L'enflure de mon pied et de ma jambe me força à me laisser porter par mes gens.

A sept heures et demie, nous commençâmes à voguer dans la rivière de la Paix. A tout instant nous apercevions sur l'une et l'autre rive, les traces des castors. A deux heures après midi, nous aperçûmes un paquet près de l'embouchure d'une petite rivière ; et il se trouva que c'étaient les quatre peaux de castor que j'ai dit plus haut m'avoir été données en présent par un sauvage, à qui je les laissai pour qu'il me les rendît à mon retour. Ce sauvage, obligé peut-être de s'éloigner des bords de l'Oungigah, ou peut-être aussi craignant de se trouver une seconde fois avec moi et mes compagnons, déposa les

peaux de castor, pour que je les prisse à mon passage. Aussi, pour récompenser son honnêteté, je mis à la place le triple de leur valeur.

1793. août.

On ne voyait sur les montagnes que quelques tas de neige de loin à loin. A quatre heures après-midi, nous dépassâmes l'endroit où nous avions trouvé les premiers indigènes. Nous ne nous arrêtâmes pour la couchée, que fort tard.

Dans le cours de la journée, nous prîmes neuf outardes; mais elles n'avaient pas encore de plumes.

dim. 18.

Nous partîmes à la pointe du jour. Nous allions plus vîte que le courant, qui s'était bien ralenti depuis que nous l'avions refoulé. L'eau avait tellement diminué, qu'on voyait en beaucoup d'endroits une plage de gravier.

A onze heures nous attérîmes là où nous avions couché le 7 juin. Nous y goudronnâmes notre canot, et nous y fîmes sécher nos habits; puis nous

1793. août.

nous rembarquâmes. A cinq heures et demie, nous vînmes dans l'endroit où, le 4 juin, j'avais perdu un porte-feuille qui contenait la route que nous avions faite depuis le 6 mai jusqu'alors. J'eus, au retour, occasion de suppléer à cette perte (1).

Nous fîmes en descendant autant de

---

(1) Voici cette route : un demi-mille au nord-nord-ouest, un demi-mille à l'est quart de nord, un quart de mille au nord-ouest quart d'ouest, un demi-mille à l'ouest-sud-ouest, un mille et un quart au nord-ouest, trois quarts de mille au nord-nord-ouest, un demi-mille au nord quart d'est, trois quarts de mille au nord-ouest, un demi-mille à l'ouest, trois quarts de mille au nord-ouest, un mille et un quart à l'ouest-nord-ouest, trois quarts de mille au nord, un quart de mille à l'ouest quart de nord, un mille et demi au nord-ouest, un demi-mille à l'ouest-nord-ouest, trois quarts de mille au nord-nord-ouest, un quart de mille à l'ouest, un demi-mille au nord-nord-est, deux milles au nord-nord-ouest, et quatre milles au nord-ouest.

chemin en un seul jour, que nous en avions fait en sept jours, lorsque nous remontions la rivière. Nous y vîmes de tous côtés une quantité considérable de castors et d'oiseaux aquatiques; l'après-midi il tomba de la pluie. A soleil couchant, nous atterîmes pour planter nos tentes. 1793. août.

La nuit il tomba un peu de pluie. Nous partîmes de bonne heure (1). lundi 19.

(1) Nous fîmes, dans cette journée, trois quarts de mille au sud-sud-ouest, un demi-mille à l'ouest-nord-ouest, un demi-mille au nord, trois quarts de mille au nord-ouest quart d'ouest, un demi-mille au nord quart d'ouest, trois quarts de mille au sud-ouest quart d'ouest, en laissant une petite rivière affluente à gauche; un mille et demi à l'ouest-nord-ouest, quatre milles au nord-ouest quart de nord, en dépassant un ruisseau qui se jette sur la rive droite; trois quarts de mille à l'ouest-nord-ouest, deux milles au nord-nord-ouest, où nous vîmes, à gauche, l'embouchure d'une rivière considérable; un demi-mille au nord, un mille et demi

1793. août. Quand nous fûmes à la fourche de la rivière, nous pûmes suivre des yeux

---

à l'ouest-nord-ouest, un mille et un quart au nord-ouest quart d'ouest, un mille à l'ouest-nord-ouest, un quart de mille à l'ouest, un demi-mille au nord-nord-ouest, un demi-mille au nord-ouest, trois quarts de mille à l'ouest-sud-ouest, trois milles au nord-ouest quart d'ouest, trois quarts de mille à l'ouest-sud-ouest, un mille au nord-ouest quart d'ouest, un quart de mille au sud-ouest, ayant l'embouchure d'une petite rivière à droite; quatre milles et demi à l'ouest-nord-ouest, à travers des îles, et laissant une rivière affluente à gauche; un demi-mille au nord, un quart de mille à l'ouest, un quart de mille au nord, trois quarts de mille au nord-ouest quart d'ouest, un demi-mille au nord-ouest quart de nord, un mille et demi à l'ouest-nord-ouest, un demi-mille au nord quart d'ouest, trois quarts de mille au nord-ouest, un quart de mille au sud-ouest, un mille trois quarts au nord, un mille un quart à l'ouest-nord-ouest, un mille et demi au nord-ouest, un mille au nord-nord-ouest, un quart de mille à l'ouest-nord-ouest, un demi-mille au nord, le courant étant

jusqu'à trois quarts de mille de distance, le bras que nous laissâmes à gauche (1). 1793. août.

---

très-ralenti; un demi-mille au nord-ouest quart de nord, un mille et un quart au nord-ouest quart de nord, un demi-mille au nord, un mille trois quarts au nord-est quart de nord, un mille un quart au sud-ouest, en longeant une île; un mille au nord quart d'est.

(1) Nous continuâmes notre route, un mille au nord, un mille au nord-nord-ouest, trois quarts de mille au nord-ouest, en franchissant une passe rapide, un mille un quart au nord quart d'ouest, un mille et demi au nord quart d'est, un mille à l'est quart de sud, deux milles et demi au nord-est, un quart de mille à l'est-nord-est, en dépassant un petit ruisseau; un mille et demi à l'est quart de sud, deux milles au nord-est, un mille à l'est-nord-est, un quart de mille au nord-nord-est, un demi-mille au nord-est quart d'est, un quart de mille à l'est-sud-est, un demi-mille à l'est-nord-est, deux milles au nord-est, deux milles un quart au nord-est quart d'est, un quart de mille au sud-est quart d'est, ayant à gauche un ruisseau as-

1793. août.

D'après le peu de courant qu'avait le bras affluent de la rivière que nous descendions, j'avais imaginé que l'eau était très-haute dans l'autre bras ; mais nous l'y vîmes tout aussi basse. Je croyais aussi que le haut de ce dernier bras n'était pas fort éloigné du pays que je traversai quand je quittai la grande rivière : mais M. J. Finlay qui l'a remonté depuis, a prouvé le contraire. Il a vu aussi que la navigation y était bientôt interrompue par des cascades et des écueils.

Nous débarquâmes et nous plantâmes nos tentes dans le lieu même où

---

fluent; un mille et demi à l'est quart de nord, un mille à l'est quart de sud, un mille trois quarts à l'est-nord-est, laissant une rivière affluente à droite; trois quarts de mille au nord-nord-est, un mille et demi au nord-est, un mille un quart au nord-est quart d'est, un demi-mille à l'est-nord-est, et un demi-mille au nord-est quart de nord.

nous avions campé le 27 juin ; et d'où, comme je l'ai raporté plus haut, je fis partir une lettre dans un baril vide. 1793. août.

Quoique le tems fût beau, nous ne pûmes nous embarquer qu'à cinq heures du matin ; attendu que nous étions très-près d'un écueil, et que nous avions besoin qu'il fît grand jour pour le franchir sans briser notre canot (1). Nous charriâmes par terre notre bagage, jusqu'au-dessous de l'écueil. Il mardi 20.

---

(1) Voici la route de ce jour-là : un mille et demi au nord quart d'est, un mille et demi au nord-nord-est, en franchissant une passe rapide ; un mille un quart au nord-nord-ouest, en dépassant l'embouchure d'une rivière qui est à droite ; un mille et demi au nord-nord-est, laissant à gauche une autre rivière ; un mille trois quarts au nord, deux milles au nord-est, deux milles un quart au nord-est quart d'est, un mille à l'est quart de nord, quatre milles au nord-est quart d'est, laissant une rivière à notre gauche ; et un mille et demi à l'est quart de sud.

1793. août.

y a ensuite un autre écueil près de la rive occidentale, où l'eau court avec une extrême rapidité, et où il faut avoir grand soin de gouverner entre les remoles.

Nous vîmes, sans nous arrêter, le lieu où nous avions couché le 26 mai, au-delà duquel je ne marquerai plus la route, puisqu'elle se trouve dans le commencement de mon journal.

En continuant à voguer, nous aperçûmes quelques cabanes. Nous débarquâmes, et nous vîmes qu'il y avait eu cinq feux ; mais les cabanes étaient désertes. Il y a très-grande apparence que quelques indigènes se trouvaient encore dans le voisinage ; mais nous ne les rencontrâmes pas. Ceux dont nous examinâmes les cabanes, avaient tué plusieurs animaux. Nous reconnûmes aussi qu'ils s'étaient enfuis en désordre ; car trois de leurs canots avaient été abandonnés sur la

plage, et les pagayes étaient dispersées à l'entour. 1793. août.

Bientôt nous atteignîmes le portage de la montagne de la Roche. J'y pris hauteur, et je déterminai sa latitude à 56 deg. 3 min. 51 sec. nord.

J'ai déjà observé que l'eau était beaucoup plus basse quand nous descendîmes la rivière, que nous ne l'avions trouvée en remontant. J'ai aussi dit que le courant avait moins de vîtesse dans le haut : mais depuis la fourche au portage de la montagne de la Roche, nous le trouvâmes plus rapide. Nous aurions, en ce moment, eu beaucoup de peine à le refouler, parce que la plage était pierreuse, et qu'il aurait fallu souvent employer les perches ou la cordelle.

Nous étions réduits à une très-courte ration ; nous ne faisions que deux légers repas par jour ; et c'est ce qui nous faisait mieux sentir le désagrément de ne pas apercevoir des bêtes

1793. août. fauves. Je fis mettre à terre M. Mackay et mes deux Indiens, pour qu'en traversant les bois jusqu'au-dessous des écueils, ils tâchâssent de nous procurer quelque venaison. Pendant ce tems-là je fis mes arrangemens pour gagner le plus promptement possible le bord du portage et des passes rapides; car malgré la répugnance de mes gens qui se rappelaient tout ce qu'ils avaient soufferts en remontant-là, j'étais résolu à suivre le même chemin. J'observai que l'eau ayant diminué de quinze pieds dans la passe étroite qui se trouvait au-dessous de nous, etait en même-tems bien moins agitée.

Cinq de mes gens commencèrent à charrier le bagage, pendant que le sixième et moi, nous nous mîmes à nettoyer le canot et à l'exposer à l'air dans toutes ses parties, afin de le rendre plus léger et plus facile à porter.

A soleil couchant, M. Mackay et

les deux Indiens revinrent chargés de la plus grande partie d'un buffle qu'ils avaient tué. Cette viande n'était pas très-tendre : mais nous la trouvâmes fort bonne. C'était le premier animal que nous eussions vu depuis que nous étions rentrés dans ces montagnes ; et cependant nous apercevions de tous côtés des traces de buffles, d'élans et de daims. Les premiers avaient cessé de rechercher leurs femelles ; la saison des amours commençait pour les autres.

1793. août.

Nos cinq charrieurs revinrent, après avoir déposé leurs fardeaux au milieu du portage. Mon compagnon et moi, nous avions achevé notre travail, et le canot était prêt à être charrié le lendemain matin. Un bon soupé termina la journée ; et la crainte de manquer de vivres durant le reste du voyage, s'évanouit.

Dès que l'aube parut, nous nous mîmes en marche. Il y avait eu un

merc. 21.

incendie dans le portage ; ce qui nous
1793. empêcha, en beaucoup d'endroits,
août. de suivre le chemin ; de sorte que, malgré tous les efforts et la diligence possibles, nous n'arrivâmes sur le bord de la rivière qu'à quatre heures après-midi. Nous eûmes presqu'autant de peine à descendre le canot au bas de la montagne, que nous en avions eu autrefois à le porter au sommet ; d'ailleurs, quoique mes gens eussent plus d'ardeur cette fois-ci que la première, ils n'avaient pas autant de force. Je pouvais les aider un peu, car ma jambe était presque guérie.

Nous passâmes le reste de la journée, ainsi que la nuit, au bas du portage. Nous y goudronnâmes le canot, et préparâmes les perches grandes et petites dont nous avions besoin. La rivière avait emporté toutes celles que nous y avions laissées à notre premier passage ; et cependant nous les avions mises dans un endroit élevé de quinze

ou vingt pieds au-dessus du niveau de celui où l'eau montait alors. Il était fort tard que nous étions encore à travailler. 1793. août.

La nuit fut froide. Le matin il faisait très-beau ; mais nous ne pûmes nous embarquer qu'à sept heures. Tantôt nous voguions avec un courant égal, tantôt nous nous lancions dans des passes rapides. Dans ces passes l'eau n'avait plus la même impétuosité ; mais malgré cela nous eûmes soin de débarquer fréquemment, afin d'examiner les écueils avant de nous y hasarder. Le canot étant allégé, nous eûmes le bonheur de les passer tous sans accident ; et à midi nous arrivâmes dans l'endroit où j'avais donné rendez-vous à M. Mackay et à mes deux chasseurs. Ils nous y attendaient avec beaucoup d'excellente viande rôtie. Ils avaient tué deux élans à peu de distance du lieu même du rendez-vous. jeudi 22.

1793. août.

Quand mes gens eurent achevé de dîner, je les envoyai dans le bois pour prendre leur charge de la viande qui y restait. M. Mackay me dit qu'en venant au rendez-vous, lui et mes deux chasseurs, au lieu de passer par le sentier des Indiens, avaient longé les montagnes. D'après son rapport, il n'y a pas de doute que ce chemin ne soit plus court et plus facile que celui que nous prîmes.

Après une halte d'une heure et demie, nous continuâmes notre navigation. Quand nous fûmes vis-à-vis de l'endroit où j'avais oublié mon *Tomahawk* (1) et mon cachet, le 18 mai précédent, nous abordâmes. Je retrouvai le tomahawk.

---

(1) C'est une pipe dont le dessous forme une petite hache qui sert aux sauvages pour enlever la chevelure des vaincus. Le tomahawk s'appelle aussi *casse-tête*. (*Note du traducteur*).

Lorsque nous quittâmes les montagnes, nous aperçûmes de tous côtés des animaux qui paissaient. En longeant une île, nous tirâmes sur un élan, et lui cassâmes la cuisse. Il était tems de nous arrêter ; nous débarquâmes. L'élan blessé gagna la grande terre ; nous fûmes obligés d'y transporter nos chasseurs avec le canot. Ils le poursuivirent et le tuèrent. Le corps de cet animal, dépouillé et vidé, pesait deux cent cinquante livres. Pour donner une idée de notre appétit, je dirai qu'après avoir bien dîné à une heure après-midi, nous fîmes bouillir et nous mangeâmes une chaudière de viande d'élan, et qu'aussitôt la chaudière fut remplie de nouveau et remise sur le feu. Le reste de la viande fut placé devant le feu, et rôti à la manière des sauvages ; et le lendemain matin à dix heures, tout fut achevé de manger par dix personnes que nous étions, et par un grand chien, auquel 1793. août.

—— nous n'eûmes garde d'oublier d'en
1793. faire part.
août. Nous nous embarquâmes avant le
vend. jour. Au lever du soleil, nous vîmes
23. se déployer autour de nous un pays superbe qu'embellissaient encore de nombreux troupeaux de bétail sauvage. La température était chaude ; et comme depuis long-tems nous n'étions pas accoutumés à cette chaleur, elle nous paraissait accablante. Nos chasseurs tuèrent un buffle et un ours ; mais comme nous étions alors au sein de l'abondance, nous ne trouvâmes pas la viande de ces animaux assez grasse pour satisfaire notre appétit, et nous la laissâmes. Nous débarquâmes pour passer la nuit, et pour nous préparer à arriver le lendemain au fort de la Fourche.

samedi Le tems fut aussi beau que la veille.
24. A mesure que nous avancions, nous trouvions le pays encore plus magnifique ; mais en approchant du fort,

nous vîmes beaucoup moins de buffles et d'élans. 1793.

Nous abordâmes près de deux cabanes, où les Indiens parurent aussi étonnés à notre approche, que si nous eussions été les premiers blancs qui eussent frappé leurs regards. Après avoir dépassé ces cabanes, nous n'aperçûmes plus aucune espèce d'animal sur les bords de la rivière. août.

Lorsque nous eûmes doublé la dernière pointe, et que nous fûmes à la vue du fort, nous déployâmes notre pavillon, et nous fîmes une décharge générale de nos armes à feu. Nos gens étaient si animés et pagayaient avec tant de force, que nous abordâmes avant que les deux hommes que nous avions laissés dans le fort au printems, eussent eu le tems de se reconnaître et de nous répondre. Ainsi, le 24 août, à quatre heures après-midi, nous arrivâmes dans le lieu d'où nous étions partis le 9 mai.

1793. août. Ici se termine la relation de mes voyages. En l'écrivant, je n'ai exagéré ni les fatigues de mes compagnons et les miennes, ni nos dangers, ni nos inquiétudes, ni nos souffrances. Je puis dire qu'au contraire, dans beaucoup d'occasions, il m'a été impossible de les rendre. Cependant j'ai obtenu la récompense que je désirais, puisque je suis parvenu à exécuter mon entreprise.

Comme en arrivant au fort de la Fourche, je repris ma qualité de marchand, je ne fatiguerai pas mes lecteurs par le détail de mes opérations commerciales. Je me bornerai à dire qu'après une absence de onze mois, je retournai au fort Chipiouyan, où je passai l'hiver suivant à trafiquer avec les Indiens.

OBSERVATIONS

Sur la Géographie et le Commerce de l'Amérique septentrionale.

La relation de mes voyages semble devoir être naturellement accompagnée d'un coup-d'œil général sur la géographie de l'Amérique septentrionale, ainsi que de quelques remarques sur les avantages que produiraient des réglemens propres à étendre le commerce de ces contrées.

En traçant une ligne depuis la partie orientale de la mer Atlantique, jusque sur la côte occidentale de l'Océan pacifique, dans la parallèle de quarante-cinq degrés de latitude nord, on marquerait à-peu-près l'étendue des possessions britanniques dans l'Amérique septentrionale; car je pense que

le pays situé au midi de cette ligne, sur lequel l'Angleterre a des droits, n'est pas moins vaste que celui que d'autres puissances réclament au nord.

La ligne de démarcation de ce que j'appelle la première division des possessions anglaises, suit le pays qui s'étend depuis le haut de la baie de James, par le 51e. degré de latitude nord ; puis longe la côte orientale jusque par la même latitude, passe par le détroit d'Hudson, et fait le tour du Labrador. Cette ligne se prolonge ensuite sur la côte de la mer Atlantique, en-dehors des grandes îles du golfe Saint-Laurent, jusqu'à la rivière de Sainte-Croix, et remonte cette rivière jusqu'à la hauteur du pays qui sépare les eaux, dont la mer Atlantique reçoit le tribut de celles qui vont grossir le fleuve Saint-Laurent. De là cette ligne suivant la chaîne de montagnes qui servent de borne entre les possessions anglaises et les Etats-Unis,

forme un angle et va vers l'ouest, jusqu'à la rivière qui reçoit les eaux du lac Champlain, par le 45e. degré de latitude nord ; puis elle s'étend directement jusque dans la partie du fleuve Saint-Laurent, qui est au-dessus du lac Saint-François, et elle traverse le village indien de Saint-Rigest. Elle suit le milieu du lit du grand fleuve Saint-Laurent ; elle traverse le lac Ontario, et suit la rivière qui se joint au lac Erié. Après avoir passé par le lac Erié, par les eaux qui y communiquent, et par la rivière du Détroit, jusqu'au 42e. degré de latitude nord, elle traverse le lac Saint-Clair, suit la rivière du même nom, et passant par le lac Huron, atteint le détroit de Sainte-Marie (1). De là je conduis cette ligne au haut de la baie de James, par la latitude dont j'ai déjà fait mention (2).

---

(1) Latitude nord, 46° 30'.

(2) 51° nord.

Plus de la moitié du vaste pays que je comprends dans cette démarcation, est stérile et inégal. On y voit des lacs d'eau douce, beaucoup de rochers, et quelques espaces de terre productive, semés de loin à loin. Telle est la côte du Labrador ; tel est encore le pays qu'on appelle la *grande terre de l'Est*, situé à l'occident des montagnes qui séparent les rivières qui portent leurs eaux dans le golfe Saint-Laurent, de celles qui vont se jeter dans la baie d'Hudson.

Ce pays n'est habité que par des sauvages dont le petit nombre est proportionné à l'infécondité du sol, et il est probable que sa population n'augmentera pas. Les eaux douces et les eaux salées de ce pays, ainsi que ses forêts rabougries, où se trouvent quelques bêtes fauves, fournissent à la nourriture des habitans. De là jusqu'aux limites des Etats-Unis, et à la mer Atlantique, la terre a abondam-

ment produit par-tout où l'on a essayé de la cultiver. Mais là où elle se montre le plus fertile, c'est sur les bords du fleuve Saint-Laurent, en remontant depuis Québec jusqu'à la ligne dont j'ai parlé. Toutefois le soc n'en a encore sillonné qu'une bien petite partie.

Voici comment on trace la ligne de démarcation de la seconde division des possessions anglaises de l'Amérique septentrionale. Du détroit de Sainte-Marie, où commencent aussi les limites du territoire des Etats-Unis, elle traverse le lac Supérieur, et un autre lac qu'on appelle le *long Lac*, mais qui n'existe pas, et elle atteint le lac des Bois (1); puis elle s'étend à l'ouest jusqu'au Mississipi; mais on ne peut la faire arriver jusque-là qu'en la portant beaucoup au sud; car la source du Mississipi ne se trouve pas plus nord que 47 deg.

(1) Latitude, 49° 37′ nord.

30 min., encore le fleuve n'est-il là qu'un très-petit ruisseau. Or, si l'Angleterre conserve le droit d'étendre les limites de ses possessions jusqu'au Missisipi, il faut que ce soit à une latitude plus basse, et où que cela puisse être, leur ligne de demarcation doit se prolonger vers l'ouest, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'Océan pacifique, au midi de la rivière de Colombia (1). Cette partie des possessions britanniques est donc bornée à l'occident, par l'Océan pacifique; au nord, par la mer Glaciale; et à l'est, par la baie d'Hudson. Certes, les Russes ont de justes droits sur les îles et la côte de l'Amérique, depuis le détroit de Behring jusqu'à l'embouchure de la rivière de Cook.

Cette vaste partie de l'Amérique sera long-tems possédée par ses habitans indigènes, parce qu'ils se contentent, pour leurs subsistances, de ce que leur

---

(1) Le Tacoutché-Tessé.

fournissent les eaux et les forêts, laissant toujours le sol dans son état de virginité primitive. Il est vrai que la terre propre à être cultivée, est bien peu considérable, proportionnément à la vaste étendue du pays. Il y en a, surtout, bien peu dans l'intérieur. Elle est d'ailleurs d'un accès difficile ; et tant qu'il restera des terreins à défricher du côté du midi, on ne sera pas tenté d'aller vers le nord. En outre, le climat n'y est pas très-propre à mûrir beaucoup de ces végétaux qu'on cultive.

Mais le nord de l'Amérique peut offrir un asyle aux descendans des indigènes du sud, qui, à l'exemple de leurs ancêtres, préfèrent toujours la vie sauvage, aux avantages de la civilisation. Parmi les nombreux exemples qu'on a de cette vérité, on peut en offrir un très-récent. On a vu, en 1799, des Iroquois qui avaient été élevés, dès l'enfance, par des missionnaires catholiques, quitter leur

village situé à neuf milles de Montréal, pour aller vivre sur les bords de la Saskatchiouayne.

Une autre division de ce pays, est marquée par une haute chaîne de montagnes qui s'élève sur la côte du Labrador, s'étend, presque au sud-ouest, jusqu'à la source de l'Outaouas, et sépare, comme je l'ai déjà observé, les eaux qui courent vers le golfe Saint-Laurent, de celles qui tombent dans la baie d'Hudson. De là, cette chaîne se prolonge au nord ouest, puis au nord du lac supérieur (1). Ensuite elle forme une fourche à-peu-près au sud-ouest, et continue à diviser les eaux jusqu'au nord de la source du Mississipi. Cette chaîne qui, ainsi que je viens de le dire, commence à s'étendre vers le nord-ouest, atteint, dans cette direction, le fleuve Nelson, et sépare

(1) Par le 50e. degré de latitude nord, et le 89e. degré de longitude ouest.

les eaux qui coulent dans le lac Ouinipic et forment une partie de ce fleuve, de celles qui se jettent, comme lui, dans la baie d'Hudson, par les rivières d'Albanie, de Severn et de la Montagne (1).

La chaîne s'étend à-peu-près à l'ouest-nord-ouest, jusqu'au portage de la traite (2), sur le bord du Missinipi (3). Ensuite, elle s'avance droit à l'ouest, entre la Saskatchiouayne et la source du Missinipi (4), qu'elle laisse derrière elle, et va séparer la Saskatchiouayne de la rivière de l'Elan. Laissant aussi derrière elle ces deux rivières, et se prolongeant dans la même direction, elle atteint les monts situés entre l'Oun-

---

(1) Ou rivière du Foin.

(2) Latit. 55° 25′ nord.

(3) Ou rivière de Churchill.

(4) Du côté de sa source, le Missinipi s'appelle la *rivière du Castor*.

gigah (1) et le Tacoutché-Tessé (2); monts qui ne sont qu'une suite de cette même chaîne.

A l'ouest de la source de la rivière du Castor, une autre chaîne de montagnes s'étend au nord-est, entre la rivière de l'Elan et le Missinipi, forme le portage de la Loche, et se prolonge jusqu'au 57e degré un quart de latitude septentrionale, séparant les eaux qui tombent dans la baie d'Hudson, de celles qui se jettent dans la mer du Nord. De là cette chaîne s'étend à-peu-près au nord, et forme ensuite un angle dont un des côtés passe au nord du lac de l'Esclave, et atteint le fleuve Mackenzie.

La dernière, mais non pas la moindre de ces divisions, est cette immense chaîne ou suite de chaînes de montagnes pierreuses, dont un des bouts se

---

(1) La rivière de la Paix.

(2) La rivière de Colombia.

perd dans l'Océan septentrional (1), et qui, prenant d'abord une direction presque sud-est, s'étend parallèlement avec la côte de l'Océan pacifique, depuis l'embouchure de la rivière de Cook, jusqu'à la rivière de Colombia. De là cette chaîne semble s'éloigner de la côte; mais elle continue, avec moins d'élévation, à séparer les rivières qui courent vers la mer Atlantique, de celles que reçoit l'Océan pacifique. C'est de ces montagnes neigeuses que sort le Mississipi, s'il est vrai, toutefois, que le Mississouri soit la véritable source de ce fleuve. Elles fournissent donc le Mississipi au golfe du Mexique; le fleuve Nelson à la baie d'Hudson; le fleuve Mackenzie à la mer septentrionale, et la rivière de Colombia à l'Océan pacifique. Le grand fleuve Saint-Laurent, le Missi-

---

(1) Latit. 70° nord; longit. 135° est.

nipi (1) et beaucoup d'autres rivières moins considérables, prennent leurs sources très-près de ces mêmes montagnes. C'est l'extension de ces montagnes vers le sud, qui force la rivière de Colombia de courir obliquement le long de la côte, dans un espace de plus de huit degrés de latitude, avant d'arriver à la mer.

Il faut observer que, de l'embouchure de la rivière de Cook à celle de la rivière de Colombia, les montagnes occupent, dans leur largeur, de six à huit degrés de latitude. Elles sont bornées, du côté de l'est, par une bande de terre inégale et très-marécageuse, sur le bord de laquelle on trouve des mines de charbon et du bitume. J'ai vu de ces mines sur les bords du fleuve Mackenzie, jusque par le 66e. degré de latitude septentrionale. J'en

(1) Ou rivière de Churchill.

ai aussi remarqué, dans mon second voyage, à l'entrée des montagnes rocheuses (1). M. Fidler, l'un des agens de la Compagnie de la baie d'Hudson, a trouvé aussi du charbon de terre et du bitume, à la source méridionale (2) de la Saskatchiouayne (3).

Au-delà de la bande de terre qui borne les montagnes, sont de vastes plaines tapissées de verdure, qui commencent presqu'à la pointe que forme le confluent de la rivière de la montagne et du fleuve Mackenzie, et qui s'étendent de l'est au sud, jusqu'à la jonction de la rivière Rouge et de l'Assiniboin; puis prennent une direction encore plus méridionale le long du Mississipi et vers le Mexique. Ces

(1) A 56° de latitude nord, et à 120° de longitude ouest.

(2) Latit. 52° nord; longit. 112° 30′ ouest.

(3) On trouve aussi du bitume sur la côte du lac de l'Esclave, par le 60°. deg. de latitude.

plaines sont bornées par un pays inégal, couvert de lacs, de rochers et de quelques espaces de terre.

Des bords des rivières qui traversent les plaines dont je viens de parler, sort ou plutôt suinte un fluide salin qui dépose sur l'herbe une croûte mince. A l'extrémité de ces plaines et près de l'endroit où la rivière de la Paix prend le nom de *rivière de l'Esclave*, il y a des sources salines très-abondantes, qui, en été, produisent une grande quantité de sel bien cristallisé. Du côté du lac Dauphin, au sud-ouest du lac Ouinipic, il y a des marais salans ; mais on ne peut en tirer du sel que par des procédés réguliers.

Sur la rive orientale du lac Dauphin, on voit de distance en distance, et dans la direction des plaines déjà citées, un roc mou, de la nature de la pierre à chaux, disposé par couches minces et presques horizontales. On

voit la même espèce de rocher sur les bords du lac du Castor, du lac du Cèdre, du lac Ouinipic et du lac Supérieur, ainsi que dans les lits des rivières qui traversent cette ligne. Ce qui est aussi bien remarquable, c'est que dans la partie la plus étroite du lac Ouinipic, partie qui n'a que deux milles de large, la rive occidentale est bordée de rochers escarpés de trente pieds d'élévation, et de la même qualité que ceux que je viens de décrire; mais ceux de la rive opposée sont plus hauts, et d'une espèce de granit dont la couleur est d'un gris obscur.

Ce même granit se trouve dans tout le pays qui s'étend au nord jusqu'à la baie d'Hudson. On m'a même dit qu'il y en avait également depuis la baie d'Hudson jusqu'à la côte du Labrador. Il faut remarquer que c'est entre ces immenses chaînes de granit et de pierres à chaux, que sont placés tous les grands lacs de l'Amérique septentrionale.

Il est encore un vaste district qu'on ne doit pas oublier, quoiqu'il soit bien inférieur aux autres pour la situation, pour le sol, pour les productions et pour le climat. Ce district comprend le pays connu sous le nom de *terres stériles*, pays situé au nord de la ligne qui part de la rivière de Churchill (1). De là il s'étend sur la rive septentrionale du lac des Rennes, ainsi qu'au nord du lac des Montagnes et du lac de l'Esclave, se joint aux montagnes rocheuses, et se termine sur les bords de l'Océan septentrional (2).

Dans toute l'étendue de ce pays, on ne voit d'autres arbres que ceux qui croissent çà et là sur le bord des rivières, et sont toujours rabougris. On n'y trouve même qu'en quelques endroits une légère couche de

(1) Le Missinipi.

(2) Latit. 70° nord. Long. 135° ouest.

terre. Cependant ce pays, où le sol est si avare, est habité par des hommes qui se contentent de la vie qu'on peut y mener. La bienfaisante nature leur y fait trouver leur subsistance. Le renne leur fournit à-la-fois des moyens de se nourrir et de se vêtir. Cet animal va paître sur les montagnes une mousse courte et frisée; et dans les jours de disette, les hommes même de ces contrées se nourrissent d'une espèce de cette mousse, qui croît sur les rochers. Leurs petits lacs ne produisent pas beaucoup de poisson ; mais celui qu'on y pêche est excellent, et ce poisson fait une partie de leur nourriture. Ils ont, en outre, des lièvres et des perdrix.

Le climat est nécessairement rigoureux dans le pays que j'ai décrit, et où il se trouve de si vastes amas d'eau. Sa rigueur est extrême, sur-tout du côté de la baie d'Hudson ; ce qui provient de ce que cette partie est exposée à un

vent de nord-ouest qui a traversé la mer glaciale.

En passant immédiatement de la baie sur le Canada et sur les possessions anglaises des bords de la mer Atlantique, ainsi que sur les provinces de l'est de l'Amérique septentrionale, ces vents conservent un grand degré de force et de froid, même sur les bords de la mer Atlantique, et particulièrement lorsque le soleil est dans sa déclinaison méridionale. Ils donnent à l'hiver de ces contrées, une durée qui étonnerait les habitans des mêmes latitudes en Europe. Mais les mêmes vents qui, venant de l'Océan septentrional, traversent les terres stériles, les lacs gelés et les plaines couvertes de neige que bornent les montagnes rocheuses, perdent leur rigoureuse influence à mesure qu'ils vont vers le sud, et qu'ils atteignent la mer Atlantique, où ils s'arrêtent. Cette cause ne suffit-elle

pas pour produire la différence qui se trouve sous les mêmes latitudes, entre le climat d'Amérique et celui d'Europe ?

On a souvent avancé que le soin qu'on avoit eu de couper les bois dans l'Amérique septentrionale, avait singulièrement contribué à améliorer le climat. Je ne suis pas entièrement de cette opinion, sur-tout quand je considère que les cantons où l'on a abattu les bois, ne sont presque rien en comparaison de l'étendue du pays. La hache et la cognée peuvent avoir eu quelque part à l'amélioration ; mais je crois qu'elle est due à de plus puissantes causes.

D'après ce que j'ai observé moi-même, le climat s'améliore tous les jours dans un canton de l'Amérique, qui est absolument dans l'état de nature ; et cela m'a été confirmé par les indigènes. Un tel changement doit, ce me semble, être lié à une cause

générale et incompréhensible, qui agit sur le système du globe, et qui probablement donnera, par la suite des tems, à l'Amérique, le climat d'Europe.

Il est bien reconnu que les eaux diminuent continuellement en Amérique, et que plusieurs lacs se dessèchent et seront bientôt comblés par les terres que les rivières y charrient. Cela ne peut-il pas avoir aussi quelque effet sur le climat ?

Le climat de la côte occidentale de l'Amérique a beaucoup de conformité avec celui des contrées de l'Europe qui sont sous les mêmes latitudes. Il n'y a presque d'autre différence que celle que peut produire le voisinage des montagnes couvertes de neige. Ceci est une nouvelle preuve que la différence dans la température provient de la cause dont j'ai déjà fait mention, c'est-à-dire du pays qu'ont traversé les vents qui y règnent.

On a beaucoup écrit et parlé sur la manière dont l'Amérique a été peuplée, et il y a sans doute bien des choses à dire encore sur cela. Je ne me permettrai qu'une ou deux observations à ce sujet, en laissant à mes lecteurs le soin d'en déduire les conséquences.

Les habitans de la partie de l'Amérique, comprise en-dedans de la ligne que j'ai dit se terminer au 45e. degré de latitude nord, sont différens entr'eux. Il y a d'abord les Eskimaux, qui possèdent le rivage de la mer, depuis l'Atlantique, et le long du détroit d'Hudson, jusqu'à l'embouchure du fleuve Mackenzie, et je crois, encore plus loin. Ces sauvages se portent toujours vers l'ouest, sans jamais s'éloigner de la mer. Ils ont les traits, les mœurs, l'idiome et les habitudes des habitans du Groenland.

Les différentes tribus que je désigne sous le nom d'*Algonquins* et de *Kniste-*

neaux, mais qui sont originairement le même peuple, habitent les bords de la mer Atlantique, les rives du fleuve Saint-Laurent et les contrées adjacentes. Ils se portent vers l'ouest, et on les trouve au nord-ouest jusque dans le pays d'Athabasca. Les Chipiouyans, au contraire, et les nombreuses tribus qui parlent leur langue, occupent tout l'espace qui sépare le pays des Knisteneaux de celui des Eskimaux, et s'étendent derrière les indigènes des bords de l'Océan pacifique, en suivant la rivière de Colombia jusqu'au 52e. degré de latitude nord. Ils s'avancent toujours vers l'est; et d'après leurs propres traditions, ils viennent de la Sibérie. Leurs vêtemens et leurs mœurs sont conformes à ceux des habitans de la côte d'Asie.

Quant aux peuples qui vivent sur les bords de l'Océan pacifique, on n'en sait presque rien, sinon qu'ils ne s'éloignent pas de leur terre natale.

Les Nadouasis ou Assiniboins, ainsi que les diverses tribus dont je n'ai pas particulièrement décrit les mœurs et les usages, et qui habitent les bords de la Saskatchiouayne et de l'Assiniboin, viennent du sud et s'avancent continuellement vers le nord-ouest.

La découverte d'un passage par mer au nord-est ou au nord-ouest, pour pénétrer de l'Océan atlantique dans l'Océan pacifique, a fixé pendant plusieurs années l'attention du gouvernement anglais, et excité l'ambition d'un grand nombre de navigateurs. Lorsqu'enfin il a été prouvé que ce passage n'existait pas, on a cru qu'on pourrait en trouver un à travers les continens d'Asie et d'Amérique.

Les Russes qui reconnurent les premiers qu'il ne pouvait pas y avoir de navigation utile ou régulière le long des côtes d'Asie, s'ouvrirent une communication intérieure, par les rivières, à travers leur long et vaste empire,

jusqu'au détroit qui le sépare de l'Amérique, et passèrent facilement dans les îles adjacentes et sur les côtes de ce dernier continent.

Nous sommes à-peu-près dans le même cas que les Russes. La non-existence d'un passage praticable par mer, et la possibilité de traverser le continent d'Amérique, sont prouvées. Il ne faut plus que l'appui et les encouragemens du gouvernement, pour accroître à un très-haut degré cet avantage national, et assurer aux Anglais le commerce de la côte nord-ouest de l'Amérique.

L'expérience a démontré que le commerce de l'intérieur de l'Amérique septentrionale ne pouvait pas être fait par des particuliers. On ne peut l'entreprendre sans avoir un très-gros capital, ou un très-grand crédit, et même tous les deux. Il est donc nécessaire de réunir des hommes riches pour diriger les opérations, et des hommes

hardis pour les exécuter ; et il faut que leur société ait pour principe, que les derniers de ces hommes pourront, avec le tems, remplacer les autres, dans une succession progressive et continuelle. Telle était la règle équitable et avantageuse que suivaient les négocians du Canada, dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage.

Je proposerais, comme une mesure très-importante, de réunir la société qui ferait le commerce du Canada et du nord-ouest de l'Amérique, à la compagnie de la baie d'Hudson. Alors, grace aux priviléges de la charte de cette compagnie, le commerce serait porté à un très-haut degré de prospérité publique et particulière, et remplirait entièrement les conditions sous lesquelles on a accordé cette charte.

Il serait injuste, sans doute, de priver de ce commerce la compagnie de la baie d'Hudson, ou les négo-

cians qui le font à présent ; car si l'une y a droit par sa charte, les autres y ont un droit de possession antérieure, comme ayant succédé aux Français qui, avant que le Canada fût cédé à la Grande-Bretagne, jouissaient exclusivement de tout ce qu'on connaissait dans cette partie de l'Amérique, à l'exception de la côte de la baie d'Hudson. En outre, depuis que ce pays est compris dans les possessions britanniques, les négocians du Canada en ont découvert une grande partie, même vers la mer Hyperborée et l'Océan pacifique.

Si la compagnie de la baie d'Hudson ne voulait pas entreprendre un commerce si étendu et peut-être hasardeux, il me semble que le gouvernement pourrait, avec raison, lui proposer d'abandonner les droits qu'elle refuserait d'exercer, à condition qu'on lui allouerait pour ses capitaux une juste rétribution, ré-

glée d'après le dividende d'un certain nombre d'années, ou bien d'après le prix que valent actuellement ses actions.

Il y a des négocians qui, si l'on leur cédait seulement pour quelques années les priviléges qu'accorde la charte de la compagnie de la baie d'Hudson, entreprendraient volontiers de faire le commerce du Canada et du nord-ouest de l'Amérique, et en se chargeant, en même-tems, de dédommager cette compagnie, donneraient au gouvernement toutes les sûretés nécessaires. Il faudrait alors que le privilége de la compagnie s'étendît sur la rivière de Colombia et sur ses affluens.

Cependant, si la compagnie de la baie d'Hudson, voulant garder le droit exclusif d'agir à sa fantaisie, continue à faire un commerce borné qui n'est d'aucun avantage pour le public, et refuse d'entrer en société avec d'au-

tres négocians, peut-elle avoir quelque raison d'empêcher qu'on navigue dans la baie vers l'embouchure du fleuve Nelson ? Peut-elle empêcher que des négocians particuliers pénètrent par ce fleuve dans l'intérieur du pays, et en profitent pour l'importation et l'exportation de leurs marchandises, sous la condition expresse de ne faire le commerce ni sur la côte, ni dans le pays qui s'étend entre cette côte et les établissemens des marchands canadiens (1).

---

(1) Je crois que quand bien même les marchands du Canada n'auraient pas un juste droit à demander de naviguer dans le fleuve Nelson, on n'en devrait pas moins le leur accorder, afin qu'ils pussent étendre leur commerce, et fournir aux Indiens une plus grande quantité de marchandises utiles. Pour démontrer la nécessité de tenir actuellement ces marchandises à un très-haut prix, et la difficulté des transports, j'observerai qu'il faut les conduire à trois et à quatre mille milles, à travers plus de soixante grands lacs,

En remontant le fleuve Nelson, on peut aller faire le commerce jusqu'au lieu où ce fleuve prend sa source (1), et dans le haut de la Saskatchiouayne, qui sort des montagnes rocheuses, et n'est pas à huit degrés de longitude de l'Océan pacifique. Le Tacoutché-Tessé (2) sort aussi des mêmes montagnes, et porte également ses eaux dans l'Océan pacifique (3). Il peut ainsi

---

et en remontant un très-grand nombre de rivières; et qu'on ne se sert pour cela, que de légers canots d'écorce d'arbre. Il faut remarquer encore que cette navigation est interrompue par plus de deux cents écueils où il faut charrier les marchandises sur les épaules des conducteurs des canots, et qu'en outre il y a plus de cent trente portages, dont les uns ont vingt-cinq pas, et les autres jusqu'à treize milles de long, dans lesquels on charrie non-seulement les marchandises, mais les canots, opération pénible et souvent très-dangereuse.

(1) Dans le lac Ouinipic.

(2) Ou rivière de Colombia.

(3) Latit. 46° 20'.

que le fleuve Nelson, recevoir des vaisseaux à son embouchure, et il est, dans toute son étendue, navigable pour les canots.

La distance qu'il y a entre la source de ces deux fleuves, n'est connue que d'après le rapport des sauvages. Si la communication était impraticable de ce côté-là, on pourrait prendre la route que j'ai suivie, quoiqu'elle soit plus longue, à cause du grand angle qu'elle fait vers le nord. Mais quelque chemin qu'on suive, en partant des bords de la mer Atlantique, il faut aller joindre la rivière de Colombia, pour se rendre dans l'Océan pacifique. Cette rivière est la ligne de communication que la nature a tracée entre ces deux mers, puisqu'elle est la seule navigable dans toute l'étendue de la côte, examinée avec tant de soin par le capitaine Vancouver. Ses bords sont aussi le premier pays plane qu'on trouve dans la partie méridionale de

la côte, depuis l'embouchure de la rivière de Cook, et par conséquent le point le plus septentrional où l'on puisse fonder une colonie, et qui convienne à la résidence d'un peuple civilisé.

En ouvrant cette communication entre les deux Océans, et en formant des établissemens réguliers dans l'intérieur du pays et aux deux extrémités de la route, ainsi que tout le long des côtes et des îles voisines, on serait entièrement maître de tout le commerce des pelleteries de l'Amérique septentrionale, depuis le quarante-huitième degré de latitude jusqu'au pôle, excepté la partie de la côte qui appartient aux Russes dans l'Océan pacifique.

On peut ajouter à cet avantage celui de la pêche dans les deux mers, et la facilité d'aller vendre les pelleteries dans les quatre parties du globe. Tel est le champ ouvert à une entreprise

commerciale. Les produits de cette entreprise seraient incalculables, si elle était soutenue par une partie du crédit et des capitaux, dont la Grande-Bretagne possède une si grande accumulation. Cette puissance serait alors récompensée des dépenses que lui ont coûté ses découvertes sur la côte nord-ouest de l'Amérique, pays dont le commerce est maintenant abandonné à des négocians particuliers, qui ne mettant aucune régularité dans leurs expéditions, et n'ayant ni assez de capitaux, ni même le désir d'inspirer une confiance suivie, sacrifient tout à l'intérêt du moment. Ils se procurent le plus de pelleteries qu'ils peuvent, de la manière qui leur convient la mieux; et après les avoir échangées à Canton pour des marchandises de la Chine, ils retournent dans leur pays. Ces marchands, dont plusieurs ont fait des voyages très-avantageux, ne pourraient pas soutenir un instant la

concurrence d'un commerce régulier.

Je ne me permettrai pas de suppo-ser que la compagnie des Indes an-glaises voulût refuser à des Anglais un privilége dont jouissent les étrangers, c'est-à-dire la liberté d'aller traiter à la Chine, pour des objets qui n'ont aucun rapport avec son commerce, et qui par conséquent ne peuvent lui nuire.

Plusieurs raisons politiques qu'il est inutile de détailler ici, s'offriront à l'esprit de tout homme qui connaît le système et les moyens du commerce de l'Angleterre, et elles lui feront sentir tous les avantages du plan que je viens de tracer brièvement, et que je crois d'une très-grande importance pour l'empire britannique.

APPENDICE.

O GIQUES,

Années et mois.	Dates.	Heures avant midi.	Au-dessous de zéro.	Température.	OBSERVATIONS.
1792. novembre.	16.	$8\frac{1}{2}$.		nébuleux.	
	17.	$8\frac{1}{2}$.		*Idem.*	
	18.	9.		clair.	
	19.	8.		*Idem.*	Vent très fort.
	20.	$8\frac{1}{2}$.		nébuleux.	à 10 h. la veille, 1 deg. au-dessous de zéro.
	21.	8.			La rivière gelée.
	22.	9.		nébuleux.	L'eau monte, la rivière charrie des glaces.
	23.	$8\frac{1}{2}$.			*Idem.*
	24.	8.	3.	nébuleux.	
	25.	8.	14.	clair.	2. pouces de neige la nuit précédente.
	26.	9.	10.	*Idem.*	
	27.	8.	2.	*Idem.*	
	28.	8.	16.		Le soir, tems couvert.
	29.	$7\frac{1}{2}$.		*Idem.*	*Idem*, un peu de vent de S. O.
	30.	9.		nébuleux.	
Décembre.	1.	9.		*Idem.*	3. pouces de neige la nuit précédente.
	2.	9.			

( ) *Voyez* tome 2,

N°. I.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites sur la rivière de la Paix. (1)

Années et mois.	Dates.	Heures avant midi.	Au-dessous de zéro.	Au-dessus de zéro.	Vent.	Température.	Heure.	Au-dessous de zéro.	Au-dessus de zéro.	Vent.	Température.	Heures après-midi.	Au-dessous de zéro.	Au-dessus de zéro.	Vent.	Température.	OBSERVATIONS.
1792.	16.	$8\frac{1}{2}$.		10.			12.		14.			6.		15.		nébuleux.	
novembre.	17.	$8\frac{1}{2}$.		17.		clair.	12.		20.		clair.	6.		23.		*Idem.*	
	18.	9.		19.	E. S. E.		12.		21.	E. S. E.		6.		14.	E. S. E.	clair.	
	19.	8.		5.	N. O.		12.		12.	N. O.		6.		9.	N. O.	*Idem.*	Veut très fort.
	20.	$8\frac{1}{2}$.		4.		*Idem.*	12.		14.		*Idem.*	6.		19.		nébuleux.	à 10 h. la veille, 1 deg. au-dessous de zéro.
	21.	8.		19.			12.		25.			6.		23.			La rivière gelée.
	22.	9.		27.		nébuleux.	12.		29.		nébuleux.	6.		28.		nébuleux.	L'eau monte, la rivière charrie des glaces.
				2.	N.												
	23.	$8\frac{3}{4}$.				clair.	12.		23.		clair.	6.		15.	N.		*Idem.*
	24.	8.	3.			*Idem.*	12.	0.	0.	N. E.		6.	1.		N. E.	nébuleux.	
	25.	8.	14.			clair.	12.	4.				6.	2.			clair.	2. pouces de neige la nuit précédente.
	26.	9.	10.		N.		12.		2.	N.		6.	0.	0.	N.	*Idem.*	
	27.	8.	2.			*Idem.*	12.		2.			6.		1.	S. O.	*Idem.*	
	28.	8.	16.			*Idem.*	12.	3.				6.	7.				Le soir, tems couvert.
	29.	$7\frac{1}{2}$.		4.		nébuleux.	12.		13.			6.		7.		*Idem.*	*Idem*, un peu de vent de S. O.
	30.	9.		4.	S.		12.		13.	S.	nébuleux.	5.		16.	S.	nébuleux.	
Décembre.	1.	9.		10.			12.		19.	S. E.		5.		24.	S. E.	*Idem.*	3. pouces de neige la nuit précédente.
	2.	9.		27.	E.												

(1) ... tome 2, page 173.

N°. II.

ITINÉRAIRE

Partant de l'embouchure de la rivière de Chouïgen, dans le lac Ontario, pour se rendre au lac des Onnoyotes, et remonter la rivière à Vilerick, jusqu'à la hauteur des terres où l'on trouve la source et la rivière de Moack ou des Agniés, que l'on peut descendre jusqu'à Carlas ou Chenectedy, d'où l'on se rend à Albany ou Orange.

L'ENTRÉE de la rivière de Chouïgen est facile ; il y a une anse qui forme un port. Les Anglais avaient un fort sur chaque rive de cette rivière, qui en défendait l'entrée.

De Chouïgen, on remonte cette rivière quatre lieues pour arriver à la grande chute.

Dans cet espace la navigation est difficile, la rivière est rapide, embarrassée de grosses pierres ; il faut pour y passer, avoir de bons guides qui connaissent les écueils.

On est obligé de décharger les bateaux à la grande chute (1) ; il faut faire un portage d'environ quarante ou cinquante pas : on traîne les bateaux sur la terre. De la chute pour aller jusqu'à l'embouchure de la rivière des cinq Nations, laquelle embouchure on nomme les trois rivières (2), on compte quatre

---

(1) De Chouïgen pour aller au fort de Bull, on compte environ trente-six lieues.

La charge des bateaux n'est d'ordinaire, que de quatorze ou quinze cents pesant. Il faut cinq jours pour remonter la rivière depuis Chouïgen jusqu'au fort de Bull, et il n'en faut que trois et demi pour descendre du fort de Bull à Chouïgen.

(2) La rivière des cinq Nations prend sa source dans des petits lacs auprès desquels habitent les sauvages des cinq Nations. A environ six lieues de son embouchure dans la rivière de Chouïgen,

lieues ; la navigation en est bonne. A un quart de lieue avant d'arriver aux trois rivières , il y a cependant un courant où il faut aller avec précaution. Des trois rivières pour arriver au lac Onéido, on compte huit lieues; la navigation est bonne : la rivière a environ soixante pas de large, on y passe dans tous les tems avec des bateaux chargés ; cette rivière est la décharge du lac Onéido, il n'y a ni chute ni rapide pour y entrer. Le lac Onéido a douze lieues de long sur environ une lieue de large. La navigation en est belle, on y va dans tous les tems, hors par un gros vent contraire. La navigation est meilleure à la rive droite du lac, qui est le côté du nord.

Du lac Onéido on entre dans la ri-

---

cette rivière se sépare en deux branches. Celle de la droite prend sa source dans les lacs des Sonnontoriens et des Goyagoriens ; et celle de la gauche, au-dessus du lac des Onnontagisés.

vière de Vilerick (1) qui se décharge dans ce lac : on la remonte neuf lieues pour arriver au fort de Bull. Cette rivière fait beaucoup de sinuosités : elle est étroite et quelquefois embarrassée par les arbres qui y tombent du bord des deux rives. La navigation en est difficile, quand les eaux sont basses. On y passe cependant dans tous les tems avec la charge ordinaire des bateaux, qui est de quatorze ou quinze cens pesant.

Quand les eaux de cette rivière sont basses, on ne peut arriver par la rivière avec la charge ordinaire des bateaux, qu'à une lieue du fort de Bull; on est obligé de les décharger et de faire le portage du reste par un che-

(1) La rivière du Poisson-Tué se décharge aussi dans le même lac; les Anglais s'en servaient autrefois. Ils l'ont abandonnée, parce qu'il y a un portage à faire, et ont préféré la rivière de Vilerick, qu'ils ont débarrassé.

min qui conduit audit fort, ou de renvoyer les bateaux chercher l'autre demi-charge.

Le fort de Bull qui a été brûlé en 1756 par un détachement aux ordres de M. de Lery, était situé sur la rive droite de cette rivière, proche de sa source, à la hauteur des terres.

Du fort de Bull pour aller au fort William, on compte une lieue un quart, qui est le portage de la hauteur des terres : les Anglais y avaient pratiqué un chemin où toutes les voitures passaient ; ils avaient été obligés d'enponter une partie partant du fort de Bull jusqu'à un petit ruisseau où il y a un pont, auprès duquel on avait commencé un fort qui n'a pas été achevé ; il devait être intermédiaire entre les deux forts, étant précisément situé à la hauteur des terres.

Le fort de William était situé sur la rive droite de la rivière de Moack ou des Agniés, près la source de cette ri-

vière, à la hauteur des terres ; il a été abandonné et détruit par les Anglais, après la prise de Chouïgen.

Partant de Chouïgen, il y a un chemin dont se servaient les Anglais pour faire passer les bœufs et les chevaux. Ce chemin suit les bords de la rive gauche de la rivière de Chouïgen. L'on passe la rivière des cinq Nations à une chute près de son embouchure. Après quoi le chemin suit les bords de la rive droite de la rivière des cinq Nations, jusqu'au village des *Onontagnés*, d'où l'on se rend au travers des terres au village des *Caskarorens* et des *Onnoyotes* (1), et l'on peut se rendre de là aux forts

(1) Le chemin passe au grand village des Onnoyotes, qui est à deux lieues environ du lac. Dans ce village il y avait un fort de pieux à quatre bastions, qui avait été construit par les Anglais ; lequel fort a été détruit par les Onnoyotes, pour satisfaire à leur parole consignée dans le conseil

Bull et William, de même qu'au fort de Rouary, sans être obligé de passer aux deuxdits forts.

On peut aussi se servir du sentier ou du chemin que M. de Belhêtre a suivi dans son expédition au village des Palatins. Il partit de l'embouchure de la rivière de la Famine, qui est à dix lieues au-dessous de Chouïgen.

M. de Belhêtre remonta cette rivière l'espace de quatre lieues, et la laissant à gauche, il suivit le sentier qui conduit au lac des Onnoyotes qu'il laissa sur sa droite, et se rendit à la hauteur des terres au fort William.

Le pays par lequel il passa est beau, il n'y a que quelques monta-

---

par eux tenus avec M. de Vaudreuil. Il pouvait avoir cent pas sur chacune de ses faces. Il y a un second village des Onnoyotes, que l'on appelle le *petit Village*, qui est situé sur le bord du lac. Dans celui-ci il n'y a point eu de fort.

gnes; le terrein est seulement spongieux dans l'arrière-saison. Il passa trois rivières à gué, dont les eaux étaient fort hautes dans les quatre jours qu'il fut à se rendre de la rivière à la Famine au fort William, d'où l'on compte de vingt-quatre à trente lieues.

Du fort William, la rivière de Moack est navigable; les bateaux portent la même charge que dans la rivière de Wilerick, jusqu'au portage de la petite chute, qui est à environ deux lieues au-dessous du village Palatin et du fort de Rouary.

Du fort William au fort de Quaris situé sur la rive droite de la rivière de Moack, on compte douze lieues; le chemin suit la rive droite de la rivière, qui est le côté du Sud. Partant du fort William, il y a un chemin qui va joindre celui par lequel passaient les chevaux et les bœufs pour aller depuis le fort de Quaris à Choui-

gen. Ce chemin partant du fort William, est mauvais l'espace de quatre lieues. Le pays est marécageux ; les trains y passent en hiver et pendant l'été ; et l'on passe aisément par-tout à cheval, quoiqu'en plusieurs endroits il y ait beaucoup de boue. Après cet espace de chemin de quatre lieues, on peut aller avec des charrettes jusqu'au fort de Quaris. Après avoir marché trois lieues dans ce chemin, qui est à cinq lieues du fort de Quaris, on trouve la fourche des deux chemins, dont celui qui est à la gauche conduit au village des Palatins, en passant à gué la rivière de Moack.

Continuant à suivre le grand chemin qui est à la rive droite de la rivière de Moack pour se rendre au fort de Quaris, on trouve un ruisseau que l'on passe à gué. Il y avait un moulin à farine qui a été brûlé. Une lieue avant d'arriver au fort de

Quaris, on trouve encore un petit ruisseau où il y a un pont; on passe ce ruisseau à gué presque dans tous les tems. Il y avait aussi à ce ruisseau un moulin à scie qui a été brûlé.

Le fort de Quaris est situé sur les bords de la rive droite de la rivière de Moack, sur une petite hauteur au bord de l'escarpement de cette rivière. Le fort de Quaris est une grosse maison bâtie en pierre, à trois étages, crénelée à tous les étages et même à la cave pour faire un feu rasant. Dans les hauts il y a quelques petites pièces de canon. La maison est couverte de planches et de bardeaux : elle avait été bâtie pour servir de magasin et de dépôt pour les vivres de Chouïgen.

Elle est entourée d'un fossé qui en est à environ trente pieds de distance. Ce fossé a six pieds de profondeur sur sept de large; sur la crête du fossé en-dedans, il y a des palissades plantées obliquement, qui sont bien jointes

les unes près des autres. Derrière ces palissades il y a un parapet en terre, pour pouvoir tirer par-dessus les palissades. Les quatre angles du parapet qui est derrière le fossé, forment comme quatre petits bastions qui se flanquent réciproquement.

Du côté de l'ouest il y a une maison qui est séparée de la grosse : elle est appuyée au parapet des palissades et sert de caserne et de corps-de-garde. A la grosse maison il y a deux portes, dont l'une qui est du côté du nord n'est qu'une petite porte à un seul battant ; on n'y passe que pour aller chercher de l'eau à la rivière.

De ce côté de la maison, il n'y a pas de fossé, il n'y a que des palissades plantées dans des madriers posés sur l'escarpement de l'écore de la rivière, pour retenir les terres.

La grande porte de la maison est du côté du midi, elle est à deux battans non ferrés. De cette grande porte,

pour sortir de l'enceinte des palissades et du fossé, il faut tourner la maison à gauche, et passer du côté de l'est, où il y a un passage. Le fossé n'y a pas été creusé, le terrein sert de pont et de chemin ; il y a des palissades à droite et à gauche des deux côtés du chemin, dans toute la largeur du fossé.

En-dehors du fossé, il y a une porte à deux battans, sans qu'il y ait d'autre barrière ni cheval-de-frise en avant.

La maison qui est la plus près du fort en-dehors, en est à cent-cinquante pas environ. Vis-à-vis de ce fort, il y a dans la rivière une petite île qui est cultivée ; on peut y aller à gué, quand les eaux sont basses. Du fort de Quaris à celui de Cannatchocary, on compte quatre lieues ; dans l'espace d'une lieue de ce chemin, qui est un pays plat, on trouve une vingtaine de maisons situées de distance en distance. Après avoir marché cette lieue, on monte

une montagne. Il faut environ deux heures pour la monter ou la descendre; dans tout cet espace, le pays est couvert de bois. Après avoir descendu cette montagne, dans la lieue qui reste à faire pour arriver à Cannatchocary, on trouve deux maisons éloignées l'une de l'autre.

Les habitans de cette contrée sont Palatins ou Allemands. Ils forment une compagnie avec quelques-uns de ceux qui habitent au-dessus de la chute, de l'autre côté de la rivière, qui est la rive gauche. Cette compagnie est d'environ quatre-vingts hommes.

Le chemin de l'un à l'autre des deux forts, est bon pour les voitures de toute espèce. Le fort de Cannatchocary est situé sur le bord de la rivière de Moack, à la rive droite. C'est un carré à quatre bastions de pieux debout, joints ensemble avec des linteaux. Ils ont quinze pieds de haut sur environ un pied d'équarrissage, avec des cré-

naux pratiqués de distance en distance, et une banquette tout-au-tour, pour pouvoir faire le coup de fusil.

Ce fort a cent pas sur chacune de ses faces. Il n'est point entouré de fossé. Il y a quelques pièces de petit canon à chacun de ses bastions.

A chaque courtine il y a une maison qui sert de magasin et de casernes. Il y a cinq ou six familles de sauvages Agniés qui habitent en-dehors du fort.

Du fort Cannatchocary au fort Hunter, il y a aux environs de douze lieues ; le chemin en est assez beau, les voitures y passent. Il continue à suivre les bords de la rivière de Moack. On trouve dans cet espace, sur les bords du chemin, environ cent maisons éloignées les unes des autres. Il y en a aussi quelques-unes situées à une demi-lieue dans la profondeur des terres.

Les habitans de cette contrée sont

des Allemands qui forment deux compagnies de cent hommes chacune.

Le fort Hunter est situé sur les bords de la rivière de Moack. Il est de même forme que celui de Cannatchocary, à l'exception qu'il est le double plus grand. Il y a de même une maison à chaque courtine ; les pièces de canon qui sont à chaque bastion, sont de 7 et 9 livres de balles. Les pieux de ce fort sont plus élevés que ceux de Cannatchocary. Il y a une église ou temple dans le milieu du fort. Il y a aussi dans l'intérieur du fort une trentaine de cabanes des sauvages Agniés. C'est le village le plus considérable.

Ce fort n'a point de fossé, ainsi que celui de Cannatchocary. Il y a seulement une grande porte battante pour y entrer.

En-dehors, sous la protection du fort, il y a quelques maisons où se réfugient les habitans de la campagne,

quand ils craignent ou qu'ils ont nouvelle de quelque parti sauvage ou français en campagne.

Du fort Hunter (1) au fort Chenectedy ou Corlar, il y a sept lieues. Le grand chemin où passent les voitures, continue à suivre la rive droite de la rivière de Moack. On trouve dans cet espace de chemin, aux environs de vingt à trente maisons éloignées les unes des autres d'une demie ou d'un quart de lieue.

Les habitans de cette contrée sont des Flamands. Ils forment une compagnie avec quelques autres habitans de la rive gauche de la rivière de Moack; elle est forte d'environ cent hommes.

Chenectedy ou Corlar est situé sur

(1) En partant du fort Hunter, on passe un ruisseau au confluent duquel est situé ce fort. On le passe à gué ou en bateau en été, et sur la glace en hiver.

le bord de la rivière de Moack. C'est un bourg d'environ trois cents maisons. Il est environné de pieux, debout, flanqués de distance en distance. En arrivant dans ce bourg par la porte du côté du fort Hunter, il y a un fort sur la droite, qui forme une espèce de citadelle dans l'intérieur du bourg même.

C'est un carré flanqué de quatre bastions ou demi-bastions. Il est construit moitié de maçonnerie, et moitié de pièces sur pièces, élevées au-dessus de la maçonnerie. Il est de grandeur à pouvoir contenir deux ou trois cents hommes. Il y a quelques pièces de canon en batterie sur le rempart. Il n'est point entouré de fossé : on n'y entre que par une grande porte battante sans pont-levis.

On peut se mettre à l'abri du feu du fort, et pénétrer dans le bourg, en l'attaquant par un autre côté que par celui du fort.

La plus grande partie des habitans de Chenectedy sont Flamands.

De Chenectedy à Albany ou Orange, on compte six à sept lieues. Le chemin est beau pour toutes sortes de voitures. Le terrein est sablonneux, et le pays est couvert de bois clairs. Il n'y a que quelques collines.

A une lieue et demie de Chenectedy, il y a une maison sur le chemin, qui est un cabaret. A une lieue et demie plus loin, c'est-à-dire, à la moitié du chemin, on trouve encore une maison qui est de même un cabaret.

Orange est située sur le bord de la rivière d'Orange, autrement dite Hudson, à la rive droite (1).

Il n'est fortifié que par une enceinte de murailles ou de pieux, sans fossé.

---

(1) La distance totale de Chouïgen à Orange, est de soixante-dix-huit ou soixante-dix-neuf lieues.

Cette enceinte est flanquée de distance en distance, du côté du bois seulement, la rivière en défendant l'entrée dans l'autre partie. On estime qu'il est moins grand que l'enceinte et la ville de Montréal.

Dans l'intérieur d'Orange, il y a un fort, espèce de citadelle à contenir trois cents hommes, où il y a du canon.

Voilà tout ce qui regarde la rive droite de la rivière de Moack, qui est le côté du sud. Passons à la rive gauche, qui est le côté du nord de cette rivière, en partant de même du fort William, situé près de sa source.

Partant du fort William pour se rendre par la rive gauche de la rivière de Moack, au village des Palatins, on compte douze lieues; on passe à gué la rivière de Moack, auprès du fort William, d'où l'on suit un sentier qui

passe à une demi-lieue dans l'intérieur des terres, en suivant la rivière, dont les bords sont si marécageux qu'on pourrait même y faire des foins.

Ce sentier passe au-dessus des collines et des petites montagnes. On ne peut y aller qu'à pied ou à cheval. Il faut marcher huit lieues par ce sentier, pour trouver la fourche du grand chemin qui vient de l'autre côté de la rive droite de la rivière. Après avoir marché un quart d'heure dans ce grand chemin, on trouve un petit ruisseau que l'on nomme *rassedot*, que l'on peut passer à gué. Il y avait deux maisons, sur la rive gauche du ruisseau, qui ont été brûlées, et dont il ne reste que les débris. Après avoir passé ce petit ruisseau, l'on continue à suivre le grand chemin, l'espace de quatre lieues, pour arriver au village des Palatins. Toutes sortes de voitures passent dans ce chemin.

Le village des Palatins (1) était situé à la rive gauche de la rivière de Moack, pas tout-à-fait vis-à-vis le fort de Quaris, mais presque un demi-quart de lieue au-dessus. On allait de ce village au fort en bateau ; on peut même passer la rivière à gué en plusieurs endroits. Le village des Palatins, qui consistait en trente maisons, a été entièrement détruit et brûlé par le détachement aux ordres de M. de Belhêtre.

Les habitans de ce village formaient une compagnie de cent hommes portant les armes. On y comptait trois cents personnes, hommes, femmes ou enfans, dont cent deux ont été faits prisonniers, et le reste s'est sauvé au fort de Quaris, à l'exception de quel-

(1) Du fort de Bull au village des Palatins, il faut un jour pour descendre la rivière avec des bateaux, et trois pour remonter ; et du village des Palatins pour descendre à Carlas, il faut un jour et demi pour remonter.

ques-uns qui ont été tués en passant la rivière à gué.

Du village des Palatins pour aller à la petite Chute, continuant toujours à suivre la rive gauche de la rivière, on compte environ trois lieues. Dans cet espace, il y avait huit maisons qui ont été abandonnées. Ce sont les habitans de ces maisons qui forment une compagnie avec ceux du fort de Quaris, de l'autre côté de la rivière.

Le portage de la petite Chute, est d'un quart de lieue, et on s'y sert de charrettes. Il y a un chemin des deux côtés de la rivière ; on préfère de passer par la rive gauche, le chemin y étant plus beau.

Du portage de la petite Chute, en continuant à suivre la rive gauche de la rivière, il n'y a qu'un sentier pour les gens de pied, dans lequel on passerait difficilement à cheval. Il faut marcher trois lieues par ce sentier,

pour se rendre à la rivière du Canada, où l'on trouve le grand chemin qui, depuis la fin du portage de la petite Chute, passe à la rive droite de la rivière de Moack, où il y a un gué au-dessous du fort de Cannatchocary, vis-à-vis l'embouchure de la rivière du Canada. A cet endroit il y a aussi un bac pour passer les voitures, quand les eaux sont trop hautes.

Après avoir passé à gué la rivière du Canada, on continue à suivre la rive gauche de la rivière de Moack, et le grand chemin, par lequel peuvent passer les charrettes, pendant douze lieues, pour arriver à la maison du colonel Johnson. Dans tout cet espace, on trouve environ cinq cents maisons bâties, éloignées les unes des autres. La plus grande partie de celles qui sont sur le bord de la rivière, sont bâties de pierre. Les plus éloignées de la rivière, qui sont dans l'intérieur des terres, en sont à

une demi-lieue. Ce sont de nouvelles habitations bâties en bois.

Dans tout cet espace de douze lieues, il n'y a point de fort. Il n'y a qu'une seule maison bâtie en pierre, qui soit un peu fortifiée et entourée de pieux. Elle est située sur le bord de la rivière, à trois lieues de l'embouchure de la rivière du Canada, sur la rivière de Moack.

Les habitans de cette contrée sont Allemands. Ils forment quatre compagnies de cent hommes chacune.

La maison du colonel Johnson est située sur le bord de la rive gauche de la rivière de Moack. Elle est à trois étages, bâtie en pierre, crénelée, avec un parapet, et flanquée aux quatre angles, où il y a quelques pièces de petit canon.

Dans la même cour des deux côtés de la porte de la maison, il y a deux petites maisons ; celle de la droite en entrant est un magasin, et celle de la

gauche est destinée pour les ouvriers nègres et autres domestiques. La porte de la cour est une grande porte battante bien ferrée : elle est du côté de la rivière de Moack ; de cette porte à la rivière il y a environ deux cents pas de terrein uni ; le grand chemin y passe.

Il y a un petit ruisseau qui vient du côté du nord et qui se décharge dans la rivière de Moack, à environ deux cents pas au-dessous de l'enceinte de la cour.

Sur ce ruisseau il y a un moulin qui n'est éloigné que de cinquante pas de la maison. Au-dessous du moulin est la maison du meûnier, où l'on tient le bled et la farine. De l'autre côté du petit ruisseau, à cent pas du moulin, il y a une grange où l'on tient des bestiaux et du fourrage.

A cent-cinquante pas de la maison du colonel Johnson, du côté du nord, sur la rive gauche du ruisseau, il

y a une hauteur où est une petite maison crénelée. On y tient ordinairement un poste d'une vingtaine d'hommes, qui sert de garde avancée.

De la maison du colonel Johnson pour aller à Chenectedy, on compte sept lieues ; le chemin est beau : toute espèce de voiture y passe. On trouve, de distance en distance, environ vingt maisons sur le chemin.

Une lieue un quart avant d'arriver à Chenectedy, on peut passer à gué pendant l'été la rivière de Moack ; on la passe ordinairement en bac et dans des bateaux, vis-à-vis Chenectedy.

Les habitans de cette contrée sont Flamands ; ils forment une compagnie d'environ cent hommes avec ceux qui sont de l'autre côté de la rivière au-dessous du fort Hunter.

De Chenectedy pour aller jusqu'à l'embouchure de la rivière de Moack dans la rivière d'Orange, il y a une grande chute qui empêche les bateaux

de passer, de façon que tout ce qui va de Chenectedy à Orange par la rivière, passe par le grand chemin qui y conduit en droiture.

D'Orange à New-Yorck, on compte cinquante ou soixante lieues; les barques venant à New-Yorck montent jusqu'à Orange. Il y a aussi un grand chemin pour aller de l'une à l'autre de ces villes à la rive gauche de la rivière.

Le pays est bien habité des deux côtés de la rivière.

La plus grande partie des habitans d'Orange sont aussi Flamands, de même que ceux de Chenectedy.

D'Orange à Boston, on compte environ soixante lieues; le chemin qui y conduit passe au travers des terres.

De Boston à New-Yorck, on compte la même distance en suivant le chemin qui passe sur les côtes de la mer.

New-Yorck est situé sur la rive gauche de la rivière d'Orange, et près de son embouchure. Il est situé sur

une langue de terre qui forme une péninsule. Elle n'est fortifiée que du côté de la Terre-Ferme.

Vis-à-vis New-Yorck est une grande île fort bien habitée et très-riche (1).

Toutes sortes de bâtimens de guerre et de commerce viennent mouiller entre la ville et cette île.

Nota. Dans toute la contrée de la rivière de Corlar, il y avait neuf compagnies de milices aux ordres du colonel Johnson ; il n'en reste que huit, celle du village des Palatins n'existant plus, la plus grande partie ayant été défaite par le détachement de M. de Belhêtre.

Le colonel Johnson rassemble ces compagnies lorsqu'il a nouvelle de quelque détachement qui pourrait regarder la partie de la rivière de Moack.

Dans les derniers jours du mois d'a-

---

(1) Long-Island, ou l'Ile longue.

vril de 1757, sur la nouvelle qu'il eut par les sauvages qu'il y avait un gros détachement qui remontait le fleuve Saint-Laurent et entrait dans le lac Ontario, il fit rassembler ses compagnies et se porta au village des Palatins, où il fut encore joint par onze à douze cents hommes que le commandant d'Orange lui envoya ; ce qui lui composa en tout un corps de deux mille hommes. Il se retrancha à la tête du village Palatin, où il resta campé quinze jours ; et il ne se retira que sur la nouvelle qu'il eut que le détachement français qu'on avait vu dans le fleuve Saint-Laurent avait passé outre, et pris la route de la belle Rivière. Ce détachement était celui de cinq-cents hommes, qu'on avait envoyé l'année dernière au secours de la belle Rivière, et parti de Montréal les derniers jours du mois d'avril.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES DU TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE VIII.

Deux indigènes accompagnent M. Mackenzie. — Maison souterraine. — Rencontre de beaucoup de naturels. — Mœurs, coutumes, habillemens de ces sauvages. — Description qu'ils font du cours de la rivière de Colombia et des pays adjacens. — Récit d'une femme sauvage prise deux fois par des partis ennemis. — Quelques mots de deux langues sauvages. — M. Mackenzie remonte la rivière. — Fuite des sauvages. — Embarras et dangers.

CHAPITRE IX.

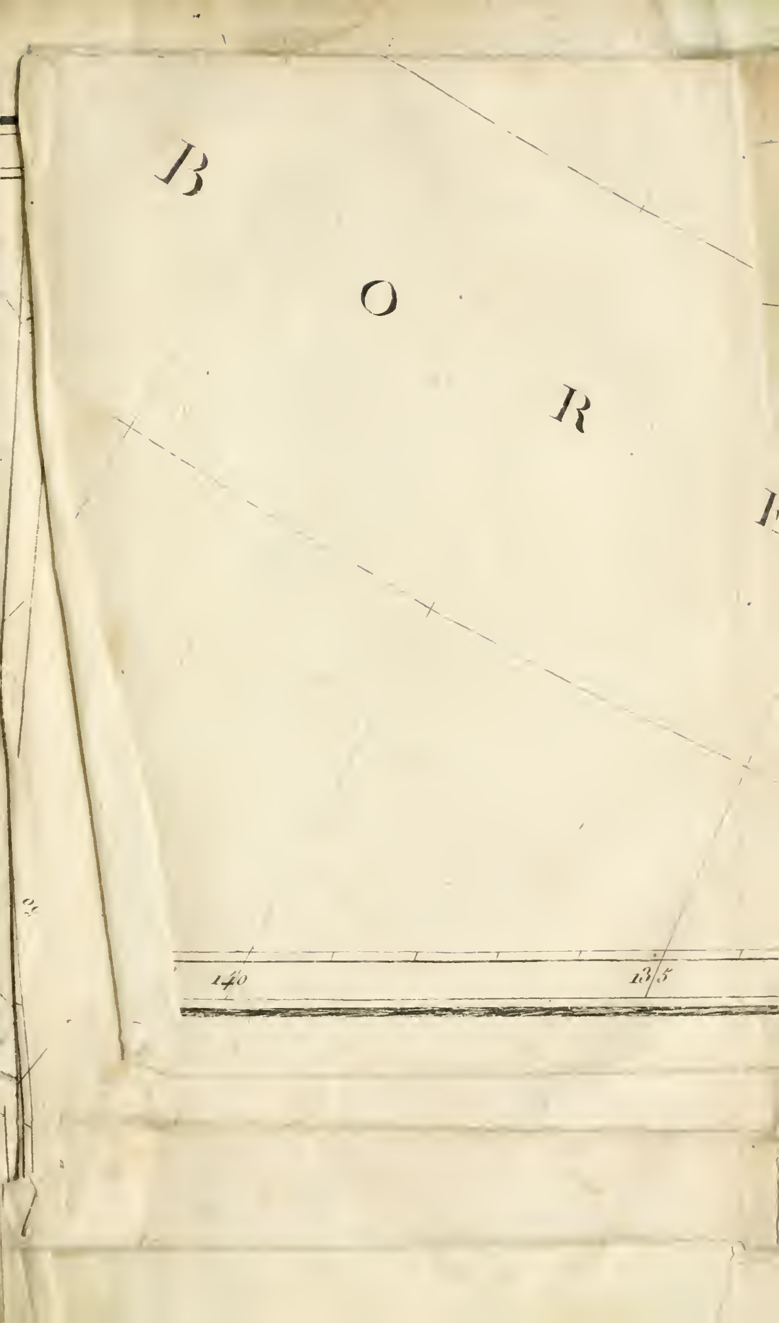
CHAPITRE X.

Faute à corriger dans le tome I.

Page 16, *lig.* 10, après très-long-tems; *lisez:* très-long-tems après.

Dans le tome II.

Page 318, *ligne* 14, blaireau; *lisez*: urson. *ainsi que dans un ou deux autres endroits; sans avoir égard à la note qui se trouve au bas de la page.*


B
O
R
140
135


CARTE
DE LA PARTIE DE L'AMÉRIQUE,
Comprise entre le 40eme et le 70eme Degrés de Latitude Nord et le 45eme et 180eme Degrés de Longitude Occid.le
où l'on a tracé la Route d'ALEXANDRE MACKENZIE,
Depuis Montréal au Fort Chipiouyan et à la Mer Glaciale en 1789,
et du Fort Chipiouyan au Grand Océan Boréal en 1798.
GRAND OCÉAN BORÉAL
OCÉAN ATLANTIQUE
DÉTROIT DE DAVIS
LABRADOR
GRANDE TERRE DE L'EST
BAYE D'HUDSON
NOUVELLE GALLES MÉRIDIONALE
NOUVEAU BRUNSWICK
LAC SUPERIEUR
Fort Chipiouyan

